22, 978/A
call.:

72870

ENTRETIENS
SUR
LA PLURALITÉ
DES
MONDES.

PAR MONSIEUR

DE FONTENELLE

De l'Academie Françoiſe, de celle des Sciences & de celle des Inſcriptions.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée d'un Septiéme Entretien & de diverſes piéces du même Auteur.

A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE Junior
& Comp.
M. DCC. XLV.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE.

JE *ſuis à peu près dans le même cas où ſe trouva Ciceron, lors qu'il entreprit de mettre en ſa Langue des matiéres de Philoſophie, qui juſques-là n'avoient été traitées qu'en Grec. Il nous apprend qu'on diſoit que ſes Ouvrages ſeroient fort inutiles, parce que ceux qui aimoient la Philoſophie s'étant bien donné la peine de la chercher dans les Livres Grecs, negligeroient après cela de la voir dans des Livres Latins, qui ne ſeroient pas Originaux, & que ceux qui n'avoient pas de goût pour la Philoſophie ne ſe ſoucioient de la voir ni en Latin ni en Grec.*

A cela il répond qu'il arriveroit tout le contraire, que ceux qui n'étoient pas Philoſophes ſeroient tentez de le devenir par la facilité de lire les Livres Latins, & que ceux qui l'étoient déja par la lecture des Livres Grecs, ſeroient bien-aiſes de voir comment ces choſes-là avoient été maniées en Latin.

Ciceron avoit raiſon de parler ainſi. L'excellence de ſon génie, & la grande reputation qu'il avoit déja acquiſe, lui garantiſſoient le ſuccès de cette nouvelle ſorte d'ouvrages qu'il donnoit au Public; mais moi, je ſuis bien éloigné d'avoir les mêmes ſujets de confiance dans une entrepriſe preſque pareille à la ſienne. J'ai voulu traiter la Philoſophie d'une maniére qui ne fût point philoſophique; j'ai tâché de l'amener à un point, où elle ne fût ni trop ſeche pour les Gens du monde, ni trop badine pour les Sçavans.

Mais si on me dit à peu prés comme à Ciceron, qu'un pareil Ouvrage n'est propre ni aux Sçavans, qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux gens du monde, qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la Philosophie convint à tout le Monde, j'en aye trouvé un où elle ne convienne à personne; les milieux sont trop difficiles à tenir, & je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, & qui ont quelque connoissance de la Physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir, en leur présentant d'une maniére un peu plus agréable & plus égayée, ce qu'ils sçavent déja plus solidement, & j'avertis ceux à qui ces Matiéres sont nouvelles, que j'ai crû pouvoir les instruire & les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici l'utilité; & les seconds s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi dans toute la Philosophie la matiére la plus capable de piquer la curiosité. Il semble que rien ne devroit nous intéresser davantage, que de sçavoir comment est fait ce Monde que nous habitons, s'il y a d'autres Mondes semblables, & qui soient habitez aussi; mais après tout, s'inquiéte de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre, les peuvent perdre sur ces sortes de sujets; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile.

J'ai mis dans ces Entretiens une Femme que l'on instruit, & qui n'a jamais oüi parler de ces choses-là. J'ai crû que cette fiction me serviroit & à rendre l'Ouvrage plus susceptible d'agrément, & à encourager les Dames par l'exemple d'une Femme, qui

qui ne ſortant jamais des bornes d'une perſonne qui n'a nulle teinture de Science, ne laiſſe pas d'entendre ce qu'on lui dit, & de ranger dans ſa tête ſans confuſion les Tourbillons & les Mondes. Pourquoi y auroit-il des Femmes qui cedaſſent à cette Marquiſe imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut ſe diſpenſer de concevoir?

A la vérité elle s'applique un peu, mais qu'eſt-ce ici que s'appliquer? Ce n'eſt pas pénétrer à force de méditation une choſe obſcure d'elle-même, ou expliquée obſcurément, c'eſt ſeulement ne point lire ſans ſe repréſenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux Dames pour tout ce Siſtéme de Philoſophie, que la même application qu'il faut donner à la Princeſſe de Cléves, ſi on veut en ſuivre bien l'intrigue, & en connoitre toute la beauté. Il eſt vrai que les Idées de ce Livre-ci ſont moins familiéres à la plûpart des Femmes que celles de la Princeſſe de Cléves, mais elles n'en ſont pas plus obſcures & je ſuis ſeur qu'à une ſeconde lecture tout au plus, il ne leur en ſera rien échapé.

Comme je n'ai pas prétendu faire un Siſtéme en l'air; & qui n'eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raiſonnemens de Phyſique, & j'en ai employé autant qu'il a été néceſſaire. Mais il ſe trouve heureuſement dans ce ſujet que les Idées de Phyſique y ſont riantes d'elles-mêmes, & que dans le même temps qu'elles contentent la raiſon, elles donnent à l'imagination un ſpectacle qui lui plait autant que s'il étoit fait exprès pour elle.

Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étoient pas tout-à-fait de cette eſpece, je leur ai donné des ornemens étrangers. Virgile en a uſé ainſi dans ſes Georgiques, où il ſauve le fond de ſa matiére, qui eſt tout-à-fait ſéche, par des digreſſions frequentes, & ſouvent fort agréables. Ovide mê-

me en a fait autant dans l'Art d'aimer, quoiq
le fond de ſa matiére fût infiniment plus agréab
que tout ce qu'il y pouvoit mêler. Apparemment
a cru qu'il étoit ennuyeux de parler toûjours d'u
même choſe, fût-ce de préceptes de galanterie. Pou
moi qui avois plus de beſoin que lui du ſecours d
digreſſions, je ne m'en ſuis pourtant ſervi qu'avc
aſſez de menagement. Je les ai autoriſées par
liberté naturelle de la Converſation; je ne les
placées que dans des endroits où j'ai crû qu'on ſero
bieneaiſe de les trouver; j'en ai mis la plus grand
partie dans les commencemens de l'Ouvrage, parc
qu'alors l'eſprit n'eſt pas encore aſſez accoutumé au
Idées principales que je lui offre; Enfin je les ai pr
ſes dans mon ſujet même, ou aſſez proche de mo
ſujet.

Je n'ai rien voulu imaginer ſur les Habitans d
Mondes, qui fût entiérement impoſſible & chimér
que. J'ai taché de dire tout ce qu'on en pouvo
penſer raiſonnablement, & les Viſions même que j'
ajoûtées à celà, ont quelque fondement réel. L
vrai & le faux ſont mêlez ici, mais ils y ſont tou
jours aiſez à diſtinguer. Je n'entreprens point d
juſtifier un compoſé ſi bizarre, c'eſt-là le point
plus important de cet Ouvrage, & c'eſt cela juſte
ment dont je ne puis rendre raiſon.

Il ne me reſte plus dans cette Préface qu'à pa
ler à une ſorte de perſonnes, mais ce ſeront peut
être les plus difficiles à contenter, non que l'on n'a
à leur donner de fort bonnes raiſons, mais parce qu'il
ont le privilége de ne ſe payer pas, s'ils ne veulen
de toutes les raiſons qui ſont bonnes. Ce ſont l
Gens ſcrupuleux, qui pourront s'imaginer qu'il y
du danger par rapport à la Religion, à mettre d
Habitans ailleurs que ſur la Terre. Je reſpect
juſqu'aux délicateſſes exceſſives que l'on a ſur le fai

de la Religion, & celle-là même je l'aurois reſpectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet Ouvrage, ſi elle étoit contraire à mon ſentiment, mais ce qui va peut-être vous paroître ſurprenant, elle ne regarde pas ſeulement ce Siſtême, où je remplis d'Habitans une infinité de Mondes. Il ne faut que demêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la Lune eſt habitée, vous vous y repréſentez auſſi-tôt des Hommes faits comme nous, & puis, ſi vous êtes un peu Theologien, vous voilà plein de difficultez. La poſterité d'Adam n'a pas pû s'étendre juſques dans la Lune, ni envoyer des Colonies en ce Pays-là. Les Hommes qui ſont dans la Lune ne ſont donc pas Fils d'Adam. Or il ſeroit embaraſſant dans la Theologie, qu'il y eût des Hommes qui ne deſcendiſſent pas de luy. Il n'eſt pas beſoin d'en dire davantage, toutes les difficultez imaginables ſe reduiſent à cela, & les termes qu'il faudroit emploïer dans une plus longue explication ſont trop dignes de reſpect pour être mis dans un Livre auſſi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc toute entiére ſur les Hommes de la Lune, mais ce ſont ceux qui la font, qui mettent des hommes dans la Lune; moi, je n'y en mets point. J'y mets des Habitans qui ne ſont point du tout des Hommes. Que ſont-ils donc; Je ne les ai point vûs, ce n'eſt pas pour les avoir vûs que j'en parle. Et ne ſoupçonnez pas que ce ſoit une defaite dont je me ſerve pour éluder vôtre objection, que de dire qu'il n'y a point d'Hommes dans la Lune, vous verrez qu'il eſt impoſſible qu'il y en ait ſelon l'idée que j'ai de la diverſité infinie que la nature doit avoir miſe dans ſes Ouvrages. Cette idée régne dans tout le Livre, & elle ne peut être conteſtée d'aucun Philoſophe. Ainſi je crois que je n'entendrai faire cet-

te objection qu'à ceux qui parleront de ces Entre-tiens ſans les avoir lûs. Mais eſt-ce un ſujet de me raſſurer? Non, c'en eſt un au contraire très-legitime de craindre que l'objection ne me ſoit faite de bien des endroits.

AVERTISSEMENT

ſur cette nouvelle Edition.

ON y trouvera un grand nombre d'augmentations ſemées dans tout le livre, les diſtances, les grandeurs, les revolutions des Corps Celeſtes exprimées beaucoup plus préciſément qu'elles ne l'avoient été dans les Editions précedentes, & ſelon le calcul de nos plus excellens Aſtronomes, & en général tous les Phenomènes du Ciel conformes aux obſervations les plus exactes. On peut aſſurer les Lecteurs que ſur tous ces points-là ils peuvent autant ſe fier à ce Livre, tel qu'il eſt preſentement, que s'il étoit plus ſçavant & plus profond. On peut ajouter à cette lecture celle du Nouveau traité de la pluralité des Mondes compoſé par Mr. Huygens, celébre Mathematicien, qui fera ſans doute plaiſir au Lecteur.

ENTRE-

ENTRETIENS

SUR

LA PLURALITÉ.

DES MONDES.

*A MONSIEUR L***.*

VOUS voulez, Monsieur, que je vous rende un compte exact de la maniére dont j'ai passé mon tems à la campagne, chez Madame la Marquise de G***. Sçavez-vous bien que ce compte exact sera un Livre, & ce qu'il y a de pis, un Livre de Philosophie? Vous vous attendez à des Fêtes, à des Parties de Jeu ou de Chasse, & vous aurez des Planètes, des Mondes, des Tourbillons; il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous êtes Philosophe, & vous ne vous en moquerez pas tant qu'un autre. Peut-être même serez-vous bien-aise que j'aye attiré Madame la Marquise dans le parti de la Philosophie. Nous ne pouvions faire une acquisition plus considerable; car je compte que la beauté & la jeunesse sont toûjours des choses d'un grand prix. Ne croyez-vous pas que si la Sagesse elle-même

vouloit se présenter aux hommes avec succès
elle ne feroit point mal de paroître sous une f
gure qui approchât un peu de celle de la Ma
quise ? Sur tout si elle pouvoit avoir dans
conversation les mêmes agrémens, je suis pe
suadé que tout le monde courroit après la Sa
gesse. Ne vous attendez pourtant pas à entem
dre des merveilles, quand je vous ferai le ré
cit des Entretiens que j'ai eus avec cette Da
me ; il faudroit presque avoir autant d'espri
qu'elle a pour repeter ce qu'elle a dit, de la ma
niére dont elle l'a dit. Vous lui verrez seule
ment cette vivacité d'intelligence que vous lu
connoissez. Pour moi, je la tiens sçavante,
cause de l'extrême facilité qu'elle auroit à l
devenir. Qu'est ce qui lui manque ? d'avoir ou
vert les yeux sur des Livres ; cela n'est rien
& bien des gens l'ont fait toute leur vie,
qui je réfuserois, si j'osois, le nom de Sçavans
Au reste, Monsieur, vous m'aurez une obliga
tion. Je sçai bien qu'avant que d'entrer dans l
détail des Conversations que j'ai euës avec l
Marquise, je serois en droit de vous décrire l
Château où elle étoit allée passer l'Automne
On a souvent décrit des Châteaux pour de moin
dres occasions ; mais je vous ferai grace sur cela
Il suffit que vous sçachiez, que quand j'arriva
chez elle, je n'y trouvai point de Compagnie
& que j'en fus fort aise. Les deux premier
jours n'eurent rien de remarquable ; ils se passe
rent à épuiser les Nouvelles de Paris, d'où je
venois ; mais ensuite vinrent ces Etretiens don
je veux vous faire part. Je vous les diviserai
par Soirs, parce qu'effectivement nous n'eume
de ces Entretiens que les Soirs.

PRE-

1. Mercure 2. Venus 3. La Terre. 4 Mars. 5. Jupiter. 6. Saturne.

PREMIER SOIR.

Que la Terre eſt une Planète qui tourne ſur elle-même, & autour du Soleil.

NOUS allâmes donc un Soir après ſoupé, nous promener dans le Parc. Il faiſoit un frais délicieux, qui nous récompenſoit d'une journée fort chaude que nous avions eſſuyée. La Lune étoit levée il y avoit peut-être une heure, & ſes rayons qui ne venoient à nous qu'entre les branches des arbres, faiſoient un agréable mélange d'un blanc fort vif, avec tout ce verd qui paroiſſoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui dérobât, ou qui obſcurcît la moindre Etoile: elles étoient toutes d'un or pur & éclatant, & qui étoit encore relevé par le fond bleu où elles ſont attachées. Ce ſpectacle me fit rêver; & peut-être ſans la Marquiſe euſſay-je rêvé aſſez long-temps; mais la préſence d'une ſi aimable Dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune & aux Etoiles. Ne trouvez-vous pas, luy dis-je, que le jour même n'eſt pas ſi beau qu'une belle nuit? Oüy, me répondit-elle, la beauté du jour eſt comme une beauté blonde qui a plus de brillant; mais la beauté de la nuit eſt une beauté brune qui eſt plus touchante. Vous êtes bien généreuſe, repris-je, de donner

cet avantage aux Brunes, vous qui ne l'êtes pas? Il eſt pourtant vrai que le jour eſt ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, & que les Heroïnes de Roman, qui ſont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, ſont preſque toûjours blondes. Ce n'eſt rien que la Beauté, repliqua-t-elle, ſi elle ne touche. Avoüez que le jour ne vous eût jamais jetté dans une rêverie auſſi douce que celle où je vous ai vû prêt de tomber tout à l'heure à la vûë de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je; mais en récompenſe, une Blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute ſa beauté brune. Quand cela ſeroit vrai, repliqua-t-elle, je ne m'en contenterois pas. Je voudrois que le jour, puiſque les Blondes doivent être dans ſes intérêts, fit auſſi le même effet. Pourquoi les Amans, qui ſont bons Juges de ce qui touche, ne s'adreſſent-ils jamais qu'à la nuit dans toutes les Chanſons & dans toutes les Elegies que je connois? Il faut bien que la nuit ait leurs remerciemens, luy dis-je. Mais, reprit-elle, elle a auſſi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences, d'où cela vient-il? C'eſt apparemment, répondis-je, qu'il n'inſpire point je ne ſai quoi de triſte & de paſſionné. Il ſemble pendant la nuit que tout ſoit en repos. On s'imagine que les Etoiles marchent avec plus de ſilence que le Soleil, les objets que le Ciel preſente ſont plus doux, la vuë s'y arrête plus aiſément; enfin on en rêve mieux, parce qu'on ſe flate d'être alors dans toute la Nature la ſeule perſonne occupée à rêver. Peut-être auſſi que le ſpectacle du jour eſt trop uniforme, ce n'eſt qu'un Soleil, & une voûte bleüe, mais il ſe

peut

peut que la vûë de toutes ces Etoiles ſemées confuſément, & diſpoſées au hazard en mille figures differentes, favoriſe la rêverie, & un certain deſordre de penſées où l'on ne tombe point ſans plaiſir. J'ai toûjours ſenti ce que vous me dites, reprit-elle, j'aime les Etoiles, & je me plaindrois volontiers du Soleil qui nous les efface. Ah! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vûë tous ces Mondes. Qu'appellez-vous tous ces Mondes, me dit-elle en me regardant, & en ſe tournant vers moi? Je vous demande pardon, répondis-je. Vous m'avez mis ſur ma folie, & auſſi-tôt mon imagination s'eſt échappée. Quelle eſt donc cette folie, reprit-elle? Helas! repliquai-je, je ſuis bien fâché qu'il faille vous l'avoüer; je me ſuis mis dans la tête que chaque Etoile pourroit bien être un Monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fût vrai, mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaiſir à croire. C'eſt une idée qui me plaît, & qui s'eſt placée dans mon eſprit d'une maniére riante. Selon moi, il n'y a pas juſqu'aux Véritez à qui l'agrément ne ſoit néceſſaire. Et bien, reprit-elle, puiſque votre folie eſt ſi agréable, donnez-la moi, je croirai ſur les Etoiles tout ce que vous voudrez, pourvû que j'y trouve du plaiſir. Ah! Madame, répondis-je bien vîte, ce n'eſt pas un plaiſir comme celui que vous auriez à une Comédie de Moliere; c'en eſt un qui eſt je ne ſçai où dans la raiſon, & qui ne fait rire que l'eſprit. Quoi donc, reprit-elle, croyez-vous qu'on ſoit incapable des plaiſirs qui ne ſont que dans la raiſon? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire, apprenez-moi vos Etoiles. Non, repliquai-je, il ne me ſera point reproché que dans un Bois, à dix heures du Soir, j'aye parlé de

Philo-

Philoſophie à la plus aimable perſonne que j
connoiſſe. Cherchez ailleurs vos Philoſophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temp
ſur ce ton là, il fallut ceder. Je lui fis du moin
promettre pour mon honneur, qu'elle me garde
roit le ſecret, & quand je fus hors d'état de m'e
pouvoir dédire, & que je voulus parler, je vi
que je ne ſçavois par où commencer mon diſ
cours: car avec une perſonne comme elle, qu
ne ſçavoit rien en matiére Phyſique, il falloi
prendre les choſes de bien-loin, pour lui prouve
que la Terre pouvoit être une Planète, & le
Planètes autant de Terres, & toutes les Etoile
autant de Soleils qui éclairoient des Mondes. J'e
revenois toûjours à lui dire qu'il auroit mieu
valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes per-
ſonnes raiſonnables auroient fait en notre place
A la fin cependant, pour lui donner une idée
générale de la Philoſophie, voici par où je com-
mençai.

Toute la Philoſophie, lui dis-je, n'eſt fondée
que ſur deux choſes, ſur ce qu'on a l'eſprit cu-
rieux & les yeux mauvais: car ſi vous aviez les
yeux meilleurs que vous ne les avez, vous ver-
riez bien ſi les Etoiles ſont des Soleils qui éclai-
rent autant de Mondes, ou ſi elles n'en ſont pas;
& ſi d'un autre côté vous étiez moins curieuſe,
vous ne vous ſoucieriez pas de le ſçavoir, ce
qui reviendroit au même; mais on veut ſçavoir
plus qu'on ne voit, c'eſt-là la difficulté. Enco-
re, ſi ce qu'on voit, on le voyoit bien, ce ſe-
roit toûjours autant de connu, mais on le voit
tout autrement qu'il n'eſt. Ainſi les vrais Phi-
loſophes paſſent leur vie à ne point croire ce
qu'ils voient, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne
voyent point, & cette condition n'eſt pas, ce

me

me ſemble, trop à envier. Sur cela je me figure toûjours que la Nature eſt un grand Spectacle qui reſſemble à celui de l'Opera. Du lieu où vous êtes à l'Opera, vous ne voyez pas le Théatre tout-à-fait comme il eſt; on a diſpoſé les Décorations & les Machines pour faire de loin un effet agréable, & on cache à votre vûë ces roües & ces contrepoids qui font tous les mouvemens. Auſſi ne vous embaraſſez-vous guéres de deviner comment tout cela joüe. Il n'y a peut-être que quelque Machiniſte caché dans le Parterre, qui s'inquiéte d'un Vol qui lui aura paru extraordinaire, & qui veut abſolument démêler comment ce Vol a été exécuté. Vous voyez bien que ce Machiniſte-là eſt aſſez fait comme les Philoſophes. Mais ce qui, à l'égard des Philoſophes, augmente la difficulté, c'eſt que dans les Machines que la Nature préſente à nos yeux, les cordes ſont parfaitement bien cachées, & elles le ſont ſi bien, qu'on a été long-temps à deviner ce qui cauſoit les mouvemens de l'Univers. Car repréſentez-vous tous les Sages à l'Opera, ces Pithagores, ces Platons, ces Ariſtotes, & tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos Oreilles, ſuppoſons qu'ils voioient le Vol de Phaëton que les Vents enlevent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne ſçavoient point comment le derriére du Theatre étoit diſpoſé. L'un d'eux diſoit, *c'eſt une certaine Vertu ſecrete qui enleve Phaëton.* L'autre, *Phaëton eſt compoſé de certains nombres qui le font monter.* L'autre. *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du Théatre; il n'eſt point à ſon aiſe quand il n'y eſt pas.* L'autre, *Phaëton n'étoit pas fait pour voler, mais il aime mieux voler, que de laiſſer le haut du Théatre vuide*; & cent autres rêveries

que

que je m'étonne qui n'aient perdu de reputation toute l'Antiquité. A la fin Descartes, & quelques autres Modernes sont venus qui ont dit: *Phaëton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, & qu'un poids plus pesant que lui descend.* Ainsi on ne croit plus qu'un corps se remuë, s'il n'est tiré, ou plutôt pousse par un autre corps; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contrepoids ou d'un ressort; & qui verroit la Nature telle qu'elle est, ne verroit que le derriére du Théatre de l'Opera. A ce compte, dit la Marquise, la Philosophie est devenuë bien méchanique? Si méchanique, répondis-je, que je crains qu'on en ait bien-tôt honte. On veut que l'Univers ne soit en grand, que ce qu'une Montre est en petit, & que tout s'y conduise par des mouvemens réglez qui dépendent de l'arrangement des parties. Avoüez la vérité. N'avez vous point eu quelque fois une idée plus sublime de l'Univers, & ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritoit? J'ai vû des gens qui l'en estimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moi, repliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus, depuis que je sçai qu'il ressemble à une Montre. Il est surprenant que l'ordre de la Nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.

Je ne sçai pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées si saines; mais en vérité, il n'est pas trop commun de les avoir. Assez de gens ont toûjours dans la tête un faux Merveilleux envelopé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la Nature, que parce qu'ils la croyent une espèce de Magie où l'on n'entend rien, & il est sur qu'une chose est deshonorée auprès d'eux, dès

dès qu'elle peut être conçûë. Mais, Madame, continuai-je, vous êtes si bien disposée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je croi que je n'ai qu'à tirer le rideau, & à vous montrer le Monde.

De la terre où nous sommes, ce que nous voïons de plus éloigné, c'est ce Ciel bleu, cette grande voûte où il semble que les Etoiles sont attachées comme des cloux. On les appelle Fixes, parce qu'elles ne paroissent avoir que le mouvement de leur Ciel, qui les emporte avec lui d'Orient en Occident. Entre la Terre & cette derniére voûte des Cieux, sont suspendus à differentes hauteurs, le Soleil, la Lune, & les cinq autres Astres qu'on appelle des Planètes, Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne. Ces Planètes n'étant point attachées à un même Ciel, & ayant des mouvemens inégaux, elles se regardent diversement, & figurent diversement ensemble, au lieu que les Etoiles Fixes sont toûjours dans la même situation les unes à l'égard des autres. Le Chariot, par exemple, que vous voyez qui est formé de ces sept Etoiles, a toûjours été fait comme il est, & le sera encore longtemps; mais la Lune est tantôt proche du Soleil, tantôt elle en est éloignée, & il en va de même des autres Planètes. Voilà comme les choses parurent à ces anciens Bergers de Chaldée, dont le grand loisir produisit les premiéres Observations qui ont été le fondement de l'Astronomie; car l'Astronomie est née dans la Chaldée, comme la Geometrie nâquit, dit-on, en Egypte, où les Inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes, pour reconnoitre son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi l'Astronomie

nomie eſt fille de l'Oiſiveté, la Géometrie
fille de l'Intérêt, & s'il étoit queſtion de la Po
ſie, nous trouverions apparemment qu'elle
fille de l'Amour.

Je ſuis bien aiſe, dit la Marquiſe, d'avoir a
pris cette généalogie des Sciences, & je vois bi
qu'il faut que je m'en tienne à l'Aſtronomie. Il
Géometrie, ſelon ce que vous me dites, dema
deroit une ame plus intéreſſée que je ne l'ai,
la Poëſie en demanderoit une plus tendre, ma
j'ai autant de loiſir que l'Aſtronomie en peut d
mander. Heureuſement encore nous ſommes à
campagne, & nous y menons quaſi une vie p
ſtorale; tout cela convient à l'Aſtronomie. N
vous y trompez pas, Madame, repris-je. C
n'eſt pas la vraye vie paſtorale, que de parler d
Planètes, & des Etoiles Fixes. Voyez ſi c'eſt
cela que les Gens de l'Aſtrée paſſent leur temp
Oh, répondit-elle, cette ſorte de Bergerie-là e
trop dangereuſe. J'aime mieux celle des Cha
déen, dont vous me parliez. Recommencez u
peu, s'il vous plaît, à me parler Chaldéen. Quan
on eut reconnu cette diſpoſition des Cieux qu
vous m'avez dite, de quoy fut-il queſtion? Il fu
queſtion, repris-je, de deviner comment toute
les parties de l'Univers devoient être arrangées
& c'eſt là ce que les Sçavans appellent faire u
Siſtême. Mais avant que je vous explique l
premier des Siſtêmes, il faut que vous remar
quiez, s'il vous plaît, que nous ſommes tous fai
naturellement comme un certain Fou Athenie
dont vous avez entendu parler, qui s'étoit mi
dans la fantaiſie que tous les Vaiſſeaux qui abor
doient au Port de Pirée, lui appartenoient. Notre
folie à nous autres, eſt de croire auſſi que toute
la nature, ſans exception, eſt deſtinée à nos uſa-

ges;

ges ; & quand on demande à nos Philoſophes, à quoi ſert ce nombre prodigieux d'Etoiles Fixes, dont une partie ſuffiroit pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles ſervent à leur réjouïr la vûë. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il falloit que la Terre fût en repos au centre de l'Univers, tandis que tous les Corps Celeſtes qui étoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner alentour pour l'éclairer. Ce fut donc au deſſus de la Terre qu'on plaça la Lune ; & au deſſus de la Lune on plaça Mercure, enſuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au deſſus de tout cela étoit le Ciel des Etoiles Fixes. La Terre ſe trouvoit juſtement au milieu des Cercles que décrivent ces Planètes, & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignez de la Terre, & par conſequent les Planètes plus éloignées employoient plus de temps à faire leur cours, ce qui effectivement eſt vrai. Mais je ne ſçai pas, interrompit la Marquiſe, pourquoi vous ſemblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'Univers ; il me paroît aſſez net, & aſſez intelligible, & pour moi, je vous déclare que je m'en contente. Je puis me vanter, repliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce Siſtême. Si je vous le donnois tel qu'il a été conçû par Ptolomée ſon Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans une épouvante horrible. Comme les mouvemens des Planètes ne ſont pas ſi reguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, tantôt en un ſens, tantôt en un autre, & qu'elles ne ſoient quelquefois plus éloignées de la Terre, quelquefois plus proches ; les Anciens avoient imaginé je ne ſçai combien de Cercles differemment entrelaſſez les uns dans les autres,

autres, par lesquels ils sauvoient toutes ces bizarreries. L'embarras de tous ces Cercles étoit si grand, que dans un temps où l'on ne connoissoit encore rien de meilleur, un Roy de Castille, grand Mathématicien, mais apparemment peu devot, disoit, que si Dieu l'eût appellé à son Conseil quand il fit le Monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine; mais cela même est assez plaisant, que ce Système fût alors une occasion de péché, parce qu'il étoit trop confus. Les bons avis que ce Roy vouloit donner, regardoient sans doute la suppression de tous ces Cercles, dont on avoit embaraſſé les mouvemens celestes. Apparemment ils regardoient aussi une autre suppression de deux ou trois Cieux superflus qu'on avoit mis au-delà des Etoiles Fixes. Ces Philosophes, pour expliquer une sorte de mouvement dans les Corps Celestes, faisoient au-delà du dernier Ciel que nous voyons, un Ciel de cristal, qui imprimoit ce mouvement aux Cieux inferieurs. Avoient-ils nouvelle d'un autre mouvement? C'étoit aussitôt un autre Ciel de cristal. Enfin les Cieux de cristal ne leur coûtoient rien. Et pourquoi ne les faisoit-on que de cristal, dit la Marquise? N'eussent-ils pas été bons de quelque autre matiére? Non, répondis-je, il falloit que la lumiére passât au travers; & d'ailleurs il falloit qu'ils fussent solides. Il le falloit absolument; car Aristote avoit trouvé que la solidité étoit une chose attachée à la noblesse de leur nature, & puis qu'il l'avoit dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais on a vû des Comètes, qui étant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois, briseroyent tout le cristal des Cieux par où elles passent, & casseroient tout l'Univers; & il a fallu se resoudre à faire les Cieux d'une

d'une matiére fluide, telle que l'air. Enfin il eſt hors de doute par les Obſervations de ces derniers Siécles, que Venus & Mercure tournent autour du Soleil, & non autour de la Terre, & l'ancien Siſtême eſt abſolument inſoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en propoſer un qui ſatisfait à tout, & qui diſpenſeroit le Roy de Caſtille de donner des avis, car il eſt d'une ſimplicité charmante, & qui ſeule le feroit préferer. Il ſembleroit, interrompit la Marquiſe, que votre Philoſophie eſt une eſpèce d'enchére, où ceux qui offrent de faire les choſes à moins de frais, l'emportent ſur les autres. Il eſt vrai, repris-je, & ce n'eſt que par-là qu'on peut attraper le Plan ſur lequel la Nature a fait ſon Ouvrage. Elle eſt d'une épargne extraordinaire ; tout ce qu'elle pourra faire d'une maniére qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne ſeroit preſque rien, ſoyez ſeure qu'elle ne le fera que de cette maniére-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence ſuprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'eſt que la magnificence eſt dans le deſſein, & l'épargne dans l'éxécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand deſſein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres nous ſommes ſujets à renverſer ſouvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le deſſein qu'a eu la Nature, & la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit deſſein, qu'elle exécute avec dix fois plus de dépenſe qu'il ne faudroit ; cela eſt tout-à-fait ridicule. Je ſerai bien-aiſe, dit elle, que le Siſtême dont vous m'allez parler, imite de fort près la Nature ; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles,

les, repris-je. Figurez-vous un Allemand nommé Copernic, qui fait main-baſſe ſur tous ces Cercles differens, & ſur tous ces Cieux ſolides qui avoient été imaginez par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en piéces. Saiſi d'une noble fureur d'Aſtronome, il prend la Terre, & l'envoye bien loin du centre de l'Univers, où elle s'étoit placée, & dans ce centre, il y met le Soleil, à qui cet honneur étoit bien mieux dû. Les Planètes ne tournent plus autour de la Terre, & ne l'enferment plus au milieu du Cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'eſt en quelque ſorte par hazard, & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne preſentement autour du Soleil, la Terre y tourne elle-même; & pour la punir du long repos qu'elle s'étoit attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnoit aux Planètes & aux Cieux. Enfin de tout cet équipage celeſte dont cette petite Terre ſe faiſoit accompagner & environner, il ne lui eſt demeuré que la Lune qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la Marquiſe, il vient de vous prendre un enthouſiaſme qui vous a fait expliquer les choſes ſi pompeuſement, que je ne croi pas les avoir entenduës. Le Soleil eſt au centre de l'Univers, & là il eſt immobile; après lui qu'eſt-ce qui ſuit? C'eſt Mercure, répondis-je, il tourne autour du Soleil, en ſorte que le Soleil eſt à peu près le centre du Cercle que Mercure décrit. Au deſſus de Mercure eſt Venus, qui tourne de même autour du Soleil. Enſuite vient la Terre, qui étant plus élevée que Mercure & Venus, décrit autour du Soleil un plus grand Cercle que ces Planètes. Enfin ſuivent Mars, Jupiter, Saturne, ſelon l'orde où je vous les nomme,

me, & vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du Soleil le plus grand Cercle de tous; auſſi employe-t-il plus de tems qu'aucune autre Planète à faire ſa revolution. Et la Lune? vous l'oubliez, interrompit-elle. Je la retrouverai, bien, repris-je. La Lune tourne autour de la Terre, & ne l'abandonne point; mais comme la Terre avance toûjours dans le Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la ſuit, en tournant toûjours autour d'elle; & ſi elle tourne autour du Soleil, ce n'eſt que pour ne point quitter la Terre.

Je vous entens, répondit-elle, & j'aime la Lune, de nous être reſtée, lorſque toutes les autres Planètes nous abandonnoient. Avoüez que ſi votre Allemand eût pû nous la faire perdre, il l'auroit fait volontiers; car je vois dans tout ſon procedé, qu'il étoit bien mal intentionné pour la Terre. Je lui ſçai bon gré, repliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étoient mis à la plus belle place de l'Univers, & j'ai du plaiſir à voir preſentement la Terre dans la foule des Planètes. Bon, répondit-elle, croyez-vous que la vanité des hommes s'étende juſqu'à l'Aſtronomie? Croyez-vous m'avoir humiliée pour m'avoir appris que la Terre tourne autour du Soleil? Je vous jure que je ne m'en eſtime pas moins. Mon Dieu, Madame, repris-je, je ſçai bien qu'on ſera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, & que la préſeance de deux Planètes ne fera jamais une ſi grande affaire, que celle de deux Ambaſſadeurs. Cependant la même inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une Cérémonie, fait qu'un Philoſophe dans

un Siſtême ſe met au centre du Monde, s'il peut. Il eſt bien-aiſe que tout ſoit fait pour lui; il ſuppoſe, peut-être ſans s'en appercevoir, ce principe qui le flatte, & ſon cœur ne laiſſe pas de s'intereſſer à une affaire de pure ſpeculation. Franchement, repliqua-t-elle, c'eſt-là une calomnie que vous avez inventée contre le Genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le Siſtême de Copernic, puis qu'il eſt ſi humiliant. Auſſi, repris-je, Copernic lui-même ſe défioit-il fort du ſuccès de ſon opinion. Il fut très-longtems à ne la vouloir pas publier. Enfin il s'y reſolut à la prière de Gens très-conſiderables; mais auſſi le jour qu'on lui apporta le premier Exemplaire imprimé de ſon Livre, ſçavez-vous ce qu'il fit? il mourut Il ne voulut point eſſuyer toutes les contradictions qu'il prévoioit, & ſe tira habilement d'affaire. Ecoutez, dit la Marquiſe, il faut rendre juſtice à tout le monde. Il eſt ſeur qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du Soleil; car enfin on ne change point de place: & on ſe retrouve toûjours le matin où l'on s'étoit couché le ſoir. Je vois, ce me ſemble, à votre air, que vous m'allez dire, que comme la Terre toute entiére marche.... Aſſurément, interrompis-je, c'eſt la même choſe que ſi vous vous endormiez dans un Bateau qui allât ſur la Riviére, vous vous retrouveriez à votre reveil dans la même place & dans la même ſituation à l'égard de toutes les parties du Bateau. Oüy, mais, repliqua-t-elle, voici une difference, je trouverois à mon reveil le rivage changé, & cela me feroit bien voir que mon Bateau auroit changé de place. Mais il n'en va pas de même de la Terre, j'y retrouve toutes choſes comme je les avois laiſſées. Non pas, Madame, répondis-je, non pas

pas, le rivage eſt changé auſſi. Vous ſçavez qu'au delà de tous les Cercles des Planètes ſont les Etoiles Fixes, voilà nôtre rivage. Je ſuis ſur la Terre, & la Terre décrit un grand Cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce Cercle, j'y vois le Soleil. S'il n'effaçoit point les Etoiles, en pouſſant ma vûë en ligne droite au delà du Soleil, je le verrois néceſſairement répondre à quelques Etoiles Fixes; mais je vois aiſément pendant la nuit à quelles Etoiles il a répondu le jour, & c'eſt exactement la même choſe. Si la Terre ne changeoit point de place ſur le Cercle où elle eſt, je verrois toûjours le Soleil répondre aux mêmes Etoiles Fixes; mais dès qu'elle change de place, il faut que je le voye répondre à d'autres. C'eſt-là le rivage qui change tous les jours, & comme la Terre fait ſon Cercle en un an autour du Soleil, je vois le Soleil en l'eſpace d'une année répondre ſucceſſivement à diverſes Etoiles Fixes qui compoſent un Cercle. Ce Cercle s'appelle le Zodiaque. Voulez-vous que je vous faſſe ici une figure ſur le ſable? Non, répondit-elle, je m'en paſſerai bien, & puis cela donneroit à mon Parc un air ſçavant que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas oüi dire qu'un Philoſophe qui fut jetté par un naufrage dans une Ile qu'il ne connoiſſoit point, s'écria à ceux qui le ſuivoient, en voyant de certaines figures, des lignes & des Cercles tracez ſur le bord de la Mer: *Courage, compagnons, l'Ile eſt habitée, voici des pas d'hommes*? Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, & qu'il ne faut pas qu'on en voye ici.

Il vaut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voye que des pas d'Amans, c'eſt-à-dire, votre nom & vos chiffre gravez ſur l'écorce des arbres

par la main de vos Adorateurs. Laiſſons-là, je vous prie, les Adorateurs, reprit-elle, & parlons du Soleil. J'entens bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le Cercle que nous décrivons nous-mêmes ; mais ce tour ne s'acheve qu'en un an, & celui que le Soleil fait tous les jours ſur notre tête, comment ſe fait-il ? Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui rouleroit ſur cette allée auroit deux mouvemens? elle iroit vers le bout de l'allée, & en même temps elle tourneroit pluſieurs fois ſur elle-même, en ſorte que la partie de cette boule qui eſt en haut, deſcendroit en bas, & que celle d'en bas monteroit en haut. La Terre fait la même choſe. Dans le tems qu'elle avance ſur le Cercle qu'elle décrit en un an autour du Soleil, elle tourne ſur elle-même en vingt-quatre heures. Ainſi en vingt-quatre heures chaque partie de la Terre perd le Soleil, & le recouvre, & à meſure qu'en tournant on va vers le côté où eſt le Soleil, il ſemble qu'il s'éleve ; & quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il ſemble qu'il s'abaiſſe. Cela eſt aſſez plaiſant, dit-elle, la Terre prend tout ſur ſoi ; & le Soleil ne fait rien. Et quand la Lune & les autres Planètes & les Etoiles Fixes paroiſſent faire un tour ſur notre tête en vingt-quatre heures ; c'eſt donc auſſi une imagination ? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cauſe. Les Planètes font ſeulement leurs Cercles autour du Soleil en des temps inégaux ſelon leurs diſtances inégales, & celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce Cercle d'Etoiles Fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé ſur ſon Cercle, que

parce

parce que nous avons avancé ſur le notre. Nous marchons, & les autres Planètes marchent auſſi, mais plus ou moins vîte que nous; cela nous met dans differens points de vûe à leur égard, & nous fait paroître dans leur cours des bizarreries dont il n'eſt pas néceſſaire que je vous parle. Il ſuffit que vous ſçachiez que ce qu'il y a d'irregulier dans les Planètes, ne vient que de la diverſe maniére dont notre mouvement nous les fait rencontrer, & qu'au fond elles ſont toutes très-reglées. Je conſens qu'elles le ſoient, dit la Marquiſe, mais je voudrois bien que leur regularité coûtât moins à la Terre, on ne l'a guére ménagée, & pour une groſſe maſſe auſſi peſante qu'elle eſt, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriez-vous mieux que le Soleil, & tous les autres Aſtres, qui ſont de très-grands Corps, fiſſent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immenſe, que les Etoiles Fixes qui ſeroient dans le plus grand Cercle, parcouruſſent en un jour plus de vingt-ſept mille ſix cens ſoixante fois deux cens millions de lieües? Car il faut que tout cela arrive, ſi la Terre ne tourne ſur elle-même en vingt-quatre heures. En vérité, il eſt bien plus raiſonnable qu'elle faſſe ce tour, qui n'eſt tout au plus que de neuf mille lieuës. Vous voyez bien que neuf mille lieuës en comparaiſon de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne ſont qu'une bagatelle.

Oh! repliqua la Marquiſe, le Soleil & les Aſtres ſont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien; mais la Terre ne paroît guére portative. Et croiriez-vous, repris-je, ſi vous n'en aviez l'expérience, que ce fût quelque choſe de bien portatif, qu'un gros Navire monté de cent cin-

quante pieces de Canon, chargé de plus de trois mille hommes, & d'une très-grande quantité de Marchandiſes? Cependant il ne faut qu'un petit ſouffle de vent pour le faire aller ſur l'eau, parce que l'eau eſt liquide, & que ſe laiſſant diviſer avec facilité, elle reſiſte peu au mouvement du Navire, ou s'il eſt au milieu d'une Riviére, il ſuivra ſans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainſi la terre, toute maſſive qu'elle eſt, eſt aiſément portée au milieu de la matiére celeſte, qui eſt infiniment plus fluide que l'eau, & qui remplit tout ce grand eſpace où nagent les Planètes. Et où faudroit-il que la Terre fût cramponnée pour reſiſter au mouvement de cette matiére celeſte, & ne s'y pas laiſſer emporter? C'eſt comme ſi une petite boule de bois pouvoit ne pas ſuivre le courant d'une Riviére.

Mais, repliqua-t-elle encore, comment la Terre avec tout ſon poids ſe ſoûtient-elle ſur votre matiére celeſte, qui doit être bien légére, puis qu'elle eſt ſi fluide? Ce n'eſt pas à dire, répondis-je, que ce qui eſt fluide, en ſoit plus leger. Que dites-vous de notre gros Vaiſſeau, qui avec tout ſon poids eſt plus leger que l'eau, puis qu'il y ſurnage? je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colére, tant que vous aurez le gros Vaiſſeau. Mais m'aſſurez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre ſur une pirouette auſſi légére que vous me faites la Terre? Et bien lui répondis-je, faiſons porter la Terre par quatre Elephans, comme font les Indiens. Voici bien un autre Syſtême, s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces Gens-là, d'avoir pourvû à leur ſeureté, & fait de bons fondemens, au lieu que nous autres Copernicians, nous ſommes aſſez inconſiderez pour vouloir bien nager à l'avanture dans cette matiére celeſte. Je gage

gage que ſi les Indiens ſçavoient que la Terre fût le moins du monde en peril de ſe mouvoir, ils doubleroient les Elephans.

Cela le mériteroit bien, repris-je, en riant de ſa penſée, il ne faut point s'épargner les Elephans pour dormir en aſſurance; & ſi vous en avez beſoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre Syſtême autant qu'il vous plaira, enſuite nous les retrancherons peu à peu, à meſure que vous vous raſſurerez. Serieuſement, reprit-elle, je ne croi pas dès à preſent qu'ils me ſoient fort néceſſaires, & je me ſens aſſez de courage pour oſer tourner. Vous irez encore plus loin, repliquai-je, vous tournerez avec plaiſir, & vous vous ferez ſur ce Siſtême des idées réjoüiſſantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je ſuis ſuſpendu en l'air, & que j'y demeure ſans mouvement pendant que la Terre tourne ſous moi en vingt-quatre heures. Je vois paſſer ſous mes yeux tous ces viſages différens, les uns blancs, les autres noirs, les autres bazanez, les autres olivâtres. D'abord ce ſont des Chapeaux, & puis des Turbans, & puis des Têtes cheveluës, & puis des Têtes raſes; tantôt des Villes à clochers, tantôt des Villes à longues aiguelles qui ont des Croiſſans, tantôt des Villes à Tours de Porcelaine, tantôt de grands Pays qui n'ont que des Cabanes: ici de vaſtes Mers; là des Deſerts épouventables; enfin toute cette variété infinie qui eſt ſur la ſurface de la Terre.

En vérité, dit-elle, tout cela mériteroit bien que l'on donnât vingt-quatre heures de ſon temps à le voir. Ainſi donc dans le même lieu où nous ſommes à preſent, je ne dis pas dans ce Parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'air, il y paſſe continuellement d'autres Peuples qui

prennent notre place; & au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

Copernic, lui répondis-je, ne le comprendroit pas mieux. D'abord il passera par ici des Anglois qui raisonneront peut-être de quelque dessein de Politique avec moins de gayeté que nous ne raisonnons de notre Philosophie; ensuite viendra une grande Mer, & il se pourra trouver en ce lieu-là quelque Vaisseau qui n'y sera pas si à son aise que nous. Après cela paroîtront des Iroquois, qui mangeront tout vif quelque prisonnier de guerre, qui fera semblant de ne s'en pas soucier; des Femmes de la Terre de Jesso, qui n'employeront tout leur temps qu'à préparer le Repas de leurs Maris, & à se peindre de bleu les lévres & les sourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde; des Tartares qui iront fort devotement en Pelerinage vers ce Grand Prétre qui ne sort jamais d'un lieu obscur où il n'est éclairé que par des Lampes, à la lumiére desquelles on l'adore; de belles Circassiennes qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, hormis ce qu'elles croyent qui appartient essentiellement à leurs Maris; de petits Tartares qui iront voler des Femmes pour les Turcs & pour les Persans; enfin nous, qui debiterons peut-être encore des rêveries.

Il est assez plaisant, dit la Marquise, d'imaginer ce que vous venez de me dire; mais si je voyois tout cela d'en haut, je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la Terre, selon que les objets me plairoient plus ou moins, & je vous asseure que je ferois passer bien vîte ceux qui s'embarrassent de politique, ou qui mangent leurs ennemis; mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curiosité. J'en aurois pour ces-

ces belles Circaſſiennes, par exemple, qui ont un uſage ſi particulier. Mais il me vient une difficulté ſerieuſe. Si la Terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, & nous reſpirons toûjours celui d'un autre Pays. Nullement, Madame, répondis-je, l'air qui environne la Terre ne s'étend que juſqu'à une certaine hauteur, peut-être juſques à vingt lieües; il nous ſuit, & tourne avec nous. Vous avez vû quelquefois l'ouvrage d'un Ver à Soye, ou ces Coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y empriſonner. Elles ſont d'une ſoye fort ſerrée, mais elles ſont couvertes d'un certain duvet fort leger & fort lâche. C'eſt ainſi que la Terre, qui eſt aſſez ſolide, eſt couverte depuis ſa ſurface juſqu'à vingt lieuës de hauteur tout au plus, d'une eſpèce de duvet, qui eſt l'air, & toute la Coque de Ver à Soye tourne en même temps. Au-delà de l'air eſt la matiére celeſte, incomparament plus pure, plus ſubtile, & même plus agitée qu'il n'eſt.

Vous me preſentez la Terre ſous des idées bien mépriſables, dit la Marquiſe. C'eſt pourtant ſur cette Coque de Ver à Soye qu'il ſe fait de ſi grands Travaux, de ſi grandes Guerres, & qu'il regne de tous côtez une ſi grande agitation. Oüi, répondis-je, & pendant ce temps-là, la Nature qui n'entre point en connoiſſance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous enſemble d'un mouvement général, & ſe joüe de la petite boule.

Il me ſemble, reprit-elle, qu'il eſt ridicule d'être ſur quelque choſe qui tourne, & de ſe tourmenter tant; mais le malheur eſt qu'on n'eſt pas aſſuré qu'on tourne; car enfin, à ne vous rien celer, toutes les précautions que vous prenez pour

empêcher qu'on ne s'apperçoive du mouvement de la Terre, me ſont ſuſpectes. Eſt-il poſſible qu'il ne laiſſera pas quelque petite marque ſenſible à laquelle on le reconnoiſſe?

Les mouvemens les plus naturels, répondis-je, & les plus ordinaires, ſont ceux qui ſe font le moins ſentir, cela eſt vrai juſques dans la Morale. Le mouvement de l'amour propre nous eſt ſi naturel, que le plus ſouvent nous ne le ſentons pas, & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah! vous moraliſez, dit-elle, quand il eſt queſtion de Phyſique, cela s'appelle baailler. Retirons-nous, auſſi-bien en voila aſſez pour la premiére fois. Demain nous reviendrons ici, vous avec vos Siſtêmes, & moi avec mon ignorance.

En retournant au Château, je lui dis pour épuiſer la matiére des Siſtêmes, qu'il y en avoit un troiſiéme inventé par Ticho-Brahé, qui voulant abſolument que la Terre fût immobile, la plaçoit au centre du Monde, & faiſoit tourner autour d'elle le Soleil, autour duquel tournoient toutes les autres Planètes, parce que depuis les nouvelles Découvertes, il n'y avoit pas moien de faire tourner les Planètes autour de la Terre. Mais la Marquiſe qui a le diſcernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation à exempter la Terre de tourner autour du Soleil, puis qu'on n'en pouvoit pas exempter tant d'autres grands Corps; que le Soleil n'étoit plus ſi propre à tourner autour de la Terre, depuis que toutes les Planètes tournoient autour de lui: que ce Siſtême ne pouvoit être propre tout au plus qu'à ſoûtenir l'immobilité de la Terre, quand on avoit bien envie de la ſoûtenir, & nullement à la perſuader; & enfin il fut reſolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui eſt plus uniforme & plus

plus riant, & n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est persuade, & sa hardiesse fait plaisir.

SECOND SOIR.

Que la Lune est une Terre habitée.

LE lendemain au matin dès que l'on put entrer dans l'Appartement de la Marquise, j'envoyai sçavoir de ses nouvelles, & lui demander si elle avoit pû dormir en tournant. Elle me fit répondre qu'elle étoit déja toute accoûtumée à cette allûre de la Terre, & qu'elle avoit passé la nuit aussi tranquillement qu'auroit pû faire Copernic lui-même. Quelque temps après il vint chez elle du monde qui y demeura jusqu'au soir, selon l'ennuyeuse coûtume de la Campagne. Encore leur fut-on bien obligé, car la Campagne leur donnoit aussi le droit de pousser leur visite jusqu'au lendemain, s'ils eussent voulu; & ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainsi la Marquise & moi nous nous retrouvâmes libres le soir. Nous allâmes encore dans le Parc, & la Conversation ne manqua pas de tourner aussitôt sur nos Siſtêmes. Elle les avoit si bien conçus, qu'elle dédaigna d'en parler une seconde fois, & elle voulut que je la menasse à quelque chose de nouveau. Et bien donc, lui dis-je, puisque le Soleil, qui est presentement immobile, a cessé d'être Planète, & que la Terre qui se meut autour de lui, a commencé d'en être une, vous ne serez pas si surprise d'entendre dire que la Lune est une Terre comme

celle-ci, & qu'aparemment elle eſt habitée. Je n'ai pourtant jamais oüi parler de la Lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une viſion. C'en eſt peut-être une auſſi, répondis-je. Je ne prens parti dans ces choſes-là que comme on en prend dans les Guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toûjours des intelligences dans le parti oppoſé, & qu'on a des ménagemens avec ſes Ennemis même. Pour moi, quoique je croie la Lune habitée, je ne laiſſe pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas, & je me tiens toûjours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, ſi elle avoit le deſſus; mais en attendant qu'ils ayent ſur nous quelque avantage conſiderable, voici ce qui m'a fait pancher du côté des Habitans de la Lune.

Suppoſons, qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & Saint Denys, & qu'un Bourgeois de Paris qui ne ſera jamais ſorti de ſa Ville, ſoit les Tours de Notre-Dame, & voye Saint Denys de loin; on lui demandera s'il croit que Saint Denys ſoit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non; car, dira-t-il, je vois bien les Habitans de Paris, mais ceux de Saint Denys, je ne les vois point, & on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui repréſentera, qu'à la vérité quand on eſt ſur les Tours de Notre-Dame, on ne voit pas les Habitans de Saint Denys, mais que l'éloignement en eſt cauſe; que tout ce qu'on peut voir de Saint Denys reſſemble fort à Paris; que Saint Denys a des Clochers, des Maiſons, des Murailles, & qu'il pourroit bien encore reſſembler à Paris en ce qui eſt d'être habité. Tout cela ne gagnera rien ſur mon Bourgeois, il s'obſtinera toûjours à ſoûtenir que

Saint

Saint Denys n'eſt point habité, puis qu'il n'y voit perſonne. Notre ſaint Denys c'eſt la Lune, & chacun de nous eſt ce Bourgeois de Paris, qui n'eſt jamais ſorti de ſa Ville.

Ah! interrompit la Marquiſe, vous nous faites tort, nous ne ſommes point ſi ſots que votre Bourgeois, puis qu'il voit que Saint Denys eſt tout-à-fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la raiſon pour ne le pas croire habité; mais la Lune n'eſt point du tout faite comme la Terre. Prenez garde, Madame, repris-je, car s'il faut que la Lune reſſemble en tout à la Terre, vous voilà dans l'obligation de croire la Lune habitée. J'avouë, répondit-elle, qu'il n'y aura pas moyen de s'en diſpenſer, & je vous vois un air de confiance qui me fait déja peur. Les deux mouvemens de la Terre dont je ne me fuſſe jamais doutée, me rendent timide ſur tout le reſte; mais pourtant ſeroit-il bien poſſible que la Terre fût lumineuſe comme la Lune? car il faut cela pour leur reſſemblance. Helas! Madame, repliquai-je, être lumineux n'eſt pas ſi grand'choſe que vous penſez. Il n'y a que le Soleil en qui cela ſoit une qualité conſiderable. Il eſt lumineux par lui-même, & en vertu d'une nature particuliére qu'il a; mais les Planètes n'éclairent que parce qu'elles ſont éclairées de lui. Il envoie ſa lumiére à la Lune, elle nous la renvoye, & il faut que la Terre renvoye auſſi à la Lune la lumiére du Soleil; il n'y a pas plus loin de la Terre à la Lune, que de la Lune à la Terre.

Mais, dit la Marquiſe, la Terre eſt-elle auſſi propre que la Lune à renvoyer la lumiére du Soleil? je vous vois toûjours pour la Lune, repris-je, un reſte d'eſtime dont vous ne ſçauriez vous défaire. La lumiére eſt compoſée de petites balles

qui bondiſſent ſur ce qui eſt ſolide, & retournent d'un autre côté, au lieu qu'elles paſſent au travers de ce qui leur préſente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainſi ce qui fait que la Lune nous éclaire; c'eſt qu'elle eſt un corps dur & ſolide, qui nous renvoye ces petites balles. Or je crois que vous ne conteſterez pas à la Terre cette même dureté & cette même ſolidité. Admirez donc ce que c'eſt que d'être poſté avantageuſement. Parce que la Lune eſt éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un Corps lumineux, & nous ignorons que ce ſoit une groſſe maſſe ſemblable à la Terre. Au contraire, parce que la Terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paroît qu'une groſſe maſſe, propre ſeulement à fournir de la pâture aux Animaux, & nous ne nous appercevons pas qu'elle eſt lumineuſe, faute de nous pouvoir mettre à quelque diſtance d'elle. Il en iroit donc de la même maniére, dit la Marquiſe, que lorſque nous ſommes frappez de l'éclat des Conditions élevées au deſſus des notres, & que nous ne voyons pas qu'au fond elles ſe reſſemblent toutes extrémement.

C'eſt la même choſe, répondis-je. Nous voulons juger de tout, & nous ſommes toûjours dans un mauvais point de vûë. Nous voulons juger de nous, nous en ſommes trop près; nous voulons juger des autres, nous en ſommes trop loin. Qui ſeroit entre la Lune & la Terre ce ſeroit la vraye place pour les bien voir. Il faudroit être ſimplement Spectateur du Monde, & non pas Habitant. Je ne me conſolerai jamais, dit-elle de l'injuſtice que nous faiſons à la Terre, & de la préoccupation trop favorable où nous ſommes pour la Lune, ſi vous ne m'aſſurez que

les

; Gens de la Lune ne connoiſſent pas mieux
urs avantages que nous les notres, & qu'ils
ennent notre Terre pour un Aſtre, ſans ſça-
oir que leur habitation en eſt un auſſi. Pour
la, repris-je, je vous le garantis. Nous leur
roiſſons faire aſſez reguliérement nos fonctions
Aſtre. Il eſt vrai qu'ils ne nous voyent pas
écrire un Cercle autour d'eux; mais il n'im-
orte, voicy ce que c'eſt. La moitié de la Lu-
e qui ſe trouva tournée vers nous au commen-
ement du monde, y a toûjours été tournée de-
uis; elle ne nous préſente jamais que ces yeux,
ette bouche & le reſte de ce viſage que notre
magination luy compoſe ſur le fondement des
aches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié op-
oſée ſe préſentoit à nous, d'autres taches diffe-
emment arrangées nous feroient ſans doute ima-
iner quelque autre figure. Ce n'eſt pas que la
Lune ne tourne ſur elle-même, elle y tourne en
utant de temps qu'autour de la Terre, c'eſt-à-
lire en un mois; mais lors qu'elle fait une par-
ie de ce tour ſur elle-même, & qu'il devroit ſe
cacher à nous, une jouë, par exemple, de ce
prétendu viſage, & paroître quelque autre cho-
e, elle fait juſtement une ſemblable partie de
ſon Cercle autour de la Terre, & ſe mettant
dans un nouveau point de vûë, elle nous mon-
tre encore cette même jouë. Ainſi la Lune, qui
à l'égard du Soleil & des autres Aſtres, tourne
ſur elle même, n'y tourne point à notre égard.
Ils luy paroiſſent tous ſe lever & ſe coucher en
l'eſpace de quinze jours, mais pour notre Terre,
elle la voit toûjours ſuſpenduë au même endroit
du Ciel. Cette immobilité apparente ne con-
vient guére à un Corps qui doit paſſer pour un
Aſtre; mais auſſi elle n'eſt pas parfaite. La Lu-
ne

ne a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du visage se cache quelquefois, & qu'un petit coin de la moitié opposée se montre. Elle ne manque pas, sur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, & de s'imaginer que nous avons dans le Ciel comme un mouvement de Pendule qui va & vient.

Toutes ces Planètes, dit la Marquise, sont faites comme nous, qui rejettons toûjours sur les autres ce qui est en nous-mêmes. La Terre dit, *Ce n'est pas moi qui tourne, c'est le Soleil.* La Lune dit, *Ce n'est pas moi qui tremble, c'est la Terre.* Il y a bien de l'erreur par tout. Je ne vous conseille pas d'entreprendre d'y rien reformer, répondis-je; il vaut mieux que vous achevez de vous convaincre de l'entière ressemblance de la Terre & de la Lune. Représentez-vous ces deux grandes Boules suspenduës dans les Cieux. Vous sçavez que le Soleil éclaire toûjours une moitié des Corps qui sont ronds, & que l'autre moitié est dans l'ombre. Il y a donc toûjours une moitié, tant de la Terre que de la Lune, qui est éclairée du Soleil, c'est-à-dire, qui a le jour, & une autre moitié qui est dans la nuit. Remarquez d'ailleurs, que comme une Balle a moins de force & de vîtesse après qu'elle a été donner contre une muraille qui l'a renvoyée d'un autre côté, de même la lumiére s'affoiblit lors qu'elle a été tefléchie par quelque Corps. Cette lumiére blanchâtre qui nous vient de la Lune, est la lumiére même du Soleil, mais elle ne peut venir de la Lune à nous que par une réfléxion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoit lors qu'elle étoit reçûë directement sur la Lune, & cette lumiére éclatante que nous recevons du

Soleil,

oleil, & que la Terre réfléchit ſur la Lune, e doit plus être qu'une lumiére blanchâtre quand le y eſt arrivée. Ainſi ce qui nous paroît lumineux dans la Lune, & qui nous éclaire pendant nos nuits, ce ſont des parties de la Lune ui ont le jour; & les parties de la Terre qui nt le jour lors qu'elles ſont tournées vers les arties de la Lune qui ont la nuit, les éclairent uſſi. Tout dépend de la maniére dont la Lune & la Terre ſe regardent. Dans les premiers ours du mois que l'on ne voit pas la Lune, 'eſt qu'elle eſt entre le Soleil & nous, & qu'elle narche de jour avec le Soleil. Il faut néceſſairement que toute ſa moitié qui a le jour, ſoit ournée vers le Soleil, & que toute ſa moitié ui a la nuit, ſoit tournée vers nous. Nous 'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumiére pour ſe faire voir; mais cette moitié de la Lune qui a la nuit, étant tournée vers a moitié de la Terre qui a le jour, nous voit ans être vûë, & nous voit ſous la même figure que nous voyons la Pleine Lune. C'eſt alors our les Gens de la Lune *Pleine-Terre*, s'il eſt permis de parler ainſi. Enſuite la Lune qui vance ſur ſon Cercle d'un mois, ſe dégage de deſſous le Soleil, & commence à tourner vers nous un petit coin de ſa moitié éclairée, & voilà le Croiſſant. Alors auſſi les parties de la Lune qui ont la nuit, commencent à ne plus voir toute la moitié de la Terre qui a le jour, & nous ſommes en Decours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit bruſquement la Marquiſe, je ſçaurai tout le reſte quand il me plaira, je nai qu'à y penſer un moment, & qu'à promener la Lune ſur ſon Cercle d'un mois. Je vois en général que dans la Lune ils ont un mois

mois à rebours du notre, & je gage que quand nous avons Pleine-Lune, c'eſt que toute la moitié lumineuſe de la Lune eſt tournée vers toute la moitié obſcure de la Terre; qu'alors ils ne nous voyent point du tout, & qu'ils comptent *Nouvelle Terre*. Je ne voudrois pas qu'il me fût reproché de m'être fait expliquer tout au long une choſe ſi aiſée. Mais les Eclipſes comment vont elles? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la Lune eſt Nouvelle, qu'elle eſt entre le Soleil & nous, & que toute ſa moitié obſcure eſt tournée vers nous qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obſcure ſe jette vers nous. Si la Lune eſt juſtement ſous le Soleil, cette ombre nous le cache, & en même temps noircit une partie de cette moitié lumineuſe de la Terre qui étoit vûë par la moitié obſcure de la Lune. Voila donc une Eclipſe de Soleil pour nous pendant notre jour, & une Eclipſe de Terre pour la Lune pendant ſa nuit Lorſque la Lune eſt pleine, la Terre eſt entre elle & Soleil, & toute la moitié obſcure de la Terre eſt tournée vers toute la moitié lumineuſe de la Lune. L'ombre de la Terre ſe jette donc vers la Lune; ſi elle tombe ſur le Corps de la Lune, elle noircit cette moitié lumineuſe que nous voyons, & à cette moitié lumineuſe qui avoit le jour, elle luy dérobe le Soleil. Voila donc une Eclipſe de Lune pour nous pendant notre nuit, & une Eclipſe de Soleil pour la Lune pendant le jour dont elle joüiſſoit. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des Eclipſes toutes les fois que la Lune eſt entre le Soleil & la Terre, ou la Terre entre le Soleil & la Lune, c'eſt que ſouvent ces trois Corps ne ſont pas exactement rangez en ligne droite, & que par conſequent

ent celuy qui devroit faire l'Eclipſe, jette ſon
nbre un peu à côté de celuy qui en devroit
re couvert.

Je ſuis fort étonnée, dit la Marquiſe, qu'il y
ſi peu de myſtére aux Eclipſes, & que tout
monde n'en devine pas la cauſe. Ah vraiment,
pondis-je, il y a bien des peuples qui de la ma-
ére dont ils s'y prennent, ne là devineront en-
re de long-tems. Dans toutes les Indes Orien-
les on croit que quand le Soleil & la Lune s'é-
ipſent, c'eſt qu'un certain Demon qui a les
riffes fort noires, les étend ſur ces Aſtres dont
veut ſe ſaiſir; & vous voyez pendant ce temps-
les Riviéres couvertes de Têtes d'Indiens qui
ſont mis dans l'eau juſqu'au col, parce que c'eſt
ne ſituation très-devote, ſelon eux, & très-pro-
re à obtenir du Soleil & de la Lune qu'ils ſe
éfendent bien contre le Demon. En Amerique,
n étoit perſuadé que le Soleil & la Lune étoient
âchez quand ils s'éclipſoient, & Dieu ſçait ce
u'on ne faiſoit pas pour ſe raccommoder avec
ux. Mais les Grecs qui étoient ſi raffinez, n'ont-
s pas crû long-temps que la Lune étoit enſor-
elée, & que des Magiciennes la faiſoient deſcen-
re du Ciel pour jetter ſur les Herbes une cer-
aine écume malfaiſante? Et nous, n'eûmes nous
as belle peur il n'y a guéres plus de ſoixante
ns, à une certaine Eclipſe de Soleil qui arriva?
Une infinité de Gens ne ſe tinrent-ils pas enfer-
mez dans des caves, & les Philoſophes qui écri-
virent pour nous raſſurer, n'écrivirent-ils pas en
vain?

En vérité, reprit-elle, tout cela eſt trop hon-
teux pour les hommes, il devroit y avoir un
Arrêt du Genre humain qui défendît qu'on par-
lât jamais d'Eclipſes, de peur que l'on ne conſer-
ve

ve la memoire des ſotiſes qui ont été faites
dites ſur ce chapitre-là. Il faudroit donc, rep
quai-je, que le même Arrêt abolît la memo
de toutes choſes, & défendît qu'on parlât jam
de rien, car je ne ſçache rien au monde qui
ſoit le monument de quelque ſotiſe des homm

Dites-moi, je vous prie, une choſe, dit la Ma
quiſe. Ont-ils autant de peur des Eclipſes dans
Lune que nous en avons ici? Il me paroîtro
tout-à-fait burleſque que les Indiens de ce pays-
ſe miſſent à l'eau comme les notres, que les A
mericains cruſſent notre Terre fâchée contre eux
que les Grecs s'imaginaſſent que nous fuſſions en
ſorcelez, & que nous allaſſions gâter leurs He
bes, & qu'enfin nous leur rendiſſions la conſte
nation qu'ils cauſent ici bas. Je n'en doute nul
lement, répondis-je. Je voudrois bien ſçavoir pour
quoi Meſſieurs de la Lune auroient l'eſprit plu
fort que nous. De quel droit nous feront-ils peu
ſans que nous leur en faſſions? Je croirois même
ajoûtai-je en riant, que comme un nombre pro
digieux d'hommes ont été aſſez foux, & le ſont
encore aſſez pour adorer la Lune, il y a des Gens
dans la Lune qui adorent auſſi la Terre, & que
nous ſommes à genoux les uns devant les autres.
Après cela, dit-elle, nous pouvons bien préten
dre à envoyer des influences à la Lune, & à don
ner des criſes à ſes Malades; mais comme il ne
faut qu'un peu d'eſprit & d'habileté dans les Gens
de ce Pays-là pour détruire tous ces honneurs dont
nous nous flattons, j'avouë que je crains toûjours
que nous n'aïons quelque deſavantage.

Ne craignez rien, répondis-je, il n'y a pas
d'apparence que nous ſoyons la ſeule ſotte eſpè
ce de l'Univers. L'ignorance eſt quelque choſe
de bien propre à être généralement répandu, &
quoi-

ique je ne faſſe que deviner celle des Gens de
une, je n'en doute non plus que des Nou-
es les plus ſûres qui nous vinnent de là.
t quelles ſont ces Nouvelles ſûres, interrom-
elle? Ce ſont celles, répondis-je, qui nous ſont
ortées par ces Sçavans qui y voiagent tous
ours avec des Lunettes d'approche. Ils vous
nt qu'ils y ont découvert des Terres, des
rs, des Lacs, de très-hautes Montagnes, des
mes très-profonds.
Vous me ſurprenez, reprit-elle. Je conçois
n qu'on peut découvrir ſur la Lune des Mon-
nes & des Abîmes, cela ſe reconnoît appa-
ment à des inégalitez remarquables; mais
nment diſtinguer des Terres & des Mers?
les diſtingue, répondis-je, parce que les
ux qui laiſſent paſſer au travers d'elles-mêmes
partie de la lumiére, & qui en renvoyent
ins, paroiſſent de loin comme des taches ob-
res, & que les Terres qui par leur ſolidité
envoyent toute, ſont des endroits plus bril-
s. L'illuſtre Monſieur Caſſini, l'homme du
nde à qui le Ciel eſt le mieux connu, a dé-
vert ſur la Lune quelque choſe qui ſe ſepare
deux, ſe réünit enſuite, & ſe va perdre dans
eſpèce de Puits. Nous pouvons nous flatter
c bien de l'apparence que c'eſt une Riviére.
in on connoit aſſez toutes ces différentes par-
pour leur avoir donné des noms, & ce ſont
que tous noms de Sçavans. Un endroit s'a-
e Copernic, un autre Archimède, un autre
ilée; il y a un Promontoire des Songes, une
r des Pluyes, une Mer de Nectar, une Mer
Criſes; enfin la Deſcription de la Lune eſt
xacte, qu'un Sçavant qui s'y trouveroit pre-
tement ne s'y égareroit non plus que je ferois
s Paris.
Mais;

Mais, reprit-elle, je ſerois bien-aiſe de ſ
voir encore plus en détail comment eſt fait c
dans du Pays. Il n'eſt pas poſſible, repliqu
je, que Meſſieurs de l'Obſervatoire vous en
ſtruiſent, il faut le demander à Aſtolfe, qui
conduit dans la Lune par ſaint Jean. Je v
parle d'une des plus agréables folies de l'Arioſ
& je ſuis ſûr que vous ſerez bien-aiſe de la ſ
voir. J'avouë qu'il eût mieux fait de n'y
mêler ſaint Jean, dont le nom eſt ſi digne
reſpect; mais enfin c'eſt une licence Poëtiqu
qui peut ſeulement paſſer pour un peu trop
ye. Cependant tout le Poëme eſt dédié à
Cardinal, & un grand Pape l'a honoré d'
approbation éclatante que l'on voit au devant
quelques Editions. Voici de quoi il s'agit. R
land neveu de Charlemagne étoit devenu fo
parce que la belle Angelique luy avoit préf
Medor. Un jour Aſtolfe, brave Paladin,
trouva dans le Paradis Terreſtre qui étoit ſur
cime d'une Montagne très-haute, où ſon H
pogrife l'avoit porté Là il rencontra ſaint Jea
qui luy dît, que pour guérir la folie de Rola
il étoit néceſſaire qu'ils fiſſent enſemble le Voy
ge de la Lune. Aſtolfe qui ne demandoit q
voir du Pays, ne ſe fait point prier; & auſſi
voilà un Chariot de feu qui enleve par les a
l'Apôtre & le Paladin. Comme Aſtolfe n'ét
pas grand Philoſophe, il fut fort ſurpris de v
la Lune beaucoup plus grande qu'elle ne luy av
paru de deſſus la Terre. Il fut bien plus ſurp
encore de voir d'autres Fleuves, d'autres Lac
d'autres Montagnes, d'autres Villes, d'autres F
rêts, & ce qui m'auroit bien ſurpris auſſi, c
Nymphes qui chaſſoient dans ces Forêts. M
ce qu'il vit de plus rare dans la Lune, c'étoit

Va

allon, où ſe trouvoit tout ce qui ſe perdoit ſur
Terre de quelque eſpèce qu'il fût, & les Cou-
nnes & les Richeſſes & la Renommée, &
ne infinité d'Eſperances, & le temps qu'on
onne au Jeu, & les aumônes qu'on fait faire
rès ſa mort, & les Vers qu'on préſente aux
rinces, les Soûpirs des Amans.

Pour les Soûpirs des Amans, interrompit la
larquiſe, je ne ſçai pas ſi du temps de l'Ario-
e ils étoient perdus; mais en ce temps-cy, je
en connois point qui aillent dans la Lune.
'y eût-il que vous, Madame, repris-je, vous
en avez fait aller un aſſez bon nombre. En-
n la Lune eſt ſi exacte à récüeillir ce qui ſe
erd icy-bas, que tout y eſt, mais l'Arioſte ne
ous dit cela qu'à l'oreille, tout y eſt juſqu'à la
onation de Conſtantin. C'eſt que les Papes
nt prétendu être Maîtres de Rome & de l'Ita-
e, en vertu d'une Donation que l'Empereur
onſtantin leur en avoit faite; & la vérité eſt
u'on ne ſçauroit dire ce qu'elle eſt devenuë.
Mais devinez de quelle ſorte de choſe on ne
ouve point dans la Lune? de la Folie. Tout
e qu'il y en a jamais eu ſur la Terre, s'y eſt
ès-bien conſervé. En récompenſe il n'eſt pas
royable combien il y a dans la Lune d'Eſprits
erdus. Ce ſont autant de Phioles pleines d'u-
e liqueur fort ſubtile, & qui s'évapore aiſé-
ent ſi elle n'eſt enfermée: & ſur chacune de
es Phioles eſt écrit le nom de celuy à qui l'Eſ-
rit appartient. Je croy que l'Arioſte les met
outes en un tas, mais j'aime mieux me figurer
u'elles ſont rangées bien proprement dans de
ongues Galeries. Aſtolfe fut fort étonné de
oir que les Phioles de beaucoup de Gens qu'il
voit crûs très-ſages, étoient pourtant bien plei-

nes ; & pour moy je ſuis perſuadé que la mien
s'eſt remplie conſidérablement depuis que je vo
entretiens de Viſions, tantôt Philoſophiques, tan
tôt Poëtiques. Mais ce qui me conſole, c'
qu'il n'eſt pas poſſible que par tout ce que
vous dis, je ne vous faſſe avoir bien-tôt au
une petite Phiole dans la Lune. Le bon Palad
ne manqua pas de trouver la ſienne parmy ta
d'autres. Il s'en ſaiſit avec la permiſſion de ſai
Jean, & reprit ſon Eſprit par le nez comme
l'Eau de la Reine de Hongrie; mais l'Ariſtote
qu'il ne porta pas bien loin, & qu'il le laiſſa re
tourner dans la Lune par une folie qu'il fit à que
que temps de-là. Il n'oublia pas la Phiole de Ro
land, qui étoit le ſujet du Voyage. Il eut aſſe
de peine à la porter; car l'Eſprit de ce Hér
étoit de ſa nature aſſez peſant, & il n'y en man
quoit pas une ſeule goute. Enſuite l'Arioſte, ſi
lon ſa loüable coûtume de dire tout ce qu'il lu
plait, apoſtrophe ſa Maitreſſe, & luy dit en c
fort beaux Vers: *Qui montra aux Cieux, ma Bel
le, pour en rapporter l'eſprit que vos charmes m'on
fait perdre? Je ne me plaindrois pas de cette perte
là, pourvû qu'elle n'allât pas plus loin; mais s'
faut que la choſe continuë comme elle a commencé
je n'ay qu'à m'attendre à devenir tel que j'ay de
crit Roland. Je ne croy pourtant pas que pour ra
voir mon eſprit, il ſoit beſoin que j'aille par le
airs, juſques dans la Lune; mon eſprit ne loge pa
ſi haut; il va errant ſur vos yeux, ſur votre bou
che, & ſi vous voulez bien que je m'en reſaiſiſſe
permettez que je le recüeille avec mes lévres.* Cel
n'eſt-il pas joly? Pour moy, à raiſonner comm
l'Arioſte, je ſerois d'avis qu'on ne perdit jamai
l'eſprit que par l'Amour; car vous voyez qu'i
ne va pas bien loin, & qu'il ne faut que des lé
ver

vres qui ſçachent le recouvrer, mais quand on le perd par d'autres voyes, comme nous le perdons, par exemple, à philoſopher préſentement, il va droit dans la Lune, & on ne ratrape pas quand on veut. En récompenſe, répondit la Marquiſe, nos Phioles ſeront honorablement dans le Quartier des Phioles Philoſophiques; au lieu que nos Eſprits iront peut-être icy errans ſur quelqu'un qui n'en ſeroit pas digne. Mais pour achever de m'ôter le mien, dites-moy, & dites-moy bien ſérieuſement, ſi vous croïez qu'il y ait des hommes dans la Lune; car juſqu'à préſent vous ne m'en avez pas parlé d'une maniére aſſez poſitive. Moi, repris-je? Je ne croi point du tout qu'il y ait des Hommes dans la Lune. Voyez combien la face de la Nature eſt changée d'ici à la Chine; d'autres Viſages, d'autres Figures, d'autres Mœurs, & preſque d'autres principes de raiſonnement. D'ici à la Lune le changement doit être bien plus conſidérable. Quand on va vers de certaines Terres nouvellement découvertes, à peine ſont-ce des hommes que les habitans qu'on y trouve, ce ſont des animaux à figure humaine, encore quelquefois aſſez imparfaite, mais preſque ſans aucune raiſon humaine. Qui pourroit pouſſer juſqu'à la Lune, aſſurément ce ne ſeroient plus des Hommes qu'on y trouveroit.

Quelles ſortes de Gens ſeroient-ce donc, reprit la Marquiſe avec un air d'impatience? De bonne foy, Madame, repliquay-je, je n'en ſçai rien. S'il ſe pouvoit faire que nous euſſions de la raiſon, & que nous ne fuſſions pourtant pas Hommes; & ſi d'ailleurs nous habitions la Lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici-bas cette eſpèce bizarre de créa-

tures qu'on appelle le Genre humain ? Pourrions-nous bien nous figurer quelque chose, qui eût des passions si folles, & des réflexions si sages; une durée si courte, & des vûës si longues, tant de Science sur des choses presque inutiles, & tant d'ignorance sur les plus importantes ; tant d'ardeur pour la liberté, & tant d'inclination à la Servitude ; une si forte envie d'être heureux & une si grande incapacité de l'être ? Il faudroit que les Gens de la Lune eussent bien de l'esprit s'ils devinoient tout cela. Nous nous voyons incessamment nous-mêmes, & nous en sommes encore à deviner comment nous sommes faits. On a été réduit à dire que les Dieux étoient pleins de Nectar lorsqu'il firent les Hommes, & que quand ils vinrent à regarder leur Ouvrage de sens froid, ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en seureté du côté des Gens de la Lune, dit la Marquise, ils ne nous devineront pas ; mais je voudrois que nous les pussions deviner ; car en vérité cela inquiéte de sçavoir qu'ils sont là-haut, dans cette Lune que nous voions, & de ne pouvoir pas se figurer comment ils sont faits. Et pourquoi, répondis-je, n'avez-vous point d'inquiétude sur les Habitans de cette grande Terre Australe qui nous est encore entiérement inconnuë ? Nous sommes portez eux & nous sur un même Vaisseau dont ils occupent la Proüe, & nous la Pouppe. Vous voyez que de la Pouppe à la Pouppe il n'y a aucune communication, & qu'à un bout du Navire on ne sçait point quelles Gens sont à l'autre, ne ce qu'ils y font ; & vous voudriez sçavoir ce qui se passe dans la Lune, dans cet autre Vaisseau qui flotte loin de nous par les Cieux ?

Oh ! reprit-elle, je compte les Habitans de l'

Terr

Terre Auſtrale pour connus, parce qu'aſſurément ils doivent nous reſſembler beaucoup, & qu'enfin on les connoîtra quand on voudra ſe donner la peine de les aller voir; ils demeureront toûjours-là, & ne nous échaperont pas; mais ces Gens de la Lune, on ne les connoîtra jamais, cela eſt déſeſperant. Si je vous répondois ſérieuſement, repliquai-je, qu'on ne ſçait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moy, & je le meriterois ſans doute. Cependant je me défendrois aſſez bien, ſi je voulois. J'ay une penſée très-ridicule, qui a un air de vray-ſemblance qui me ſurprend; je ne ſçay où elle peut l'avoir pris, étant auſſi impertinente qu'elle eſt. Je gage que je vais vous reduire à avoüer contre toute raiſon, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre & la Lune. Remettez-vous dans l'eſprit l'état où étoit l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Chriſtophe Colomb. Ses habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de connoître les Sciences, ils ne connoiſſoient pas les Arts les plus ſimples & les plus néceſſaires. Ils alloient nuds, ils n'avoient point d'autres armes que l'Arc. ils n'avoient jamais conçu que des hommes pûſſent être portez par des animaux, ils regardoient la Mer comme un grand eſpace défendu aux hommes, qui ſe joignoit au Ciel, & au-delà duquel il n'y avoit rien. Il eſt vray qu'après avoir paſſé des années entiéres à creuſer le tronc d'un gros arbres avec des pierres tranchantes, ils ſe mettoient ſur Mer dans ce tronc, & alloient terre à terre portez par le vent & par les flots. Mais comme ce Vaiſſeau étoit ſujet à être ſouvent renverſé, il falloit qu'ils ſe miſſent auſſitôt à la nâge pour le rapprocher, & à proprement parler, ils nageoient toûjours, hormis

mis le temps qu'ils s'y délaſſoient. Qui leur eût dit qu'il y avoit une ſorte de Navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvoit traverſer cette étenduë infinie d'eaux de tel côté & de tel ſens qu'on vouloit, qu'on s'y pouvoit arrêter ſans mouvement au milieu des Flots émûs, qu'on étoit maître de la vîteſſe avec laquelle on alloit, qu'enfin cette Mer, quelque vaſte qu'elle fût, n'étoit point un obſtacle à la communication des Peuples, pourvû ſeulement qu'il y eût des Peuples au-delà, vous pouvez compter qu'ils ne l'euſſent jamais cru. Cependant, voilà un beau jour le Spectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui ſe préſente à eux. De grands Corps énormes qui paroiſſent avoir des aîles blanches, qui volent ſur la Mer, qui vomiſſent de feu de toutes parts, & qui viennent jetter ſur le rivage des Gens inconnus tout écaillez de fer, diſpoſant comme ils veulent des Monſtres qui courent ſous eux, & tenant en leur main des Foudres dont ils terraſſent tout ce qui leur reſiſte. D'où ſont-ils venu? Qui a pû les amener par deſſus les Mers? Qui a mis le feu en leur diſpoſition? Sont-ce des Dieux? Sont-ce les Enfans du Soleil? car aſſurément ce ne ſont pas des Hommes. Je ne ſçai, Madame, ſi vous entrez comme moy dans la ſurpriſe des Amériquains; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puiſſe y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre. Les Amériquains euſſent-ils crû qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique & l'Europe qu'ils ne connoiſſoient ſeulement pas? Il eſt vrai qu'il faudra traverſer ce grand eſpace d'Air & de Ciel qui eſt entre la Terre & la Lune; mais ces grandes Mers paroiſ-

roiſſoient-elles aux Amériquains plus propres à être traverſées? En vérité, dit la Marquiſe, en me regardant, vous êtes fou. Qui vous dit le contraire, répondis-je? Mais je veux vous le prouver, reprit-elle, je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Amériquains étoient ſi ignorans, qu'ils n'avoient garde de ſoupçonner qu'on pût ſe faire des chemins, au travers des Mers ſi vaſtes; mais nous qui avons tant de connoiſſances, nous nous figurions bien qu'on pût aller par les Airs, ſi l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que ſe figurer la choſe poſſible, repliquai-je, on commence déja à voler un peu; pluſieurs perſonnes différentes ont trouvé le ſecret de s'ajuſter des aîles qui les ſoûtiennent en l'air, de leur donner du mouvement, & de paſſer par deſſus des Riviéres. A la vérité, ce n'a pas été un vol d'Aigle, & il en a quelquefois coûté à ces nouveaux Oyſeaux un bras ou une jambe; mais enfin cela ne repréſente encore que les premiéres planches que l'on a miſe ſur l'eau, & qui ont été le commencement de la Navigation. De ces planches-là, il y avoit bien loin juſqu'à de gros Navires qui pûſſent faire le tour du Monde. Cependant peu-à-peu ſont venus les gros Navires. L'art de voler ne fait encore que de naître, il ſe perfectionnera, & quelque jour on ira juſqu'à la Lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choſes, ou les avoir miſes à un point qu'on n'y puiſſe rien ajoûter? Et de grace, conſentons qu'il y ait encore quelque choſe à faire pour les Siécles à venir. Je ne conſentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais, que d'une maniére à ſe rompre auſſitôt le cou. Et bien, lui répondis-je, ſi vous voulez qu'on vole toûjours ſi mal ici, on volera mieux dans la Lune; ſes

Habitans ſeront plus propres que nous à ce metier; car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici, & nous ſerons comme les Américquains qui ne ſe figuroient pas qu'on pût naviger, quoi qu'à l'autre bout du Monde on navigeât fort bien. Les Gens de la Lune ſeroient donc déja venus, reprit-elle preſque en colére. Les Européens n'ont été en Amérique qu'au bout de ſix mille ans, repliquai-je, en éclatant de rire, il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la Navigation juſqu'au point de pouvoir traverſer l'Ocean. Les Gens de la Lune ſçavent peut-être déja faire de petits voyages dans l'air, à l'heure qu'il eſt, ils s'exercent; quand ils ſeront plus habiles & plus experimentez, nous les verrons, & Dieu ſçait quelle ſurpriſe. Vous êtes inſupportable, dit-elle, de me pouſſer à bout avec un raiſonnement auſſi creux que celui-là. Si vous me fâchez, repris-je, je ſçay bien ce que j'ajoûterai encore pour le fortifier. Remarquez que le Monde ſe dévelope peu à peu. Les anciens ſe tenoient bien ſûrs que la Zone Toride & les Zones Glaciales ne pouvoient être habitées à cauſe de l'excès ou du chaud ou du froid; & du tems des Romains la Carte générale de la Terre n'étoit guére plus étenduë que la Carte de leur Empire; ce qui avoit de la grandeur en un ſens, & marquoit beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant il ne laiſſa pas de ſe trouver des hommes, & dans des Païs très-chauds, & dans des Païs très-froids; voilà déja le Monde augmenté. Enſuite on jugea que l'Ocean couvroit toute la Terre, hormis ce qui étoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Antipodes, car on n'en avoit jamais oüi parler, & puis, auroient-ils eu les pieds en haut, & la tête

tête en bas? Après ce beau raisonnement on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle reformation à la Carte, nouvelle moitié de la Terre. Vous m'entendez bien, Madame, ces Antipodes-là qu'on a trouvés contre toute espérance, devroient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le monde achevera peut-être de se développer pour nous, on connoîtra jusqu'à la Lune. Nous n'en sommes pas encore-là, parce que toute la Terre n'est pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela se fasse d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous sera permis de connoître celle de nos Voisins, les Gens de la Lune. Sans mentir, dit la Marquise en me regardant attentivement, je vous trouve si profond sur cette matiére, qu'il n'est pas possible que vous ne croyez tout de bon ce que vous dites. J'en serois bien fâché, répondis-je, je veux seulement vous faire voir qu'on peut assez bien soûtenir une opinion chimérique, pour embarasser une personne d'esprit, mais non pas assez bien pour la persuader. Il n'y a que la vérité qui persuade, même sans avoir besoin de paroître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit, que quand on l'apprend pour la premiére fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir. Ah! vous me soulagez, repliqua la Marquise, votre faux raisonnement m'incommodoit, & je me sens plus en état d'aller me coucher tranquillement, si vous voulez bien que nous nous retirions.

TROISIE'ME SOIR.

Particularitez du Monde de la Lune. Que les autres Planètes ſont habitées auſſi.

LA Marquiſe voulut m'engager pendant le jour à pourſuivre nos entretiens, mais je luy repréſentay que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la Lune & aux Etoiles, puis qu'auſſi-bien elles en étoient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le ſoir dans le Parc, qui devenoit un lieu conſacré à nos Converſations ſçavantes.

J'ay bien des nouvelles à vous apprendre, luy dis-je; la Lune que je vous diſois hier, qui ſelon toutes les apparences étoit habitée, pourroit bien ne l'être point; j'ay penſé à une choſe qui met ſes Habitans en peril. Je ne ſouffrirai point cela, répondit-elle. Hier vous m'avez préparée à voir ces Gens-là venir ici au premier jour, & aujourd'huy ils ne ſeroient ſeulement pas au monde? Vous ne vous joüerez point ainſi de moy, vous m'avez fait croire les Habitans de la Lune, j'ai ſurmonté la peine que j'y avois, je les croiray. Vous allez bien vîte, repris-je, il faut ne donner que la moitié de ſon eſprit aux choſes de cette eſpèce que l'on croit, & en reſerver une autre moitié libre, où le contraire puiſſe être admis, s'il en eſt beſoin. Je ne me paye point de Sentences, repliqua-t-elle, allons au fait. Ne faut-il pas raiſonner de la Lune comme de ſaint Denis?

nis ? Non, répondis-je, la Lune ne reſſemble pas autant à la Terre que S. Denis reſſemble à Paris. Le Soleil éleve de la Terre & des Eaux, des exhalaiſons & des vapeurs, qui montant en l'air juſqu'à quelque hauteur, s'y aſſemblent, & forment les nuages. Ces nuages ſuſpendus voltigent irreguliérement autour de notre Globe, & ombragent tantôt un Pays, tantôt un autre. Qui verroit la Terre de loin, remarqueroit ſouvent quelques changemens ſur ſa ſurface, parce qu'un grand Païs couvert par des nuages ſeroit un endroit obſcur, & deviendroit plus lumineux dès qu'il ſeroit découvert. On verroit des tâches qui changeroient de place, ou s'aſſembleroient diverſement, ou diſparoîtroient tout à fait. On verroit donc auſſi ces mêmes changemens ſur la face de la Lune, ſi elle avoit des nuages autour d'elle ; mais tout au contraire, toutes ſes tâches ſont fixes, ſes endroits lumineux le ſont toûjours, & voilà le malheur. A ce compte là, le Soleil n'éleve point de vapeurs, ni d'exhalaiſons de deſſus la Lune. C'eſt donc un corps infiniment plus dur & plus ſolide que notre Terre, dont les parties les plus ſubtiles ſe dégagent aiſement d'avec les autres, & montent en haut dès qu'elles ſont miſes en mouvement par la chaleur. Il faut que ce ſoit quelque amas de Rochers & de Marbres, où il ne ſe fait point d'evaporations, d'ailleurs, elles ſe font ſi naturellement & ſi néceſſairement, où il y a des Eaux, qu'il ne doit point y avoir d'Eaux où il ne s'en fait point. Qui ſont donc les Habitans de ces Rochers qui ne peuvent rien produire, & de ce Pays qui n'a point d'Eaux ? Et quoy, s'écria-t-elle, il ne vous ſouvient plus que vous m'avez aſſurée qu'il y avoit dans la Lune des Mers que l'on diſtinguoit d'icy ? Ce

n'eſt qu'une conjecture, répondis-je, j'en ſuis bien fâché ; ces endroits obſcurs qu'on prend pour des Mers, ne ſont peut-être que de grandes cavitez. De la diſtance où nous ſommes, il eſt permis de ne pas deviner tout-à-fait juſte. Mais, dit-elle, cela ſuffira-t-il pour nous faire abandonner les Habitans de la Lune? Non pas tout-à-fait, Madame, répondis-je, nous ne nous déterminerons ni pour eux, ni contre eux. Je vous avoüe ma foibleſſe, repliqua-t-elle, je ne ſuis point capable d'une ſi parfaite indétermination, j'ai beſoin de croire. Fixez moy promptement à une opinion ſur les Habitans de la Lune; conſervons-les, ou anéantiſſons-les pour jamais, & qu'il n'en ſoit plus parlé ; mais conſervons-les plutôt, s'il ſe peut, j'ay pris pour eux une inclination que j'aurois de la peine à perdre. Je ne laiſſeray donc pas la Lune deſerte, repris-je, repeuplons-la pour vous faire plaiſir. A la vérité, puiſque l'apparence des tâches de la Lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent tantôt une partie, tantôt une autre, mais ce n'eſt pas à dire qu'elle ne pouſſe point hors d'elle de vapeurs, ni d'exhalaiſons. Nos nuages que nous voyons portez en l'air ne ſont que des exhalaiſons & des vapeurs, qui au ſortir de la Terre étoient ſeparées en trop petites parties pour pouvoir être vûës, & qui ont rencontré un peu plus haut un froid qui les a reſſerrées, & renduës viſibles par la réünion de leurs parties, après quoy ce ſont de gros nuages qui flotent en l'air, où ils ſont des Corps étrangers, juſques à ce qu'ils retombent en Pluyes. Mais ces mêmes vapeurs, & ces mêmes exhalaiſons ſe tiennent quelquefois aſſez diſperſées pour être imperceptibles, & ne ſe ramaſſent qu'en

qu'en formant des roſées très-ſubtiles, qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je ſuppoſe donc qu'il ſorte des vapeurs de la Lune; car enfin il faut qu'il en ſorte; il n'eſt pas croyable que la Lune ſoit une maſſe dont toutes les parties ſoient d'une égale ſolidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du Soleil ſur elles; nous ne connoiſſons aucun Corps de cette nature, les Marbres même n'en ſont pas, tout ce qui eſt le plus ſolide change & s'altére, ou par le mouvement ſecret & inviſible qu'il a en luy-même, ou par celuy qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la Lune ne ſe raſſembleront point autour d'elle en nuages, & ne retomberont point ſur elle en pluyes, elles ne formeront que des roſées. Il ſuffit pour cela, que l'air dont apparemment la Lune eſt environnée en ſon particulier, comme notre Terre l'eſt du ſien, ſoit un peu différent de notre Air, & les vapeurs de la Lune un peu différentes des vapeurs de la Terre, ce qui eſt quelque choſe de plus que vrayſemblable. Sur ce pied-là, il faudra que la matiére étant diſpoſée dans la Lune autrement que ſur la Terre, les effets ſoient différens, mais il n'importe; du moment que nous avons trouvé un mouvement intérieur dans les parties de la Lune, ou produit par des cauſes étrangéres, voilà ſes Habitans qui renaiſſent, & nous avons le fond néceſſaire pour leur ſubſiſtance. Cela nous fournira des fruits, des bleds, des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des bleds, des eaux à la maniére de la Lune, que je fais profeſſion de ne pas connoître, le tout proportionné aux beſoins de ſes Habitans, que je ne connois pas non plus.

C'eſt-à-dire, me dit la Marquiſe, que vous ſçavez ſeulement que tout eſt bien, ſans ſçavoir comme il eſt; c'eſt beaucoup d'ignorance ſur bien peu de ſcience; mais il faut s'en conſoler, je ſuis encore trop heureuſe que vous ayez rendu à la Lune ſes Habitans. Je ſuis même fort contente que vous luy donniez un Air qui l'enveloppe en ſon particulier, il me ſembleroit déſormais que ſans cela une Planète ſeroit trop nuë.

Ces deux Airs différens, repris-je, contribuent à empêcher la communication des deux Planètes. S'il ne tenoit qu'à voler, que ſçavons-nous, comme je vous diſois hier, ſi on ne volera pas fort bien quelque jour? J'avouë pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la Lune à la Terre ſeroit encore une difficulté à ſurmonter, qui eſt aſſurément conſidérable; mais quand même elle ne s'y rencontreroit pas, quand même les deux Planètes ſeroient fort proches, il ne ſeroit pas poſſible de paſſer de l'Air de l'une dans l'Air de l'autre. L'eau eſt l'Air des Poiſſons; ils ne paſſent jamais dans l'Air des Oyſeaux, ni les Oyſeaux dans l'Air des Poiſſons; ce n'eſt pas la diſtance qui les en empêche, c'eſt que chacun a pour priſon l'Air qu'il reſpire. Nous trouvons que le notre eſt mêlé de vapeurs plus épaiſſes & plus groſſiéres que celui de la Lune. A ce compte un Habitant de la Lune qui ſeroit arrivé aux confins de notre Monde, ſe noyeroit dès qu'il entreroit dans notre Air, & nous le verrions tomber mort ſur la Terre.

Oh, que j'aurois d'envie, s'écria la Marquiſe, qu'il arrivât quelque grand naufrage qui répandit icy bon nombre de ces gens-là, dont nous irions conſidérer à notre aiſe les figures extraordinaires! Mais, repliquay-je, s'ils étoient

aſſez

assez habiles pour naviger sur la surface extérieure de notre Air, & que de là par la curiosité de nous voir, ils nous pêchassent comme des Poissons, cela vous plairoit-il? Pourquoi non, répondit-elle en riant? Pour moi, je me mettrois de mon propre mouvent dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auroient pêchée.

Songez, repliquai-je, que vous n'arriveriez que bien malade au haut de notre Air, il n'est pas respirable pour nous dans toute son étenduë, il s'en faut bien; on dit qu'il ne l'est déja presque plus au haut de certaines Montagnes, & je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des Génies corporels habitent l'Air le plus pur, ne disent aussi que ce qui fait que ces Génies ne nous rendent que des visites & très-rares & très-courtes, c'est qu'il y en a peu d'entre eux qui sçachent plonger, & que ceux-là même ne peuvent faire jusqu'au fond de cet Air épais où nous sommes, que des plongeons de très-peu de durée. Voilà donc bien des barriéres naturelles qui nous défendent la sortie de notre Monde, & l'entrée de celui de la Lune, Tâchons du moins pour notre consolation à deviner ce que nous pourrons de ce Monde-là. Je croi, par exemple, qu'il faut qu'on y voie le Ciel, le Soleil, & les Astres d'une autre couleur que nous ne les voions. Tous ces objets ne nous paroissent qu'au travers d'une espèce de Lunette naturelle qui nous les change. Cette Lunette, c'est notre Air, mêlé comme il est de vapeurs & d'exhalaisons, & qui ne s'étend pas bien haut. Quelques Modernes prétendent que de lui-même il est bleu aussi bien que l'eau de la Mer, & que cette couleur ne paroît dans l'un & dans

l'autre qu'à une grande profondeur. Le Ciel, disent-ils, où sont attachées les Etoiles Fixes, n'a de lui-même aucune lumiére, & par conséquent il devroit paroître noir; mais on le voit au travers de l'Air, qui est bleu, & il paroît bleu. Si cela est, les raions du Soleil & des Etoiles ne peuvent passer au travers de l'Air sans se teindre un peu de sa couleur, & perdre autant de celle qui leur est naturelle. Mais quand même l'Air ne seroit pas coloré de lui-même, il est certain qu'au travers d'un gros broüillard, la lumiére d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paroît toute rougeâtre, quoique ce ne soit pas sa vraie couleur; & notre Air n'est non plus qu'un gros broüillard qui nous doit altérer la vraye couleur, & du Ciel, & du Soleil, & des Etoiles. Il n'appartiendroit qu'à la matiére celeste de nous apporter la lumiére & les couleurs dans toute leur pureté, & telles qu'elles sont. Ainsi, puisque l'Air de la Lune est d'une autre nature que notre Air, ou il est teint en lui-même d'une autre couleur, ou du moins c'est un autre broüillard qui cause une autre altération aux couleurs des Corps Celestes. Enfin, à l'égard des Gens de la Lune, cette Lunette au travers de laquelle on voit tout, est changée.

Cela me fait preferer notre sejour à celuy de la Lune, dit la Marquise, je ne sçaurois croire que l'assortiment des couleurs celestes y soit aussi beau qu'il l'est icy. Mettons, si vous voulez, un Ciel rouge & des Etoiles vertes, l'effet n'est pas si agréable que des Etoiles couleur d'or sur du bleu. On diroit à vous entendre, reprisje, que vous assortiriez un habit ou un meuble; mais croyez-moy, la Nature a bien de l'esprit; laissez-luy le soin d'inventer un assortiment

nent de couleurs pour la Lune, & je vous garantis qu'il ſera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le Spectacle de l'Univers à chaque point de vûë différent, & de le varier d'une maniére toûjours agréable.

Je reconnois ſon adreſſe, interrompit la Marquiſe, elle s'eſt épargné la peine de changer les objets pour chaque point de vûë, elle n'a changé que les Lunettes, & elle a l'honneur de cette grande diverſité, ſans en avoir fait la dépenſe. Avec un Air bleu, elle nous donne un Ciel bleu, & peut être avec un Air rouge, elle donne un Ciel rouge aux Habitans de la Lune, c'eſt pourtant toûjours le même Ciel. Il me paroît qu'elle nous a mis dans l'imagination de certaines Lunettes, au travers deſquelles on voit tout, & qui changent fort les objets à l'égard de chaque homme. Alexandre voyoit la Terre comme une belle place bien propre à y établir un grand Empire. Celadon ne la voyoit que comme le ſejour d'Aſtrée. Un Philoſophe la voit comme une groſſe Planète qui va par les Cieux, toute couverte de Fous. Je ne croy pas que le Spectacle change plus de la Terre à la Lune, qu'il fait icy d'imagination à imagination.

Le changement de Spectacle eſt plus ſurprenant dans nos imaginations, repliquay-je, car ce ne ſont que les mêmes objets qu'on voit ſi differémment; du moins dans la Lune on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connoiſſent-ils point en ce Pays-là l'Aurore ni les Crepuſcules. L'Air qui nous environne, & qui eſt élevé au deſſus de nous, reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber ſur la Terre; & parce qu'il eſt fort groſſier, il en arrête une partie,

tie, & nous les renvoye, quoi qu'ils ne nous fuſſent pas naturellement deſtinez. Ainſi l'Aurore & les Crepuſcules ſont une grace que la Nature nous fait; c'eſt une lumiére que réguliérement nous ne devrions point avoir, & qu'elle nous donne par deſſus ce qui nous eſt dû. Mais dans la Lune, où apparemment l'Air eſt plus pur, il pourroit bien n'être pas ſi propre à renvoyer en bas les rayons qu'il reçoit avant que le Soleil ſe leve, ou après qu'il eſt couché. Les pauvres Habitans n'ont donc point cette lumiére de faveur, qui en ſe fortifiant peu à peu, les prépareroit agréablement à l'arrivée du Soleil, ou qui en s'affoibliſſant comme de nuance en nuance, les accoûtumeroit à ſa perte. Ils ſont dans des tenèbres profondes, & tout d'un coup il ſemble qu'on tire un rideau, voilà leurs yeux frappez de tout l'éclat qui eſt dans le Soleil; ils ſont dans une lumiére vive & éclatante, & tout d'un coup les voilà tombez dans des tenèbres profondes. Le jour & la nuit ne ſont point liez par un milieu qui tienne de l'un & de l'autre. L'Arc-en-Ciel eſt encore une choſe qui manque aux Gens de la Lune; car ſi l'Aurore eſt un effet de la groſſiéreté de l'Air & des Vapeurs, l'Arc-en-Ciel ſe forme dans les nuages d'où tombent les pluyes, & nous devons les plus belles choſes du monde à celles qui le ſont le moins. Puis qu'il n'y a autour de la Lune, ni vapeurs aſſez groſſiéres, ni nuages pluvieux, adieu l'Arc-en-Ciel avec l'Aurore, & à quoy reſſembleront les Belles de ce Pays-là? Quelle ſource de comparaiſons perduë?

Je n'aurois pas grand regret à ces comparaiſons-là; dit la Marquiſe, & je trouve qu'on eſt aſſez bien recompenſé dans la Lune, de n'avoir

ni

i Aurore ni Arc-en-Ciel; car on ne doit avoir
ar la même raiſon ni Foudres ni Tonnerres,
uiſque ce ſont auſſi des choſes qui ſe forment
ans les nuages. On a de beaux jours toûjours
reins, pendant leſquels on ne perd point le
oleil de vûë. On n'a point de nuits où toutes
s Etoiles ne ſe montrent; on ne connoît ni les
rages, ni les tempêtes, ni tout ce qui paroît
tre un effet de la colére du Ciel; trouvez-vous
u'on ſoit tant à plaindre? Vous me faites voir
Lune comme un ſejour enchanté, répondis-
; cependant je ne ſçay s'il eſt ſi délicieux d'a-
oir toûjours ſur la tête, pendant des jours qui
n valent quinze des nôtres, un Soleil ardent
ont aucun nuage ne modére la chaleur. Peut-
tre auſſi eſt-ce à cauſe de cela que la Nature a
reuſé dans la Lune des eſpèces de Puits, qui
ont aſſez grands pour être apperçûs par nos Lu-
ettes; car ce ne ſont point des Vallées qui ſoient
ntre des Montagnes, ce ſont des creux que l'on
oit au milieu de certains lieux plats & en très-
rand nombre. Que ſçait-on ſi les Habitans de
a Lune, incommodez par l'ardeur perpetuelle
lu Soleil, ne ſe refugient point dans ces grands
Puits? Ils n'habitent peut-être point ailleurs,
'eſt là qu'ils bâtiſſent leurs Villes. Nous voyons
cy que la Rome ſoûterraine eſt plus grande que
a Rome qui eſt ſur Terre. Il ne faudroit qu'ô-
er celle-cy, le reſte ſeroit une Ville à la ma-
niére de la Lune. Tout un peuple eſt dans un
Puits, & d'un Puits à l'autre il y a des chemins
ſoûterrains pour la communication des peuples.
Vous vous moquez de cette viſion, j'y conſens
de tout mon cœur; cependant, à vous parler
très-ſérieuſement, vous pourriés vous tromper
plutôt que moi. Vous croyez que les Gens de

la Lune doivent habiter sur la surface de leur Planète, parce que nous habitons sur la surface de la notre : c'est tout le contraire, puisque nous habitons sur la surface de notre Planète, ils pourroient bien n'habiter pas sur la surface de la leur. D'icy là il faut que toutes choses soient bien différentes.

Il n'importe, dit la Marquise, je ne puis me resoudre à laisser vivre les Habitans de la Lune dans une obscurité perpetuelle. Vous y auriez encore plus de peine, repris-je, si vous sçaviez qu'un grand Philosophe de l'Antiquité a fait de la Lune le sejour des Ames qui ont mérité icy d'être bien-heureuses. Toute leur felicité consiste en ce qu'elles y entendent l'Harmonie que les Corps Celestes font par leurs mouvemens, mais comme il prétend que quand la Lune tombe dans l'ombre de la Terre, elles ne peuvent plus entendre cette Harmonie, alors, dit-il, ces Ames crient comme des désésperées, & la Lune se hâte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit si fâcheux. Nous devrions donc, repliqua-t-elle, voir arriver icy les Bien-heureux de la Lune ; car apparemment on nous les envoye aussi ; & dans ces deux Planètes on croit avoir assez pourvû à la felicité des Ames, de les avoir transportées dans un autre Monde. Sérieusement, repris-je, ce ne seroit pas un plaisir mediocre de voir plusieurs Mondes différens. Ce voyage me rejoüit quelquefois beaucoup à ne le faire qu'en imagination, & que seroit-ce si on le faisoit en effet ? cela vaudroit bien mieux que d'aller d'icy au Japon, c'est-à-dire de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la Terre sur un autre, pour ne voir que des Hommes. Et bien, dit-elle, faisons le Voyage des Planètes comme nous pourrons,

ns, qui nous en empêche? Allons nous placer
ns tous ces différens points de vûë, & de là
nſiderons l'Univers. N'avons-nous plus rien à
ir dans la Lune? Ce monde-là n'eſt pas en-
re épuiſé, répondis-je. Vous vous ſouvenez
en que les deux mouvemens, par leſquels la
une tourne ſur elle-même & autour de nous,
ant égaux, l'un rend toûjours à nos yeux ce
ue l'autre leur devroit dérober, & qu'ainſi elle
us préſente toûjours la même face. Il n'y a
nc que cette moitié-là qui nous voye; & com-
e la Lune doit être cenſée ne tourner point ſur
n centre à notre égard, cette moitié qui nous
it, nous voit toûjours, & toûjours attachez
même endroit du Ciel. Quand elle eſt dans la
uit, & ces nuits-là valent quinze de nos jours,
le voit d'abord un petit coin de la Terre éclai-
, enſuite un plus grand, & preſque d'heure en
eure la lumiére luy paroît ſe répandre ſur la face
e la Terre juſqu'à ce qu'enfin elle la couvre en-
ére; au lieu que ces mêmes changemens ne nous
aroiſſent arriver ſur la Lune que d'une nuit à
autre, parce que nous la perdons long-tems de
ûe. Je voudrois bien pouvoir deviner les mau-
ais raiſonnemens que font les Philoſophes de ce
Monde-là, ſur ce que notre Terre leur paroît
mmobile, lorſque tous les autres Corps Celeſtes
e levent & ſe couchent ſur leurs têtes en quinze
ours. Ils attribuent apparemment cette immobi-
té à ſa groſſeur; car elle eſt ſoixante fois plus
roſſe que la Lune, & quand les Poëtes veulent
oüer les Princes oiſifs, je ne doute pas qu'ils ne
e ſervent de l'exemple de ce repos majeſtueux.
Cependant ce n'eſt pas un repos parfait. On voit
ort ſenſiblement de dedans la Lune notre Terre
ourner ſur ſon centre. Imaginez-vous notre Eu-
rope,

rope, notre Asie, notre Amérique, qui se pr
sentent à eux l'une après l'autre, en petit, & d
féremment figurées, à peu près comme nous l
voyons sur les Cartes. Que ce spectacle doit p
roître nouveau aux Voyageurs qui passent de
moitié de la Lune qui ne nous voit jamais,
celle qui nous voit toûjours! Ah! que l'on s'
bien gardé de croire les Relations des premie
qui en ont parlé, lors qu'il ont été de retour e
ce grand Pays auquel nous sommes inconnus!
me vient à l'esprit, dit la Marquise, que de c
Pays-là dans l'autre, il se fait des espèces de Pe
lerinages pour venir nous considérer, & qu'il
a des honneurs & des priviléges pour ceux q
ont vû une fois en leur vie la grosse Planète. D
moins, repris-je, ceux qui la voient ont le priv
lége d'être mieux éclairez pendant leurs nuits;
l'habitation de l'autre moitié de la Lune doit êtr
beaucoup moins commode à cet égard-là. Mai
Madame, continuons le voyage que nous avio
entrepris de faire de Planète en Planète, nous a
vons assez exactement visité la Lune. Au sorti
de la Lune, en tirant vers le Soleil, on trouv
Venus. Sur Venus je reprens le S. Denys. Venu
tourne sur elle-même, & autour du Soleil com
me la Lune; on découvre avec les Lunettes d'ap
proche, que Venus aussi-bien que la Lune, es
tantôt en Croissant, tantôt en Décours, tantô
Pleine selon les diverses situations, où elle est
l'égard de la Terre. La Lune, selon toutes le
apparences, est habitée, pourquoi Venus ne se-
ra-t-elle pas aussi? Mais, interrompit la Marqui-
se, en disant toûjours, *pourquoy non*, vous m'al-
lez mettre des Habitans dans toutes les Planètes!
N'en doutez pas, repliquai-je, ce *pourquoy non* a
une vertu qui peuplera tout. Nous voions que
toutes

utes les Planètes ſont de la même nature, tou-
des Corps opaques qui ne reçoivent de la lu-
ére que du Soleil, qui ſe la renvoyent les uns
x autres, & qui n'ont que les mêmes mouve-
ens, juſques-là tout eſt égal. Cependant il fau-
oit concevoir que ces grands Corps auroient
é faits pour n'être point habitez, que ce ſeroit-
leur condition naturelle, & qu'il y auroit une
ception juſtement en faveur de la Terre toute
le. Qui voudra le croire, le croie; pour moy,
ne m'y puis pas reſoudre. Je vous trouve, dit-
e, bien affermy dans votre opinion depuis quel-
es inſtans. Je viens de voir le moment que la
ne ſeroit deſerte, & que vous ne vous en ſou-
ez pas beaucoup, & préſentement ſi on oſoit
us dire que toutes les Planètes ne ſont pas auſſi
oitées que la Terre, je vois bien que vous
us mettriez en colére. Il eſt vray, répondis-
que dans le moment où vous venez de me ſur-
ndre, ſi vous m'euſſiez contredit ſur les Ha-
ans des Planètes, non ſeulement je vous aurois
comment ils étoient faits. Il y a des momens
ır croire, & je ne les ay jamais ſi bien crûs
e dans celui-là; préſentement même que je ſuis
peu plus de ſens froid; je ne laiſſe pas de trou-
qu'il ſeroit bien étrange que la Terre fût auſſi
itée qu'elle l'eſt, & que les autres Planètes ne
uſſent point du tout; car ne croyez pas que
us voyons tout ce qui habite la Terre; il y a
ant d'eſpèces d'Animaux, inviſibles que de vi-
es. Nous voyons depuis l'Elephant juſqu'au
on, là finit notre vuë; mais au Ciron com-
nce une multitude infinie d'animaux; dont il
l'Elephant, & que nos yeux ne ſçauroient ap-
cevoir ſans ſecours. On a vû avec des Lunet-
de très-petites gouttes d'Eau de Pluye, ou de
Vinai-

Vinaigre, ou d'autres Liqueurs, remplies de
tits Poiſſons ou de petits Serpens que l'on n'
roit jamais ſoupçonnez d'y habiter, & quelq
Philoſophes croient que le goût qu'elles font ſ
tir, ſont les piqueures que ces petits Anim
font à la langue. Mêlez de certaines choſes d
quelques-unes de ces Liqueurs, ou expoſez-les
Soleil, ou laiſſez-les ſe corrompre, voilà au
tôt de nouvelles eſpèces de petits Animaux.

Beaucoup de Corps qui paroiſſent ſolides ne ſ
preſque que des amas de ces Animaux imperc
tibles, qui y trouvent pour leurs mouvemens
tant de liberté qu'il leur en faut. Une feüille d'
bre eſt un petit Monde habité par des Verm
ſeaux invisibles, à qui elle paroît d'une éten
immenſe, qui y connoiſſent des Montagnes
des Abîmes, & qui d'un côté de la feüille à l'
tre n'ont pas plus de communication avec
autres Vermiſſeaux qui y vivent, que nous a
nos Antipodes. A plus forte raiſon, ce me ſemb
une groſſe Planète ſera-t-elle un Monde hab
On a trouvé juſques dans des eſpèces de pie
très-dures de petits Vers ſans nombre, qui y
toient logez de toutes parts dans des vuides int
ſibles, & qui ne ſe nourriſſoient que de la ſ
ſtance de ces pierres qu'ils rongeoient. Figur
vous combien il y avoit de ces petites Vers,
pendant combien d'années ils ſubſiſtoient d
groſſeur d'un grain de ſable; & ſur cet exemp
quand la Lune ne ſeroit qu'un amas de roch
je la ferois plûtôt ronger par ſes Habitans,
de n'y en pas mettre. Enfin tout eſt vivant, t
eſt animé; mettez toutes ces eſpèces d'Anim
nouvellement découvertes, & même toutes ce
que l'on conçoit aiſément qui ſont encore à
couvrir, avec celles que l'on a toûjours vû
v

ous trouverez assurément que la Terre est bien
euplée, & que la Nature y a si liberalement ré-
andu les Animaux, qu'elle ne s'est pas mise en
eine que l'on en vît seulement la moitié. Croi-
ez-vous qu'après qu'elle a poussé ici sa fécondi-
é jusqu'à l'excès, elle a été pour toutes les Pla-
ètes d'une sterilité à n'y rien produire de vi-
ant?

Ma raison, est assez bien convaincuë, dit la
Marquise, mais mon imagination est accablée de
multitude infinie des Habitans de toutes ces
lanètes, & embarassée de la diversité qu'il faut
tablir entre eux; car je vois bien que la Nature,
lon qu'elle est ennemie des repetitions, les aura
ous faits différens; mais comment se représenter
ela? Ce n'est pas à l'imagination à prétendre se
repreſenter, répondis-je, elle ne peut aller plus
in que les yeux. On peut seulement appercevoir
'une certaine vûë universelle, la diversité que la
Nature doit avoir mise entre tous ces Mondes.
ous les visages sont en général sur un même mo-
èle; mais ceux de deux grandes Nations, com-
ne des Européens, si vous voulez & des Affri-
uains ou des Tartares, paroissent être faits sur
eux modèles particuliers, & il faudroit encore
ouver le modèle des visages de chaque Famil-
. Quel secret doit avoir eu la Nature pour va-
er en tant de maniéres une chose aussi simple
u'un visage? Nous ne sommes dans l'Univers
ue comme une petite Famille, dont tous les vi-
ges se ressemblent, dans une autre Planète,
est une autre Famille dont les visages ont un
tre air.

Apparemment les différences augmentent à me-
re que l'on s'éloigne, & qui verroit un Habi-
nt de la Lune & un Habitant de la Terre, re-
mar-

marqueroit bien qu'ils seroient de deux Mond
plus voisins qu'un Habitant de la Terre & un H
bitant de Saturne. Ici, par exemple, on a l'u
ge de la voix; ailleurs on ne parle que par signe
plus loin on ne parle point du tout. Ici, le raisc
nement se forme entiérement par l'expérienc
ailleurs l'expérience y ajoûte fort peu de chos
plus loin les Vieillards n'en sçavent pas plus q
les Enfans. Ici, on se tourmente de l'avenir p
que du passé; ailleurs on se tourmente du pa
plus que de l'avenir; plus loin on ne se tourme
te ni de l'un ni de l'autre, & ceux-là ne sont peu
être pas les plus malheureux. On dit qu'il pou
roit bien nous manquer un sixiéme Sens natur
qui nous appendroit beaucoup de choses que nc
ignorons. Ce sixiéme Sens est apparemment da
quelque autre Monde, où il manque quelqu'
des cinq que nous possedons. Peut-être même
a-t-il effectivement un grand nombre de Sens n
turels; mais dans le partage que nous avons f
avec les Habitans des autres Planètes, il ne n
en est échû que cinq, dont nous nous conte
tons faute d'en connoître d'autres. Nos Scienc
ont de certaines bornes que l'Esprit humain n
jamais pû passer, Il y a un point où elles no
manquent tout-à-coup; le reste est pour d'autr
Mondes, où quelque chose de ce que nous sç
vons est inconnu. Cette Planète-ci joüit des do
ceurs de l'Amour, mais elle est toûjours désol
en plusieurs de ses parties par les fureurs de la Gue
re. Dans une autre Planète on joüit d'une Pa
éternelle; mais au milieu de cette Paix on ne co
noît point l'Amour, & on s'ennuye. Enfin ce q
la Nature pratique en petit entre les Homm
pour la distribution du bonheur ou des talens
elle l'aura sans doute pratiqué en grand entre l
Mo

Mondes, & elle ſe ſera bien ſouvenuë de mettre en uſage ce ſecret merveilleux qu'elle a de diverſifier toutes choſes, & de les égaler en même temps par les compenſations.

Etes-vous contente, Madame, ajoûtay-je en quittant le ton ſerieux? Vous ay-je debité aſſez de chiméres? Vrayement, répondit-elle, il me ſemble que j'ay préſentement moins de peine à attrapper les différences de tous ces Mondes. Mon imagination travaille ſur le plan que vous m'avez donné. Je me repréſente comme je puis des Caractéres & des Coûtumes extraordinaires pour les Habitans des Planètes, & je leur compoſe même des figures tout-à-fait bizarres. Je ne vous les pourrois pas décrire, mais je vois pourtant quelque choſe. Pour ces figures-là, repliquay-je, je vous conſeille d'en laiſſer le ſoin aux Songes que vous aurez cette nuit. Nous verrons demain s'ils vous auront bien ſervie, & s'ils vous auront appris comment ſont faits les Habitans de quelque Planète.

****

QUATRIE'ME SOIR.

Particularitez des Mondes de Venus, de Mercure, de Mars, de Jupiter, & de Saturne.

LEs Songes ne furent point heureux, ils repréſenterent toûjours quelque choſe qui reſſembloit à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la Marquiſe ce que nous reprochent à moi-même de nos Tableaux, de certains Peuples qui

ne font jamais que des Peintures bizarres & gro-
teſques. *Bon*, nous diſent-ils, *cela eſt tout fai*
comme des hommes, il n'y a pas là d'imagination
Il fallut donc ſe reſoudre à ignorer les figure
des Habitans de toutes ces Planètes, & ſe con-
tenter d'en deviner ce que nous pourrions en con-
tinuant le Voyage des Mondes que nous avions
commencé. Nous en étions à Venus. On eſt
bien ſûr, dis-je à la Marquiſe, que Venus tourn-
ne ſur elle-même; mais on ne ſçait pas bien en
quel tems, ni par conſéquent combien ſes jour
durent. Pour ſes années, elles ne ſont que de près
de huit mois, puis qu'elle tourne en ce temps-
là autour du Soleil. Elle eſt une fois & demie
groſſe comme la Terre, ce qui eſt une différen-
ce abſolument inſenſible aux yeux de ſi loin, &
par conſéquent la Terre paroît à Venus de la
même grandeur dont Venus nous paroît. J'en
ſuis bien aiſe, dit la Marquiſe, la Terre pourra
être pour Venus l'Etoile du Berger & la Mere
des Amours, comme Venus l'eſt pour nous.
Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une peti-
te Planète, qui ſoit jolie, claire, brillante, & qui
ait un air galant. J'en conviens, répondis-je.
Mais ſçavez-vous ce qui rend Venus ſi jolie de
loin? c'eſt qu'elle eſt fort affreuſe de près. On
a vû avec les lunettes d'approche que ce n'étoit
qu'un amas de Montagnes beaucoup plus hau-
tes que les notres, fort pointuës, & apparem-
ment fort ſeches, & par cette diſpoſition la ſur-
face d'une Planète eſt le plus propre qu'il ſe
puiſſe à renvoier la lumiére avec beaucoup d'é-
clat & de vivacité. Notre Terre dont la ſur-
face eſt fort unie aupres de celle de Venus, &
en partie couverte de Mers, pourroit bien n'ê-
tre pas ſi agréable à voir de loin. Tant pis, di-
l

a Marquiſe, car ce ſeroit aſſurément un avanta-
ge & un agrément pour elle que de préſider aux
Amours des Habitans de Venus, ces Gens-là doi-
vent bien entendre la galanterie. Oh! ſans doute,
épondis-je, le menu Peuple de Venus n'eſt com-
poſé que de Celadons & de Silvandres, & leurs
converſations les plus communes valent les plus
belles de Clelie. Le climat eſt très-favorable
ux Amours. Venus eſt plus proche que nous
u Soleil, & en reçoit une lumiere plus vive &
lus de chaleur. Elle eſt à peu près aux deux
iers de la diſtance du Soleil à la Terre.

Je vois préſentement, interrompit la Marqui-
e, comment ſont faits les Habitans de Venus.
s reſſemblent aux Mores Grenadins; un petit
euple noir, brûlé du Soleil, plein d'eſprit &
e feu, toûjours amoureux, faiſant des Vers, ai-
ant la Muſique, inventant tous les jours des
êtes, des Danſes & des Tournois. Permettez-
oy de vous dire, Madame, repliquay-je, que
ous ne connoiſſez guére bien les Habitans de
enus. Nos Mores Grenadins n'auroient été
près d'eux que des Lapons & des Groënlan-
ois pour la froideur & pour la ſtupidité.

Mais que ſera-ce des Habitans de Mercure?
s ſont encore plus proches du Soleil, & ils en
nt deux fois & demie plus proches que nous.
faut qu'ils ſoient fous à force de vivacité. Je
oi qu'ils n'ont point de mémoire, non plus que
plupart des Negres, qu'ils ne font jamais de
flexion ſur rien, qu'ils n'agiſſent qu'à l'avantu-
, & par des mouvemens ſubits, & qu'enfin
eſt dans Mercure que ſont les Petites-Maiſons
e l'Univers. Ils voient le Soleil plus de ſix fois
us grand que nous le voyons; il leur envoye
ne lumiére ſi forte, que s'ils étoient ici, ils ne

prendroient nos plus beaux jours que pour de très-foibles Crepuſcules, & peut-être n'y pourroient-il pas diſtinguer les objets; & la chaleur à laquelle ils ſont accoûtumez eſt ſi exceſſive, que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glaceroit. Apparemment notre Fer, notre Argent, notre Or ſe fondroient chez eux, & on ne les y verroit qu'en liqueur, comme on ne voit ici ordinairement l'eau qu'en liqueur, quoi qu'en de certains temps ce ſoit un Corps fort ſolide. Les Gens de Mercure ne ſoupçonneroient pas que dans un autre Monde ces liqueurs-là, qui ſont peut-être leurs Riviéres, ſont des Corps des plus durs que l'on connoiſſe. Leur année n'eſt que de trois mois. La durée de leur jour ne nous eſt point connuë, parce que Mercure eſt ſi petit & ſi proche du Soleil, dans les raions duquel il eſt preſque toûjours perdu, qu'il échape à toute l'adreſſe des Aſtronomes, & qu'on n'a pû encore avoir aſſez de priſe ſur lui, pour obſerver le mouvement qu'il doit avoir ſur ſon centre; mais ſes Habitans ont beſoin qu'il acheve ce tour en peu de temps; car apparemment brûlez comme ils ſont par un grand poële ardent ſuſpendu ſur leur têtes, ils ſoûpirent après la nuit. Ils ſont éclairez pendant ce temps-là de Venus, & de la Terre qui leur doivent paroître aſſez grandes. Pour les autres Planètes, comme elles ſont au-de là de la Terre vers le Firmament, ils les voient plus petites que nous ne les voions, & n'en reçoivent que bien peu de lumiére.

Je ne ſuis pas ſi touchée, dit la Marquiſe, de cette perte-là que font les Habitans de Mercure, que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excès de la chaleur. Je voudrois bien que nous les fou-

la-

fagcaſſions un peu. Donnons à Mercure de longues & d'abondantes Pluyes qui le rafraîchiſſent, comme on dit qu'il en tombe ici dans les Pays chauds pendant des quatre mois entiers, juſtement dans les ſaiſons les plus chaudes.

Cela ſe peut, repris-je, & même nous pouvons rafraîchir encore Mercure d'une autre façon. Il y a des Pays dans la Chine qui doivent être très-chauds par leur ſituation, & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de Juillet & d'Août, juſques-là que les Riviéres ſe gelent. C'eſt que ces contrées-là ont beaucoup de Salpêtre; les exhalaiſons en ſont fort froides, & la force de la chaleur les fait ſortir de la Terre en grande abondance. Mercure ſera, ſi vous voulez, une petite Planète toute de Salpêtre, & le Soleil tirera d'elle-même le remède au mal qu'il lui pourroit faire. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que la Nature ne ſçauroit faire vivre les Gens qu'où ils peuvent vivre, & que l'habitude jointe à l'ignorance de quelque choſe de meilleur, ſurvient, & les y fait vivre agréablement. Ainſi on pourroit même ſe paſſer dans Mercure du Salpêtre & des Pluyes.

Après Mercure, vous ſçavez qu'on trouve le Soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'Habitans. Le *pourquoy non* nous manque-là. Nous jugeons par la Terre qui eſt habitée, que les autres Corps de la même eſpèce qu'elle doivent l'être auſſi; mais le Soleil n'eſt point un Corps de la même eſpèce que la Terre, ni que les autres Planètes. Il eſt la ſource de toute cette lumiére que les Planètes ne font que ſe renvoier les unes aux autres après l'avoir reçûë de lui. Elles en peuvent faire, pour ainſi dire, des échanges entre elles, mais elles ne la peuvent produire.

Lui seul tire de soi-même cet précieuse substance; il la pousse avec force de tous côtez; de là elle revient à la rencontre de tout ce qui est solide, & d'une Planète à l'autre il s'épand de longues & vastes traînées de lumiére qui se croisent, se traversent, & s'entrelassent en mille façons différentes & forment d'admirables tissus de la plus riche matiére qui soit au monde. Aussi le Soleil est-il placé dans le centre, qui est le lieu le plus commode d'où il puisse la distribuer également, & animer tout par sa chaleur. Le Soleil est donc un Corps particulier, mais quelle sorte de Corps? On est bien embarrassé à le dire. On avoit toûjours crû que c'étoit un feu très-pur; mais on s'en desabusa au commencement de ce Siécle, qu'on apperçut des Tâches sur sa surface. Comme on avoit découvert peu de temps auparavant de nouvelles Planètes dont je vous parlerai, que tout le Monde Philosophe n'avoit l'esprit remply d'autre chose, & qu'enfin les nouvelles Planètes s'étoient mises à la mode, on jugea aussitôt que ces Tâches en étoient, qu'elles avoient un mouvement autour du Soleil, & qu'elles nous en cachoient nécessairement quelque partie, en tournant leur moitié obscure vers nous. Déja les Sçavans faisoient leur cour de ces prétenduës Planètes aux Princes de l'Europe. Les uns leur donnoient le nom d'un Prince, les autres d'un autre, & peut-être il y auroit en querelle entre eux à qui seroit demeuré le maître des Tâches pour les nommer comme il eût voulu.

Je ne trouve point cela bon, interrompit la Marquise. Vous me disiez l'autre jour qu'on avoit donné aux différentes parties de la Lune des noms

noms de Sçavans & d'Aſtronomes, & j'en étois fort contente. Puiſque les Princes prennent pour eux la Terre, il eſt juſte que les Sçavans ſe reſervent le Ciel, & y dominent, mais ils n'en devroient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrez, répondis-je, qu'ils puiſſent, du moins en cas de beſoin, engager aux Princes quelque Aſtre, ou quelque partie de la Lune. Quant aux Tâches du Soleil, ils n'en purent faire aucun uſage. Il ſe trouva que ce n'étoient point des Planètes, mais des nuages, des fumées, des écumes qui s'élevent ſur le Soleil. Elles ſont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles diſparoiſſent toutes; quelquefois elles ſe mettent pluſieurs enſemble, quelquefois elles ſe ſéparent, quelquefois elles ſont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des temps où l'on en voit beaucoup, il y en a d'autres, & même aſſez longs, où il n'en paroît aucune. On croiroit que le Soleil eſt une matiére liquide, quelques-uns diſent de l'Or fondu, qui boüillonne inceſſamment, & produit des impuretez, que la force de ſon mouvement rejette ſur ſa ſurface. Elles s'y conſument, & puis il s'en produit d'autres. Imaginez-vous quels Corps étrangers ce ſont-là, il y en a tel qui eſt dix ſept cent fois plus gros que la Terre; car vous ſçaurez qu'elle eſt plus d'un million de fois plus petite que le Globe du Soleil. Jugez par-là quelle eſt la quantité de cet Or fondu, ou l'étenduë de cette grande Mer de lumiére & de feu. D'autres diſent, & avec aſſez d'apparence, que les Tâches, du moins pour la plupart, ne ſont point des productions nouvelles, & qui ſe diſſipent au bout de quelque temps, mais de groſſes maſſes ſolides, de figure fort irreguliére, toû-

jours subsistantes, qui tantôt flotent sur le corps liquide du Soleil, tantôt s'y confoncent ou entiérement ou en partie, & nous présentent différentes pointes ou éminences, selon qu'elles s'enfoncent plus ou moins, & quelles se tournent vers nous de différentes côtez. Peut-être sont-elles partie de quelque grand amas de matiére solide qui sert d'aliment au feu du Soleil. Enfin, quoique ce puisse être que le Soleil, il ne paroît nullement propre à être habité. C'est pourtant dommage, l'habitation seroit belle. On seroit au centre de tout, on verroit toutes les Planètes tourner, reguliérement autour de soi, au lieu que nous voyons dans leur cours une infinité de bizareries, qui n'y paroissent que parce que nous ne sommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'est-à-dire, au centre de leur mouvement. Cela n'est-il pas pitoyable? Il n'y a qu'un lieu dans le Monde, d'où l'étude des Astres puisse être extrémement facile, & justement dans ce lieu-là, il n'y a personne. Vous n'y songez pas, dit la Marquise. Qui seroit dans le Soleil, ne verroit rien, ni Planètes, ni Etoiles Fixes. Le Soleil n'efface-t-il pas tout? Ce seroient ses Habitans qui seroient bien fondez à se croire seuls dans toute la Nature.

J'avoüe que je m'étois trompé, répondis-je, je ne songeois qu'à la situation où est le Soleil, & non à l'effet de sa lumiére; mais vous qui me redressez si à propos, vous voulez bien que je vous dise, que vous vous êtes trompée aussi; les Habitans du Soleil ne le verroient seulement pas. Ou ils ne pourroient soûtenir la force de sa lumiére, ou ils ne la pourroient recevoir, faute d'en être à quelque distance, & tout bien considéré,

ſideré, le Soleil ne ſeroit qu'un ſejour d'Aveugles; Encore un coup, il n'eſt pas fait pour être habité; mais voulez-vous que nous pourſuivions notre Voyage des Mondes? Nous ſommes arrivez au centre qui eſt toûjours de lieu le plus bas dans tout ce qui eſt rond, & je vous dirai en paſſant, que pour aller d'ici-là, nous avons fait un chemin de trente trois millions de lieües, il faudroit préſentement retourner ſur nos pas, & remonter. Nous retrouverons Mercure, Venus, la Terre, la Lune, toutes Planètes que nous avons viſitées. Enſuite c'eſt Mars qui ſe préſente. Mars n'a rien de curieux que je ſçache, ſes jours ſont de plus d'une demie heure plus longs que les notres; & ſes années valent deux de nos années, à un mois & demi près. Il eſt environ quatre fois plus petit que la Terre, il voit le Soleil un peu moins grand, & moins vif que nous ne le voyons; enfin Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie choſe que Jupiter avec ſes quatre Lunes ou Satellites? Ce ſont quatre petites Planètes, qui tandis que Jupiter tourne autour du Soleil en douze ans, tournent autour de lui comme notre Lune autour de nous. Mais, interrompit la Marquiſe, pourquoy y a-t-il des Planètes qui tournent autour d'autres Planètes qui ne valent pas mieux qu'elles? Sérieuſement il me paroîtroit plus regulier & plus uniforme que toutes les Planètes, & grandes & petites; n'euſſent que le même mouvement autour du Soleil.

Ah! Madame, repliquai-je, ſi vous ſçaviez ce que c'eſt que les Tourbillons de Deſcartes, ces Tourbillons dont le nom eſt ſi terrible; & l'idée ſi agréable, vous ne parleriez pas comme vous faites. La tête me dût-elle tourner, dit-elle en

riant, il eſt beau de ſçavoir ce que c'eſt que les Tourbillons. Achevez de me rendre folle, je ne me ménage plus, je ne connois plus de retenuë ſur la Philoſophie; laiſſons parler le monde, & donnons-nous aux Tourbillons. Je ne vous connoiſſois pas de pareils emportemens, repris-je; c'eſt dommage qu'ils n'ayent que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, c'eſt un amas de matiére dont les parties ſont détachées les unes des autres, & ſe meuvent toutes en un même ſens; permis à elles d'avoir pendant ce temps-là quelques petits mouvemens particuliers, pourvû qu'elles ſuivent toûjours le mouvement général. Ainſi un Tourbillon de vent, c'eſt une infinité de petites parties d'air, qui tournent en rond toutes enſemble, & enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous ſçavez que les Planètes ſont portées dans la matiére céleſte, qui eſt d'une ſubtilité & d'une agitation prodigieuſe. Tout ce grand amas de matiére céleſte, qui eſt depuis le Soleil juſques aux Etoiles Fixes, tourne en rond; & emportant avec ſoi les Planètes, les fait tourner toutes en un même ſens autour du Solcil, qui occupe le centre, mais en des temps plus ou moins longs, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées. Il n'y a pas juſqu'au Soleil qui ne tourne ſur lui-même, parce qu'il eſt juſtement au milieu de toutes cette matiére céleſte; & vous remarquerez en paſſant, que quand la Terre ſeroit dans la place où il eſt, elle ne pourroit encore faire moins que de tourner ſur elle-même.

Voilà quel eſt le grand Tourbillon dont le Soleil eſt comme le Maître; mais en même temps les Planètes ſe compoſent de petits Tourbillons

billons particuliers à l'imitation de celui du Soleil. Chacune d'elles en tournant autour du Soleil ne laisse pas de tourner autour d'elle-même, & fait tourner aussi autour d'elle en même sens une certaine quantité de cette matiére céleste, qui est toûjours prête à suivre tous les mouvemens qu'on lui veut donner, s'ils ne la détournent pas de son mouvement général. C'est-là le Tourbillon particulier de la Planète, & elle le pousse aussi loin que la force de son mouvement se peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit Tourbillon quelque Planète moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indispensablement à tourner autour d'elle, & le tout ensemble, la grande Planète, la petite, & le Tourbillon qui les renferme, n'en tourne pas moins autour du Soleil. C'est ainsi qu'au commencement du Monde nous nous fimes suivre par la Lune, parce qu'elle se trouva dans l'étenduë de notre Tourbillon, & tout-à-fait à notre bienséance. Jupiter, dont je commençois à vous parler, fut plus heureux ou plus puissant que nous. Il y avoit dans son voisinage quatre petites Planètes, il se les assujettit toutes quatre ; & nous qui sommes une Planète principale, croyez-vous que nous l'eussions été, si nous nous fussions trouvez proche de lui? Il est mille fois plus gros que nous, il nous auroit engloutis sans peine dans son Tourbillon, & nous ne serions qu'une Lune de sa dépendance, au lieu que nous en avons une qui est dans la notre, tant il est vrai que le seul hazard de la situation décide souvent de toute la fortune qu'on doit avoir.

Et qui nous assûre, dit la Marquise, que nous

demeurerons toûjours où nous ſommes? Je commence à craindre que nous ne faſſions la folie de nous approcher d'une Planète auſſi entreprenante que Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous abſorber; car il me paroît que dans ce grand mouvement, où vous dites qu'eſt la matiére céleſte, elle devroit agiter les Planètes irreguliérement, tantôt les approcher, tantôt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions auſſi-tôt y gagner qu'y perdre, répondis-je, peut-être irions-nous ſoûmettre à notre domination Mercure ou Mars, qui ſont de plus petites Planètes, & qui ne nous pourroient reſiſter. Mais nous n'avons rien à eſperer ni à craindre, les Planètes ſe tiennent où elles ſont, & les nouvelles conquêtes leur ſont défenduës, comme elles l'étoient autrefois aux Rois de la Chine. Vous ſçavez bien que quand on met de l'huile avec de l'eau, l'huile ſurnage. Qu'on mette ſur ces deux liqueurs un Corps extrémement leger, l'huile le ſoûtiendra, & il n'ira pas juſqu'au l'eau. Qu'on y mette un autre Corps plus péſant, & qui ſoit juſtement d'une certaine péſanteur, il paſſera au travers de l'huile, qui ſera trop foible pour l'arrêter, & tombera juſqu'à ce qu'il rencontre l'eau, qui aura la force de le ſoûtenir. Ainſi dans cette liqueur, compoſée de deux liqueurs qui ne ſe mêlent point, deux Corps inégalement péſans ſe mettent naturellement à deux placés différentes, & jamais l'un ne montera, ni l'autre ne deſcendra. Qu'on mette encore d'autres liqueurs qui ſe tiennent ſeparées, & qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la même choſe. Repréſentez-vous que la matiére celeſte qui remplit ce grand Tourbillon, a différentes couches qui s'envelop-

pent

ent les unes les autres, & dont les péſanteurs ont différentes, comme celles de l'huile & de l'eau, & des autres liqueurs. Les Planètes ont auſſi différentes péſanteurs, chacune d'elles par conſéquent s'arrête dans la couche qui a préciſément la force néceſſaire pour la ſoûtenir, & qui lui fait équilibre, & vous voyez bien qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle en ſorte jamais.

Je conçois, dit la Marquiſe, que ces péſanteurs-là reglent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque choſe de pareil qui les reglât parmi nous, & qui fixât les gens dans les places qui leur ſont naturellement convenables! Me voilà fort en repos du côté de Jupiter. Je ſuis bienaiſe qu'il nous laiſſe dans notre petit Tourbillon avec notre Lune unique. Je ſuis d'humeur à me borner aiſément, & je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous auriez tort de les lui envier, repris-je, il n'en a point plus qu'il ne lui en faut. Il eſt cinq fois plus éloigné du Soleil que nous, c'eſt-à-dire, qu'il eſt à cent ſoixante-cinq millions de lieües, & par conſéquent ſes Lunes ne reçoivent, & ne lui renvoyent qu'une lumiére aſſez foible. Le nombre ſupplée au peu d'effet de chacune. Sans cela, comme Jupiter tourne ſur lui-même en dix heures, & que ſes nuits qui n'en durent que cinq, ſont fort courtes, quatre Lunes ne paroîtroient pas ſi néceſſaires. Celle qui eſt la plus proche de Jupiter fait ſon cercle autour de lui en quarante-deux heures, la ſeconde en trois jours & demi, la troiſiéme en ſept, la quatriéme en dix-ſept, & par l'inégalité même de leur cours elles s'accordent à lui donner les plus jolis ſpectacles du monde. Tantôt elles ſe levent toutes quatre enſemble, & puis ſe ſéparent preſque dans le moment; tan-

tôt elles ſont toutes à leur Midi rangées l'une
deſſus de l'autre; tantôt on les voit toutes qua
dans le Ciel à des diſtances égales, tantôt qua
deux ſe levent, deux autres ſe couchent; ſur to
j'aimerois à voir ce jeu perpetuel d'Eclipſes qu'
les font; car il ne ſe paſſe point de jour qu'el
ne s'éclipſent les unes les autres, ou qu'elles m
clipſent le Soleil; & aſſurément les éclipſes s'éta
renduës ſi familiéres en ce monde-là, elles y ſe
un ſujet de divertiſſement, & non pas de frayeu
comme en celui-ci.

Et vous ne manquerez pas, dit la Marquiſ
à faire habiter ces quatre Lunes, quoique ce
ſoient que de petites Planètes ſubalternes, deſti
nées ſeulement à en éclairer une autre pendant l
nuits? N'en doutez nullement, répondis-je. C
Planètes n'en ſont pas moins dignes d'être hab
tées, pour avoir le malheur d'être aſſervies à tou
ner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc, reprit-elle, que les Hab
tans des quatre Lunes de Jupiter, fuſſent comm
des Colonies de Jupiter, quelles euſſent reçû d
lui, s'il étoit poſſible, leurs Loix & leurs Coû
tumes, que par conſéquent elles lui rendiſſent quel
que ſorte d'hommage, & ne regardaſſent la gran
de Planète qu'avec reſpect. Ne faudroit-il poin
auſſi, lui dis-je, que les quatre Lunes envoyaſſen
de temps en temps des Députez dans Jupiter, pour
lui prêter ſerment de fidelité? Pour moi, je vou
avoüe que le peu de ſuperiorité que nous avon
ſur les Gens de notre Lune, me fait douter que
Jupiter en ait beaucoup ſur les Habitans des ſien-
nes, & je croi que l'avantage auquel il puiſſe le
plus raiſonnablement prétendre, c'eſt de leur faire
peur. Par exemple, dans celle qui eſt la plus pro-
che de lui, ils le voyent ſeize cent fois plus grand

que

ue notre Lune ne nous paroît, quelle monſtreu-
Planète ſuſpenduë ſur leurs têtes! En verité, ſi
s Gaulois craignoient anciennement que le Ciel
e tombât ſur eux, & ne les écraſât, les Habi-
ns de cette Lune auroient bien plus de ſujet de
raindre une chute de Jupiter. C'eſt peut-être là
uſſi la frayeur qu'ils ont, dit-elle, au lieu de
elle des Eclipſes, dont vous m'avez aſſuré qu'ils
ont exempts, & qu'il faut bien remplacer par
uelque autre ſottiſe. Il le faut de neceſſité abſo-
ë, répondis-je. L'Inventeur du troiſiéme Siſtê-
e dont je vous parlois l'autre jour, le célébre
Tycho-Brahé, un des plus grands Aſtronomes
ui furent jamais, n'avoit garde de craindre les
Eclipſes, comme le Vulgaire les craint, il paſſoit
a vie avec elles. Mais croiriez-vous bien ce qu'il
raignoit en leur place? Si en ſortant de ſon lo-
is la premiére perſonne qu'il rencontroit étoit une
Vielle, ſi un Liévre traverſoit ſon chemin, Ti-
ho-Brahé croyoit que la journée devoit être mal-
eureuſe, & retournoit promptement ſe renfer-
ner chez lui, ſans oſer commencer la moindre
hoſe.

Il ne ſeroit pas juſte, reprit-elle, après que
et homme-là n'a pû ſe delivrer impunément de
a crainte des Eclipſes, que les Habitans de cette
Lune de Jupiter, dont nons parlions, en fuſſent
quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons
pas de quartier, ils ſubiront la Loi commune;
& s'ils ſont exempts d'une erreur, ils donneront
dans quelque autre; mais comme je ne me pique
pas de la pouvoir deviner, éclairciſſez-moi, je
vous prie, une autre difficulté qui m'occupe de-
puis quelques momens. Si la Terre eſt ſi petite à
l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il? Je crains
que nous ne lui ſoyons inconnus.

De

De bonne foi, je croi que cela eſt ainſi, pondis-je. Il faudroit qu'il vît la Terre cent fois plus petite que nous ne le voyons. C'eſt trop peu, il ne la voit point. Voici ſeulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il aura dans Jupiter des Aſtronomes, qui après avoir bien pris de la peine à compoſer des Lunettes excellentes, après avoir choiſi les plus belles nuits pour obſerver, auront enfin découvert dans les Cieux une très-petite Planète qu'ils n'avoient jamais vûë. D'abord le Journal des Sçavans de ce Païs-là en parle; le Peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire, les Philoſophes dont cela détruit les opinions, font également le deſſein de n'en rien croire; il n'y a que les Gens très-raiſonnables qui en veulent bien douter. On obſerve encore, on revoit la petite Planète; on s'aſſure bien que ce n'eſt point une viſion; on commence même à ſoupçonner qu'elle a un mouvement autour du Soleil; on trouve au bout de mille obſervations, que ce mouvement eſt d'une année; & enfin grace à toutes les peines que ſe donnent les Sçavans, on ſçait dans Jupiter que notre Terre eſt au Monde. Les Curieux vont la voir au bout d'une Lunette, & la vûë à peine peut elle encore l'attraper.

Si ce n'étoit, dit la Marquiſe, qu'il n'eſt point trop agréable de ſçavoir qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter qu'avec des Lunettes d'approche, je me repréſenterois avec plaiſir ces Lunettes de Jupiter dreſſées vers nous, comme les notres le ſont vers lui, & cette curioſité mutuelle avec laquelle les Planètes s'entreconſidèrent & demandent l'une de l'autre *Quel Monde eſt-cela? Quelles Gens l'habitent?*

Cela ne va pas ſi vîte que vous penſez, repli-

quay-

nay-je. Quand on verroit notre Terre de de-ns Jupiter, quand on l'y connoîtroit, notre erre ce n'eſt pas nous ; on n'a pas le moindre upçon qu'elle puiſſe être habitée. Si quelqu'un ient à ſe l'imaginer, Dieu ſçait comme tout Ju-ter ſe moque de lui. Peut-être même ſommes-ous cauſe qu'on y a fait le procès à des Philo-ophes qui ont voulu ſoûtenir que nous étions. Cependant que les Habitans de Jupiter ſont aſſez ccupez à faire des découvertes ſur leur Planète, our ne ſonger point du tout à nous. Elle eſt ſi rande, que s'ils navigent, aſſurément leurs Chriſ-ophes Colombs ne ſçauroient manquer d'employ. l faut que les Peuples de ce monde-là ne con-oiſſent pas ſeulement de réputation la centiéme artie des autres Peuples; au lieu que dans Mer-ure, qui eſt fort petit, ils ſont tous voiſins les ns des autres ; ils vivent familiérement enſemble, & ne comptent que pour une promenade de faire e tour de leur Monde. Si on ne nous voit point dans Jupiter, vous jugez bien qu'on y voit enco-e moins Venus qui eſt plus éloignée de lui, & ncore moins Mercure qui eſt & plus petit & plus éloigné. En récompenſe ſes Habitans voient leurs quatre Lunes, & Saturne avec les ſiennes & Mars. Voilà aſſez de Planètes pour embaraſſer ceux d'entre eux qui ſont Aſtronomes, la Nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en reſte dans l'Univers.

Quoy, dit la Marquiſe, vous comptez cela pour une grace? Sans doute, répondis-je. Il y a dans tout ce grand Tourbillon ſeize Planètes. La nature, qui veut nous épargner la peine d'é-tudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre que ſept, n'eſt-ce pas là une aſſez grande faveur? Mais nous, qui n'en ſentons pas le prix, nous

faiſons

faisons si bien que nous attrapons les neuf au
qui avoient été cachées; aussi en sommes-n
punis par les grands travaux que l'Astronomie
mande présentement.

Je voy, reprit-elle, par ce nombre de sé
Planètes qu'il faut que Saturne ait cinq Lun
Il les a aussi, repliquay-je, & avec d'autant p
de justice, que comme il tourne en trente
autour du Soleil: il a des Pays où la nuit du
quinze ans, par la même raison que sur la T
re qui tourne en un an, il y a des nuits de six m
tous les Poles. Mais Saturne étant deux fois p
éloigné du Soleil que Jupiter, & par conséque
dix fois plus que nous; ses cinq Lunes si foib
ment éclairées lui donneroient-elles assez de l
miére pendant ses nuits? Non; il a encore u
ressource singuliére & unique dans tout l'Un
vers connu. C'est un grand Cercle, & un gra
Anneau assez large qui l'environne, & qui éta
assez élevé pour être presque entiérement ho
de l'ombre du Corps de cette Planète, réfléch
la lumiére du Soleil dans des lieux qui ne
voient point, & la réfléchit de plus près, &
avec plus de force que toutes les cinq Lunes
parce qu'il est moins élevé que la plus basse.

En vérité, dit la Marquise, de l'air d'une per
sonne qui rentroit en elle-même avec étonne
ment, tout cela est d'un grand ordre; il paroî
bien que la Nature a eu en vûë les besoins d
quelques Etres vivans, & que la distribution de
Lunes n'a pas été faite au hazard. Il n'en es
tombé en partage qu'aux Planètes éloignées d
Soleil, à Jupiter, à Saturne; car ce n'étoit pa
la peine d'en donner à Venus & à Mercure,
qui ne reçoivent que trop de lumiére, dont les
nuits sont fort courtes, & qui les compte appa-
remment

emment pour de plus grands bienfaits de la Na-
ure que leurs jours mêmes. Mais attendez, il
ne ſemble que Mars qui eſt encore plus éloigné
u Soleil que la Terre, n'a point de Lune. On
e peut pas vous le diſſimuler, répondis-je, il
'en a point, & il faut qu'il ait pour ſes nuits
es reſſources que nous ne ſçavons pas. Vous
vez veu des Phoſphores, de ces matiéres liqui-
es ou ſeches, qui en recevant la lumiére du
oleil, s'en imbibent & s'en pénétrent, & en-
uite jettent un aſſez grand éclat dans l'obſcurité.
'eut-être Mars a-t-il de grands Rochers fort
levez, qui ſont des Phoſphores naturels, & qui
rennent pendant le jour une proviſion de lu-
niére qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne
çauriez nier que ce ne fût un Spectacle aſſez
gréable de voir tous ces Rochers s'allumer de
outes parts dès que le Soleil ſeroit couché, &
aire ſans aucun art des illuminations magnifi-
ues, qui ne pourroient incommoder par leur
haleur. Vous ſçavez encore qu'il y a en Amé-
ique des Oiſeaux qui ſont ſi lumineux dans les
enébres, qu'on s'en peut ſervir pour lire. Que
çavons-nous ſi Mars n'a point un grand nombre
le ces Oiſeaux, qui dès que la nuit eſt venuë,
e diſperſent de tous côtez, & vont répandre
n nouveau jour.

Je ne me contente, reprit-elle, ny de vos Rochers ny de vos Oiſeaux. Cela ne laiſſeroit pas d'être joli; mais puiſque la Nature a donné tant de Lunes à Saturne, & à Jupiter, c'eſt une marque qu'il faut des Lunes. J'euſſe été bien-aiſe que tous les Mondes éloignez du Soleil en euſſent, ſi Mars ne nous fût point venu faire une exception deſagréable. Ah! vraiment, re-pliquay-je; ſi vous vous mêliez de Philoſophie

plus

plus que vous ne faites, il faudroit bien q
vous vous accoûtumassiez à voir des exc
tions dans les meilleurs Sistêmes. Il y a toûjo
quelque chose qui y convient le plus juste
monde, & puis quelque chose aussi qu'on y
convenir comme on peut, ou qu'on laisse-
si on désespere d'en pouvoir venir à bout.
sons-en de même pour Mars, puisqu'il ne no
est point favorable, & ne parlons point de
Nous serions bien étonnez si nous étions da
Saturne, de voir sur nos têtes pendant la n
ce grand Anneau qui iroit en forme de der
Cercle d'un bout à l'autre de l'Horison, & c
nous renvoiant la lumiére du Soleil seroit l'eff
d'une Lune continuë. Et ne mettrons-nous poi
d'Habitans dans ce grand Anneau, interromp
elle en riant? Quoi que je sois d'humeur répo
dis-je, à envoier par tout assez hardiment,
vous avouë que je n'oserois en mettre là, c
Anneau me paroît une habitation trop irreg
liére. Pour les cinq petites Lunes, on ne pe
pas se dispenser de les peupler. Si cependa
l'anneau n'étoit, comme quelques-uns le soup
çonnent, qu'un Cercle de Lunes qui se su
vissent de fort près & eussent un mouveme
égal, & que les cinq petites Lunes fussent cin
échapées de ce grand Cercle, que de Monde
dans le Tourbillon de Saturne! Quoi qu'il e
soit les Gens de Saturne sont assez miserables
même avec le secours de l'Anneau. Il leu
donne de la lumiére, mais quelle lumiére dan
l'éloignement où il est du Soleil! Le Soleil mê-
me qu'ils voient cent fois plus petit que nous,
n'est pour eux qu'une petite Etoile blanche &
pâle, qui n'a qu'un éclat & une chaleur bien
foible; & si vous les mettiez dans nos Pays les

plus

s froids, dans la Groënlande, ou dans la pponie, vous les verriez ſuer à groſſes gouttes, expirer de chaud. S'ils avoient de l'Eau, ce ſeroit point de l'Eau pour eux, mais une rre polie, un Marbre & l'Eſprit de Vin, qui gele jamais ici, ſeroit dur comme nos Dians.

Vous me donnez une idée de Saturne qui me ce, dit la Marquiſe, au lieu que tantôt vous échauffiez en me parlant de Mercure. Il faut en, repliquai-je, que les deux Mondes qui ſont x extremitez de ce grand Tourbillon, ſoient poſez en toutes choſes.

Ainſi, reprit-elle, on eſt bien ſage dans Sarne, car vous m'avez dit que tout le monde oit fou dans Mercure. Si on n'eſt pas bien ſadans Saturne, repris-je, du moins, ſelon tous les apparences, on y eſt bien flegmatique. Ce nt gens qui ne ſçavent ce que c'eſt que de ri, qui prennent toûjours un jour pour répondre la moindre queſtion qu'on leur fait, & qui euſnt trouvé Caton d'Utique trop badin & trop atre.

Il me vient une penſée, dit-elle. Tous les Hatans de Mercure ſont vifs, tous ceux de Saturne ſont lents. Parmy nous les uns ſont vifs, les utres lents; cela ne viendroit-il point de ce que otre Terre étant juſtement au milieu des autres ondes, nous participons des extremitez ? il y a point pour les Hommes de Caractére fixe déterminé; les uns ſont faits comme les Hatans de Mercure, les autres comme ceux de aturne, & nous ſommes un mélange de toutes s eſpèces qui ſe trouvent dans les autres Planès. J'aime aſſez cette idée, repris-je, nous fornons un aſſemblage ſi bizarre, qu'on pourroit croire

croire que nous ſerions ramaſſez de pluſieu Mondes différens. A ce compte il eſt aſſez com mode d'être ici, on y voit tous les autres Mon des en abregé.

Du moins, reprit la Marquiſe, une commo dité fort réelle qu'a notre Monde par ſa ſitua tion, c'eſt qu'il n'eſt ny ſi chaud que celui d Mercure ou de Venus, ny ſi froid que celui d Jupiter ou de Saturne. De plus, nous ſommes juſtement dans un endroit de la Terre où nous ne ſentons l'excès ny du chaud ny du froid. En vérité ſi un certain Philoſophe rendoit grace à la Nature d'être Homme & non pas Bête, Grec & non pas Barbare, moy je veux lui rendre grace d'être ſur la Planète la plus temperée de l'Univers, & dans un des lieux les plus tempe rez de cette Planète. Si vous m'en croiez, Madame, répondis-je, vous lui rendrez grace d'être jeune & non pas vieille ; jeune & belle & non pas jeune & laide; jeune & belle Fran çoiſe, & non pas jeune & belle Italienne. Voilà bien d'autres ſujets de reconnoiſſance, que ceux que vous tirez de la ſituation de votre Tourbil lon, ou de la temperature de votre Pays.

Mon Dieu! repliqua-t-elle, laiſſez-moi avoir de la reconnoiſſance ſur tout, juſques ſur le Tourbillon où je ſuis placée. La meſure de bonheur qui nous a été donnée, eſt aſſez petite, il n'en faut rien perdre, & il eſt bon d'avoir pour les choſes les plus communes, & les moins conſidérables, un goût qui les mette à profit. Si on ne vouloit que des plaiſirs vifs, on en auroit peu, on les attendroit longtemps, & on les payeroit bien. Vous me promettez donc, repliquai-je, que ſi on vous propoſoit de ces plaiſirs vifs, vous vous ſouviendriez des Tourbillons

lons & de moi, & que vous ne nous negli-riez pas tout-à-fait? Oüi, repondit-elle, mais tes, que la Philoſophie me fourniſſe toûjours s plaiſirs nouveaux. Du moins pour demain, ondis-je, j'eſpére qu'ils ne vous manqueront s. J'ay des Etoiles fixes, qui paſſent tout ce e vous avez veu juſqu'ici.

CINQUIE'ME SOIR.

ue les Etoiles Fixes ſont autant de Soleils dont chacun éclaire un Monde.

A Marquiſe ſentit une vraie impatience de ſçavoir ce que les Etoiles fixes devien-oient. Seront-elles habitées comme les Planè-s, me dit-elle? Ne le ſeront-elles pas? En-qu'en ferons-nous? Vous le devineriez peut-re, ſi vous en aviez bien envie, répondis-je. es Etoiles fixes ne ſçauroient être moins éloi-ées de la Terre, que de vingt-ſept mille ſix ens ſoixante fois la diſtance d'ici au Soleil qui t de trente-trois millions de lieuës, & ſi vous chiez un Aſtronome, il les mettroit encore us loin. La diſtance du Soleil à Saturne, ui eſt la Planéte la plus éloignée, n'eſt que ois cens trente millions de lieuës; ce n'eſt rien ar rapport à la diſtance du Soleil ou de la Ter-aux Etoiles fixes, on ne prend pas la peine e la compter. Leur lumiére, comme vous oiez, eſt aſſez vive & aſſez éclatante. Si elles recevoient du Soleil, il faudroit qu'elles la recus-

receuſſent déja bien foible après un ſi épouv
table trajet ; il faudroit que par une réflex
qui l'affoibliroit encore beaucoup, elles n
la renvoiaſſent à cette même diſtance. Il ſe
impoſſible qu'une lumiére qui auroit eſſuyé u
réflexion, & fait deux fois un ſemblable c
min, cût cette force & cettte vivacité qu'a c
le des Etoiles fixes. Les voilà donc lumin
ſes par elles-mêmes, & toutes, en un mot,
tant de Soleils.

Ne me trompai-je point, s'écria la Marq
ſe, ou ſi je vois où vous me voulez menc
M'allez-vous dire: *Les Etoiles fixes ſont aut
de Soleils, notre Soleil eſt le centre d'un Tourbi
qui tourne autour de lui, pourquoi chaque Eto
fixe ne ſera-t-elle pas auſſi le centre d'un Tourb
lon qui aura un mouvement autour d'elle? No
Soleil a des Planètes qu'il éclaire, pourquoi cha
Etoile fixe n'en aura-t-elle pas auſſi qu'elle écl
rera?* Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, q
ce que répondit Phedre à Enone, *C'eſt toi q
l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voilà l'Univers ſi gra
que je m'y perds, je ne ſçai plus où je ſuis,
ne ſuis plus rien. Quoi, tout ſera diviſé e
Tourbillons jettez confuſément les uns parm
les autres? Chaque Etoile ſera le centre d'u
Tourbillon peut-être auſſi grand que celui o
nous ſommes? Tout cet eſpace immenſe q
comprend notre Soleil & nos Planètes, ne ſe
qu'une petite parcelle de l'Univers? Autant d'e
paces pareils que d'Etoiles fixes? Cela me con
fond, me trouble, m'épouvante. Et moi, ré
pondis je, cela me met à mon aiſe. Quand l
Ciel n'étoit que cette voûte bleuë, où les Etoi
les étoint cloüées, l'Univers me paroiſſoit peti

&

& étroit, je m'y sentois comme oppressé, présentement qu'on a donné infiniment plus d'etenduë & de profondeur à cette voûte en la partageant en mille & mille Tourbillons, il me semble que je respire avec plus de liberté, & que je suis dans un plus grand air, & assurément l'Univers a toute un autre magnificence. La Nature n'a rien épargné en le produisant, elle a fait une profusion de richesses tout-à-fait digne d'elle. Rien n'est si beau à se représenter que ce nombre prodigieux de Tourbillons, dont le milieu est occupé par un Soleil qui fait tourner des Planètes autour de lui. Les Habitans d'une Planète d'un de ces Tourbillons infinis voyent de tous côtez les Soleils des Tourbillons dont ils sont environnez, mais ils n'ont garde d'en voir les Planètes, qui n'ayant qu'une lumiére foible, empruntée de leur Soleil, ne la pouſſent point au-delà de leur Monde.

Vous m'offrez, dit-elle, une espéce de perspective si longue, que la veuë n'en peut attraper le bout. Je voi clairement les Habitans de la Terre, ensuite vous me faites voir ceux de la Lune & des autres Planètes de notre Tourbillon assez clairement à la vérité, mais moins que ceux de la Terre; après eux viennent les Habitans des Planètes des autres Tourbillons. Je vous avouë qu'ils sont tout-à-fait dans l'enfoncement, que quelque effort que je fasse pour les voir, je ne les apperçois presque point. Et en effet, ne sont-ils pas presque anéantis par l'expression même dont vous êtes obligé de vous servir en parlant d'eux? Il faut que vous les appelliez les Habitans d'une des Planètes de l'un de ces Tourbillons dont le nombre est infini. Nous-mêmes, à qui la même expression convient, avoüez que vous ne

ſçauriez preſque plus nous démêler au milieu c
tant de Mondes. Pour moi, je commence à ve
la Terre ſi effroyablement petite, que je ne cro
pas avoir deſormais d'empreſſement pour aucun
choſe. Aſſurément ſi on a tant d'ardeur de s'ag
grandir, ſi on fait deſſeins ſur deſſeins, ſi on
donne tant de peine, c'eſt que l'on ne connoi
pas les Tourbillons. Je prétens bien que ma pa
reſſe profite de mes nouvelles lumiéres, & quan
on me reprochera mon indolence, je répondrai
*Ah! ſi vous ſçaviez ce que c'eſt que les Etoile
fixes!* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas ſçu, re
pliquai-je, car un certain Auteur qui tient qu
la Lune eſt habitée, dit fort ſérieuſement qu'i
n'étoit pas poſſible qu'Ariſtote ne fût dans un
opinion ſi raiſonnable, (comment une vérité eût
elle échapée à Ariſtote?) mais qu'il n'en voulu
jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre
qui eût été au deſeſpoir de voir un Monde qu'
n'eût pas pû conquerir. A plus forte raiſon lu
eût-on fait myſtére des Tourbillons des Etoile
fixes, quand on les eût connus en ce temps-là
c'eût été faire trop mal ſa Cour que de lui en
parler. Pour moi qui les connois, je ſuis bie
fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connoiſ
ſance que j'en ai. Ils ne guériſſent tout au plus
ſelon votre raiſonnement, que de l'ambition &
de l'inquiétude, & je n'ai point ces maladies-là.
Un peu de foibleſſe pour ce qui eſt beau, voil
mon mal, & je ne croi pas que les Tourbillons
puiſſent rien. Les autres Mondes vous rendent ce
lui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beau
yeux, ou une belle bouche, cela vaut toûjours ſo
prix en dépit de tous les Mondes poſſibles.

C'eſt une étrange choſe que l'Amour, répondit
elle en riant; il ſe ſauve de tout, & il n'y a poin
d

de Syſtême qui lui puiſſe faire de mal. Mais auſſi parlez-moi franchement, votre Syſtême eſt-il bien vrai? Ne me déguiſez rien, je vous garderai le ſecret. Il me ſemble qu'il n'eſt appuyé que ſur une petite convenance bien legére. Une Etoile fixe eſt lumineuſe d'elle-même comme le Soleil, par conſéquent il faut qu'elle ſoit comme le Soleil le centre & l'ame d'un Monde, & qu'elle ait ſes Planètes qui tournent autour d'elle. Cela eſt-il d'une néceſſité bien abſoluë? Ecoutez, Madame, répondis-je, puiſque nous ſommes en humeur de mêler toûjours des folies de galanterie à nos diſcours les plus ſérieux, les raiſonnemens de Mathématique ſont faits comme l'Amour. Vous ne ſçauriez accorder ſi peu de choſe à un Amant, que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage, & à la fin cela va loin. De même accordez à un Mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conſéquence, qu'il faudra que vous lui accordiez auſſi, & de cette conſéquence encore une autre; & malgré vous-même, il vous mene ſi loin, qu'à peine le pouvez-vous croire. Ces deux ſortes de Gens-là prennent toûjours plus qu'on ne leur donne. Vous convenez que quand deux choſes ſont ſemblables en tout ce qui me paroît, je les puis croire auſſi ſemblables en ce qui ne me paroît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De là j'ai tiré que la Lune étoit habitée, parce qu'elle reſſemble à la Terre, les autres Planètes, parce qu'elles reſſemblent à la Lune. Je trouve que les Etoiles fixes reſſemblent à notre Soleil, je leur attribuë tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer; il faut franchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, ſur le pied de cette reſſemblance que vous mettez entre les Etoiles fixes & notre So-

leil, il faut que les Gens d'un autre grand Tourbillon ne le voyent que comme une petite Etoile fixe, qui se montre à eux seulement pendant leurs nuits.

Cela est hors de doute, répondis-je. Notre Soleil est si proche de nous en comparaison des Soleils des autres Tourbillons, que sa lumiére doit avoir infiniment plus de force sur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, & il efface tout; mais dans un autre grand Tourbillon, c'est un autre Soleil qui y domine, & il efface à son tour le notre, qui n'y paroît que pendant les nuits avec le reste des autres Soleils étrangers, c'est-à-dire, des Etoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du Ciel, & il y fait partie de quelque Ourse, ou de quelque Taureau. Pour les Planètes qui tournent autour de lui, notre Terre, par exemple, comme on ne les voit point de si loin, on n'y songe seulement pas. Ainsi tous les Soleils sont Soleils de jour pour le Tourbillon où ils sont placez, & Soleils de nuit pour tous les autres Tourbillons. Dans leur Monde ils sont uniques en leur espèce, par tout ailleurs ils ne servent qu'à faire nombre. Ne faut-il pas pourtant, reprit-elle, que les Mondes malgré cette égalité, différent en mille choses, car un fond de ressemblance ne laisse pas de porter des differences infinies?

Assurément, repris-je, mais la difficulté est de deviner. Que sçai-je? Un Tourbillon a plus de Planètes qui tournent autour de son Soleil, un autre en a moins. Dans l'un il y a des Planètes subalternes, qui tournent autour des Planètes plus grandes, dans l'autre il n'y en a point. Ici elles sont toutes ramassées autour de leur Soleil, & font comme un petit peloton, au de là duquel s'étend un grand espace vuide, qui va jusqu'aux Tour-

Tourbillons voisins, ailleurs elles prennent leurs cours vers les extremitez du Tourbillon & laissent le milieu vuide. Je ne doute pas même qu'il ne puisse y avoir quelques Tourbillons deserts, & sans Planètes; d'autres dont le Soleil n'étant pas au centre, ait un véritable mouvement, & emporte ses Planètes avec soi; d'autres dont les Planètes s'élevent ou s'abaissent à l'égard de leur Soleil par le changement de l'équilibre qui les tient suspenduës. Enfin que voudriez-vous? En voilà bien assez pour un homme qui n'est jamais sorti de son Tourbillon.

Ce n'en est guére, répondit-elle, pour la quantité des Mondes. Ce que vous dites ne suffit que pour cinq ou six, & j'en voi d'ici des milliers.

Que seroit-ce donc, repris-je, si je vous disois qu'il y a bien d'autres Etoiles fixes, que celles que vous voyez, qu'avec des Lunettes on en découvre un nombre infini qui ne se montrent point aux yeux, & que dans une seule Constellation où l'on en comptoit peut-être douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans tout le Ciel?

Je vous demande grace, s'écria-t-elle, je me rends; vous m'accablez de Mondes & de Tourbillons. Je sçai bien, ajoûtai-je, ce que je vous garde encore. Vous voyez cette blancheur qu'on appelle la Voye de Lait. Vous figureriez-vous bien ce que c'est? Une infinité de petites Etoiles invisibles aux yeux à cause de leur petitesse, & semées si près les unes des autres, qu'elles paroissent former une lueur continue. Je voudrois que vous vissiez avec des Lunettes cette Fourmilliére d'astres, & cette graine des Mondes. Ils ressemblent en quelque sorte aux Isles Maldivés, à ces douce mille petites Isles ou Bancs de sable, separez seulement par des Canaux de Mer que

l'on sauteroit presque comme des Fossez. Ainsi les petits Tourbillons de la Voye de Lait sont si serrez, qu'il me semble que d'un Monde à l'autre on pourroit se parler, ou même se donner la main. Du moins je croi que les Oiseaux d'un Monde passent aisément dans un autre, & que l'on y peut dresser des Pigeons à porter des Lettres, comme ils en portent ici dans le Levant d'une Ville à un autre. Ces petits Mondes sortent apparemment de la regle générale, par laquelle un Soleil dans son Tourbillon efface dès qu'il paroît tous les Soleils étrangers. Si vous êtes dans un des petits Tourbillons de la Voye de Lait, votre Soleil n'est presque pas plus proche de vous, & n'a pas sensiblement plus de force sur vos yeux, que cent mille autres Soleils des petites Tourbillons voisins. Vous voyez donc votre Ciel briller d'un nombre infini de feux, qui sont fort proches les uns des autres, & peu éloignez de vous. Lorsque vous perdez de veuë votre Soleil particulier, il vous en reste encore assez, & votre nuit n'est pas moins éclairée que le jour, du moins la différence ne peut pas être sensible; & pour parler plus juste, vous n'avez jamais de nuit. Ils seroient bien étonnez, les Gens de ces Mondes-là, accoûtumez comme ils sont à une clarté perpetuelle, si on leur disoit qu'il y a des malheureux qui ont de véritables nuits, qui tombent dans des tenèbres profondes, & qui quand ils jouïssent de la lumiére, ne voyent même qu'un seul Soleil. Ils nous regarderoient comme des Etres disgraciez de la Nature, & notre condition les feroit fremir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la Marquise, s'il y a des Lunes dans les Mondes de la Voye de Lait; je voi bien qu'elles n'y seroient de nul usage aux Planètes principales qui n'ont point de nuit, & qui d'ailleurs marchent dans les espaces trop étroits pour s'embarras-

ser

raſſer de cet attirail des Planètes ſubalternes. Mais ſçavez-vous bien qu'à force de me multiplier les Mondes ſi liberalement, vous me faites naître une véritable difficulté? Les Tourbillons dont nous voyons les Soleils, touchent le Tourbillon où nous ſommes. Les Tourbillons ſont ronds, n'eſt-il pas vrai? Et comment tant de Boules en peuvent-elles toucher une ſeule? Je veux m'imaginer cela, & je ſens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'eſprit, répondis-je, à avoir cette difficulté là, & même à ne la pouvoir réſoudre; car elle eſt très-bonne en ſoi, & de la maniére dont vous la concevez, elle eſt ſans réponſe, & c'eſt avoir bien peu d'eſprit que de trouver des réponſes à ce qui n'en a point. Si notre Tourbillon étoit de la figure d'un Dé, il auroit ſix faces plates, & ſeroit bien éloigné d'être rond; mais ſur chacune de ces faces, on y pourroit mettre un Tourbillon de la même figure. Si au lieu de ſix faces plates, il en avoit vingt, cinquante, mille, il y auroit juſqu'à mille Tourbillons qui pourroient poſer ſur lui, chacun ſur une face, & vous concevez bien que plus un corps a de faces plates qui le terminent au dehors, plus il approche d'être rond, en ſorte qu'un Diamant taillé à facetes de tous côtez, ſi les facetes étoient fort petites, ſeroit quaſi auſſi rond qu'une Perle de même grandeur. Les Tourbillons ne ſont ronds que de cette maniére-là. Ils ont une infinité de faces en dehors, dont chacune porte un autre Tourbillon. Ces faces ſont fort inégales; ici elles ſont plus grandes, là plus petites. Les plus petits de notre Tourbillon, par exemple, répondent à la Voye de Lait, & ſoûtiennent tous ces petits Mondes. Que deux Tourbillons, qui ſont appuyez ſur deux faces voiſines,

laissent quelque vuide entre eux par embas, comme cela doit arriver très-souvent, aussi-tôt la Nature qui ménage bien le terrain, vous remplit ce vuide par un petit Tourbillon ou deux, peut-être par mille, qui n'incommodent point les autres, & ne laissent pas d'être un, ou deux, ou mille Mondes de plus. Ainsi nous pouvons voir beaucoup plus de Mondes que notre Tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gageroi que quoique ces petits Mondes n'ayent été faits que pour être jettez dans des coins de l'Univers qui fussent demeurez inutiles, quoi qu'ils soient inconnus aux autres Mondes qui les touchent, ils ne laissent pas d'être fort contens d'eux-mêmes. Ce sont eux sans doute dont on ne deçouvre les petits Soleils qu'avec des Lunettes d'approche, & qui sont en une quantité si prodigieuse. Enfin tous ces Tourbillons s'ajustent les uns avec les autres le mieux qu'il est possible; & comme il faut que chacun tourne autour de son Soleil sans changer de place, chacun prend la maniére de tourner, qui est la plus commode & la plus aisée dans la situation où il est. Ils s'engrainent en quelque façon les uns dans les autres comme les rouës d'une Montre, & aident mutuellement leurs mouvemens. Il est pourtant vrai qu'ils azissent aussi les uns contre les autres. Chaque Monde, à ce qu'on dit, est comme un Balon qui s'étendroit, si on le laissoit faire, mais il est aussi-tôt repoussé par les Mondes voisins, & il rentre en lui-même, après quoi il recommence à s'enfler, & ainsi de suite; & quelques Philosophes prétendent que les Etoiles fixes ne nous envoyent cette lumiére tremblante, & ne paroissent briller à reprises, que parce que leurs Tourbillons poussent perpetuellement le notre, & en sont perpetuellement repoussez.

J'ai-

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la Marquise. J'aime ces Balons qui s'enflent & se desenflent à chaque moment, & ces Mondes qui se combattent toûjours; & sur tout j'aime à voir comment ce combat fait entr'eux un commerce de lumiére, qui apparemment est le seul qu'ils puissent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'est pas le seul. Les Mondes voisins nous envoient quelquefois visiter, & même assez magnifiquement. Il nous en vient des Comètes, qui sont toûjours ornées, ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe vénérable, ou d'une queuë majestueuse.

Ah! quels députez, dit-elle en riant! On se passeroit bien de leur visite, elle ne sert qu'à faire peur. Ils ne font peur qu'aux enfans, répliquai-je, à cause de leur équipage extraordinaire; mais les enfans sont en grand nombre. Les Comètes ne sont que des Planètes qui appartiennent à un Tourbillon voisin. Elles avoient leur mouvement vers ses extremitez; mais ce Tourbillon étant peut-être différemment pressé par ceux qui l'environnent, est plus rond par en haut, & plus plat par embas, & c'est par embas qu'il nous regarde. Ces Planètes qui auront commencé vers le haut à se mouvoir en cercle ne prévoioient pas qu'embas le Tourbillon leur manqueroit, parce qu'il est là comme écrasé, & pour continuer leur mouvement circulaire, il faut nécessairement qu'elles entrent dans un autre Tourbillon, que je suppose qui est le notre, & quelles en coupent les extremitez. Aussi sont-elles toûjours fort élevées à notre égard, on peut croire qu'elles marchent au-dessus de Saturne. Il est nécessaire, veu la prodigieuse distance des Etoiles fixes, que depuis Saturne jusqu'aux extremi-

tez de notre Tourbillon, il y ait un grand eſpace vuide, & ſans Planètes. Nos Ennemis nous reprochent l'inutilité de ce grand eſpace. Qu'ils ne s'inquiétent plus, nous en avons trouvé l'uſage, c'eſt l'appartement des Planètes étrangéres qui entrent dans notre Monde.

J'entens, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer juſque dans le cœur de notre Tourbillon, & de ſe mêler avec nos Planètes, nous les recevons comme le Grand Seigneur reçoit les Ambaſſadeurs qu'on lui envoie. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Conſtantinople, mais, ſeulement dans un Fauxbourg de la Ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils réçoivent des Ambaſſadeurs ſans en renvoyer, & que nous ne renvoions point de nos Planètes aux Mondes voiſins.

A en juger par toutes ces choſes, repliqua-t-elle, nous ſommes bien fiers. Cependant je ne ſçai pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces Planètes étrangéres ont un air bien menaçant avec leurs queuës & leurs barbes, & peut-être on nous les envoye pour nous inſulter; au lieu que les notres, qui ne ſont pas faites de la même maniére, ne ſeroient pas ſi propres à ſe faire craindre, quand elles iroient dans les autres Mondes.

Les queuës & les barbes, répondis-je, ne ſont que de pures apparences. Le Planètes étrangéres ne différent en rien des notres, mais en entrant dans notre Tourbillon, elles prennent la queuë ou la barbe par une certaine ſorte d'illumination qu'elles reçoivent du Soleil, & qui entre nous n'a pas encore été trop bien expliquée; mais toûjours on eſt ſûr qu'il ne s'agit que d'une

ne eſpèce d'illumination; on la devinera quand on pourra. Je voudrois donc bien, reprit-elle, que notre Saturne allât prendre une queuë ou une barbe dans quelque autre Tourbillon, & y répandre l'effroy, & qu'enſuite ayant mis bas cet accompagnement terrible, il revint ſe ranger ici avec les autres Planètes à ſes fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui, répondis-je, qu'il ne ſorte point de notre Tourbillon. Je vous ai dit le choc qui ſe fait à l'endroit où deux Tourbillons ſe pouſſent, & ſe repouſſent l'un l'autre; je croi que dans ce pas-là une pauvre Planète eſt agitée aſſez rudement, & que ſes Habitans ne s'en portent pas mieux. Nous croyons nous autres être bien malheureux quand il nous paroît une Comète; c'eſt la Comète elle-même qui eſt bien malheureuſe. Je ne le crois point, dit la Marquiſe, elle nous apporte tous ſes Habitans en bonne ſanté. Rien n'eſt ſi divertiſſant que de changer ainſi de Tourbillon. Nous qui ne ſortons jamais du notre, nous menons une vie aſſez ennuyeuſe. Si les Habitans d'une Comète ont aſſez d'eſprit pour prévoir le temps de leur paſſage dans notre Monde, ceux qui ont déja fait le voyage, annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bien-tôt une Planète qui a un grand Anneau autour d'elle, diſent-ils peut-être, en parlant de Saturne. Vous en verrez une autre qui en a quatre petites qui la ſuivent. Peut-être même y a-t-il des gens deſtinez à obſerver le moment où ils entrent dans notre Monde, & qui crient auſſitôt, *Nouveau Soleil*, *Nouveau Soleil*, comme ces Matelots qui crient, *Terre*, *Terre*.

Il ne faut donc plus ſonger, lui dis-je, à vous donner de la pitié pour les Habitans d'une Co-

mète, mais j'espére du moins que vous plaindrez ceux qui vivent dans un Tourbillon dont le Soleil vient à s'éteindre & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoi? s'écria-t-elle, des Soleils s'éteignent? Oüi, sans doute, répondis-je. Les Anciens ont vû dans le Ciel des Etoiles fixes que nous n'y voions plus. Ces Soleils ont perdu leur lumiére, grande désolation assurément dans tout le Tourbillon; mortalité générale sur toutes les Planètes; car que faire sans Soleil? Cette idée est trop funeste, reprit-elle. N'y auroit-il pas moien de me l'épargner? Je vous dirai, si vous voulez, répondis-je, ce que disent de fort habiles gens, que ces Etoiles fixes qui ont disparu ne se sont pas pour cela éteintes, que ce sont des Soleils qui ne le sont qu'à demy, c'est-à-dire: qui ont une moitié obscure, & l'autre lumineuse; que comme ils tournent sur eux-mêmes, tantôt ils nous présentent la moitié lumineuse, & qu'alors nous les voions, tantôt la moitié obscure, qu'alors nous ne les voions plus. Selon toutes les apparences la cinquiéme Lune de Saturne est faite ainsi, car pendant une partie de sa révolution on la perd absolument de veuë, & ce n'est pas qu'elle soit alors plus éloignée de la Terre; au contraire elle en est quelque fois plus proche que dans d'autres temps où elle se laisse voir. Et quoique cette Lune soit une Planète, qui naturellement ne tire pas à conséquence pour un Soleil, on peut fort bien imaginer un Soleil qui soit en partie couvert de tâches fixes, au lieu que le notre n'en a que de passagéres. Je prendrai bien pour vous obliger cette opinion-là, qui est plus douce que l'autre; mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines Etoiles qui ont des temps reglez pour paroître & pour disparoître,

roître, ainſi qu'on a commencé à s'en appercevoir, autrement les demi-Soleils ne peuvent pas ſubſiſter. Mais que dirons-nous des Etoiles qui diſparoiſſent, & ne ſe remontrent pas après le temps pendant lequel elles auroient dû aſſurément achever de tourner ſur elles-mêmes? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce ſoient des demi-Soleils; cependant je ferai encore un effort en votre faveur. Ces Soleils ne ſe ſeront pas éteints; ils ſe ſeront ſeulement enfoncez dans la profondeur immenſe du Ciel, & nous ne pourrons plus les voir; en ce cas le Tourbillon aura ſuivi ſon Soleil, & tout s'y portera bien. Il eſt vrai que la plus grande partie des Etoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous; car en d'autres temps elles devroient s'en rapprocher, & nous les verrions tantôt plus grandes, tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous ſuppoſerons qu'il n'y a que quelques petits Tourbillons plus legers & plus agiles qui ſe gliſſent entre les autres, & font de certains tours, au bout deſquels ils reviennent, tandis que le gros des Tourbillons demeure immobile, mais voici un étrange malheur. Il y a des Etoiles fixes qui viennent ſe montrer à nous, qui paſſent beaucoup de temps à ne faire que paroître & diſparoître, & enfin diſparoiſſent entiérement. Des demi-Soleils reparoîtroient dans des temps reglez, des Soleils qui s'enfonceroient dans le Ciel, ne diſparoîtroient qu'une fois, pour ne reparoître de long-temps. Prenez votre réſolution, Madame, avec courage; il faut que ces Etoiles ſoient des Soleils qui s'obſcurciſſent aſſez pour ceſſer d'être viſibles à nos yeux, & enſuite ſe rallument, & à la fin s'éteignent tout à fait. Comment un Soleil peut-il s'obſcurcir

fourcir & s'éteindre, dit la Marquise, lui qui est en lui-même une source de lumiére? Le plus agréement du monde, selon Descartes, répondis-je. Il suppose que les tâches de notre Soleil, étant ou des écumes ou des broüillards, elles peuvent s'épaissir, se mettre plusieurs ensemble, s'accrocher les unes aux autres, ensuite elles iront jusqu'à former autour du Soleil une croûte qui s'augmentera toûjours, & adieu le Soleil. Si le Soleil est un feu attaché à une matiére solide qui le nourrit, nous n'en sommes pas mieux, la matiére solide se consumera. Nous l'avons déja même échappée belle, dit-on. Le Soleil a été très-pâle pendant des années entiéres, pendant celles par exemple, qui suivit la mort de Cesar. C'étoit la croûte qui commençoit à se faire; la force du Soleil la rompit & la dissipa, mais si elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquise. Présentement que je sçai les conséquences de la pâleur du Soleil, je croi qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir si je ne suis point pâle, j'irai voir au Ciel si le Soleil ne l'est point lui-même. Ah! Madame, répondis-je, rassurez-vous, il faut du temps pour ruïner un Monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps? Je vous l'avouë, repris-je. Toute cette masse immense de matiére qui compose l'Univers, est dans un mouvement perpetuel, dont aucune de ses parties n'est entiérement exempte, & dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point, il faut qu'il arrive des changemens, soit lents, soits prompts, mais toûjours dans des temps proportionnez à l'effet. Les Anciens étoient plaisans de s'imaginer que les Corps celestes étoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avoient pas encore vû

chan-

nanger. Avoient-ils eu le loisir de s'en assurer
r l'expérience? Les Anciens étoient jeunes au-
ès de nous. Si les Roses qui ne durent qu'un
our faisoient des Histoires, & se laissoient des
Mémoires les unes aux autres, les prémieres au-
oient fait le portrait de leur Jardinier d'une certaine
çon, & de plus de quinze mille âges de Rose,
s autres qui l'auroient encore laissé à celles qui
s devoient suivre, n'y auroient rien changé.
ur cela elles diroient, *Nous avons toûjours vû le*
ême Jardinier, de mémoire de Rose on n'a vû que
i, il a toûjours été fait comme il est, assurément
ne meurt point comme nous, il ne change seule-
ent pas. Le raisonnement des Roses seroit-il
on? Il auroit pourtant plus de fondement que
elui que faisoint les Anciens sur les Corps ce-
estes; & quand même il ne seroit arrivé aucun
hangement dans les Cieux jusqu'à aujourd'hui,
uand ils paroîtroient marquer qu'ils seroient faits
our durer toûjours sans aucune alteration, je ne
es en croirois pas encore, j'attendrois une plus
ongue expérience. Devons nous établir notre du-
ée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure
le quelque autre? Seroit-ce à dire que ce qui
uroit duré cent mille fois plus que nous, dût
oûjours durer? On n'est pas si aisément éternel.
l faudroit qu'une chose eût passé bien des âges
'homme mis bout à bout, pour commencer à
onner quelque signe d'immortalité. Vraiment,
lit la Marquise, je voi les Mondes bien éloig-
ez d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois seu-
ement pas l'honneur de les comparer à ce Jar-
inier qui dure tant à l'égard des Roses, ils ne
ont que comme les Roses même qui naissent &
qui meurent dans un Jardin les unes après les
autres; car je m'attens bien que s'il disparoît des

Etoi-

Etoiles anciennes, il en paroît de nouvelles ; il faut que l'espèce se repare. Il n'est pas à craindre qu'elle periſſe, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne sont que des Soleils qui se rapprochent de nous, après avoir été long-temps perdus pour nous dans la profondeur du Ciel. D'autres vous diront que ce sont des Soleils qui se sont dégagez de cette croûte obscure qui commençoit à les environner. Je croi aisément que tout cela peut être, mais je croi aussi que l'Univers peut avoir été fait de sorte qu'il s'y formeroit de temps en temps des Soleils nouveaux. Pourquoi la matiére propre à faire un Soleil ne pourra-t-elle pas, après avoir été dispersée en plusieurs endroits différens, se ramasser à la longue en un certain lieu, & y jetter les fondemens d'un nouveau Monde ? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux a la haute idée que j'ay des Ouvrages de la Nature. N'auroit-elle le pouvoir que de faire naître & mourir des Planétes ou des Animaux par une révolution continuelle ? Je suis persuadé, & vous l'êtes déja aussi ; qu'elle met en usage ce même pouvoir sur les Mondes, & qu'il ne lui en coûte pas davantage. Mais nous avons sur cela plus que de simples conjectures. Le fait est que depuis près de cent ans que l'on voit avec les Lunettes un Ciel tout nouveau, & inconnu aux Anciens, il n'y a pas beaucoup de Constellations où il ne soit arrivé quelque changement sensible, & c'est dans la voie de Lait qu'on en remarque le plus, comme si dans cette fourmiliére de petits Mondes, il regnoit plus de mouvement & d'inquiétude. De bonne foi, dit la Marquise, je trouve à present les Mondes, les Cieux, & les Corps celestes si sujets au changement,

ement, que m'en voilà tout-à-fait revenuë. Revenons-en encore mieux, ſi vous m'en croiez, epliquai-je, n'en parlons plus, auſſi-bien vous oilà arrivée à la derniére voûte des Cieux; & our vous dire s'il y a encore des Etoiles au de à, il faudroit être plus habile que je ne ſuis. Mettez-y encore des Mondes, n'y en mettez pas, ela dépend de vous. C'eſt proprement l'Empire es Philoſophes que ces grands Pays inviſibles ui peuvent être ou n'être pas ſi on veut, ou tre tels que l'on veut, il me ſuffit d'avoir me- é votre eſprit auſſi loin que vont vos yeux.

Quoi! s'écria-t-elle, j'ay dans la tête tout le iſtême de l'Univers! je ſuis ſçavante! Oüi, re- liquai-je, vous l'êtes aſſés raiſonnablement & ous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne en croire de tout ce que je vous ai dit dès que envie vous en prendra. Je vous demande ſeule- ment pour recompenſe de mes peines, de ne voir mais de Soleil, ni le Ciel, ni les Etoiles, ſans onger à moi.

****

Puis que j'ai rendu compte de ces Entretiens au ublic, je croy ne lui devoir plus rien cacher ſur tte matiére. Je publieray un nouvel Entretien, ui vint long-temps après les autres, mais qui fut récifément de la même eſpèce. Il portera le nom e Soir, puis que les autres l'ont porté, il vaut ieux que tout ſoit ſous le même titre.

SIXIÉME SOIR.

Nouvelles penſées qui confirment celles des Entretiens précédens. Derniéres Decouvertes qui ont été faites dans le Ciel.

IL y avoit long-temps que nous ne parlions plus des Mondes, Madame L. M. D. G. & moy, & nous commencions même à oublier que nous en euſſions jamais parlé, lorſque j'allay un jour chez elle, & y entrai juſtement comme deux hommes d'eſprit & aſſez connus dans le monde en ſortoient. Vous voyez bien, me dit-elle auſſi-tôt qu'elle me vit, quelle viſite je viens de recevoir; je vous avoüerai qu'elle m'a laiſſée avec quelque ſoupçon que vous pourriez bien m'avoir gâté l'eſprit. Je ſerois bien glorieux, lui répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir ſur vous, je ne croy pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'ayez fait, reprit-elle. Je ne ſçay comment la converſation s'eſt tournée ſur les Mondes, avec ces deux hommes qui viennent de ſortir; peut-être ont-ils amené ce diſcours malicieuſement. Je n'ai pas manqué de leur dire auſſi-tôt que toutes les Planètes étoient habitées. L'un d'eux m'a dit, qu'il étoit fort perſuadé que je ne le croiois pas; moi, avec toute la naïveté poſſible, je lui ai ſoutenu que je le croiois; il a toûjours pris cela pour une feinte d'une perſonne qui vouloit ſe divertir, & j'ai crû que ce qui le rendoit ſi opiniâtre à ne me

croire moi-même ſur mes ſentimens, c'eſt
il m'eſtimoit trop pour s'imaginer que je fuſſe
pable d'une opinion ſi extravagante. Pour l'au-
, qui ne m'eſtime pas tant, il m'a crüë ſur
parole. Pourquoi m'avez-vous entêtée d'une
oſe que les gens qui m'eſtiment ne peuvent pas
oire que je ſoûtienne ſérieuſement ? Mais, Ma-
me, lui répondis-je, pourquoi la ſouteniez-vous
ieuſement avec des gens que je ſuis ſeur qui
ntroient dans aucun raiſonnement qui fût un
u ſérieux ? Eſt-ce ainſi qu'il faut commettre
Habitans des Planètes ? Contentons-nous d'ê-
une petite troupe choiſie qui les croions, &
divulguons par nos myſtéres dans le Peuple.
omment, s'écraia-t-elle, appellez-vous peuple
deux hommes qui ſortent d'ici ? Ils ont bien
l'eſprit, repliquai-je, mais ils ne raiſonnent ja-
ais. Les raiſonneurs qui ſont gens durs, les ap-
lleront peuple ſans difficulté. D'autre part ces
ns-cy s'en vengent en tournant les raiſonneurs
ridicules, & c'eſt, ce me ſemble, un ordre
s-bien établi que chaque eſpèce mépriſe ce qui
manque. Il faudroit, s'il étoit poſſible, s'ac-
mmoder à chacune, il eût bien mieux valu
aiſanter des Habitans des Planètes avec ces deux
mmes que vous venez de voir, puiſqu'ils ſça-
nt plaiſanter, que d'en raiſonner, puis qu'ils ne
ſçavent pas faire. Vous en ſeriez ſortie avec
ur eſtime, & les Planètes n'y auroient pas per-
un ſeul de leurs Habitans. Trahir la vérité,
la Marquiſe ! vous n'avez point de conſcien-
. Je vous avoüe, répondis-je, que je n'ay pas
grand zèle pour ces véritez-là, & que je les
crifie volontiers aux moindres commoditez de
Société. Je vois par exemple, à quoi il tient,
à quoy il tiendra toûjours, que l'opinion
des

des Habitans des Planètes ne paſſe pour auſſi v
ſemblable qu'elle l'eſt; les Planètes ſe préſen
toûjours aux yeux comme des corps qui jet
de la lumiére, & non point comme de gra
Campagnes ou de grandes Prairies; nous croir
bien que des Prairies & des Campagnes ſero
habitées, mais des corps lumineux, il n'y a
moien. La raiſon à beau venir nous dire qu
a dans les Planètes des Campagnes, des Prair
la raiſon vient trop tard, le premier coup d'
a fait ſon effet ſur nous avant elle, nous n
voulons plus écouter, les Planètes ne ſont
des corps lumineux; & puis comment ſero
faits leurs Habitans? Il faudroit que notre i
gination nous repréſentât auſſi-tôt leurs figur
elle ne le peut pas; c'eſt le plus court de cr
qu'ils ne ſont point. Voudriez-vous que pour
tablir les Habitans des Planètes dont les intér
me touchent d'aſſez loin, j'allaſſe attaquer
redoutables puiſſances qu'on appelle les Sens
l'Imagination? Il faudroit bien du courage p
cette entrepriſe; on ne perſuade pas facilem
aux hommes de mettre leur raiſon en la place
leurs yeux. Je voy quelquefois bien des gens a
raiſonnables pour vouloir bien croire, après n
le preuves, que les Planètes ſont des Terres; m
ils ne le croient pas de la même façon qu'ils
croiroient s'ils ne les avoient pas veuës ſous u
apparence différente; il leur ſouvient toûjours
la premiére idée qu'ils en ont priſe, & ils n'
reviennent pas bien. Ce ſont ces gens-là qui
croiant notre opinion, ſemblent cependant
faire grace, & ne la favoriſer qu'à cauſe d'
certain plaiſir que leur fait ſa ſingularité.

Et quoi, interrompit-elle, n'en eſt-ce pas a
fez pour une opinion qui n'eſt que vraiſemblabl

Vo

us feriez bien étonnée, repris-je, ſi je vous
is que le terme de vraiſemblable eſt aſſez mo-
e. Eſt-il ſimplement vrai-ſemblable qu'A-
ndre ait été? Vous vous en tenez fort ſeure,
ſur quoi eſt fondée cette certitude? Sur ce
vous en avez toutes les preuves que vous
vez ſouhaiter en pareille matiére, & qu'il ne
éſente pas le moindre ſujet de douter, qui
ende & qui arrête votre eſprit, car du reſte,
s n'avez jamais veu Alexandre, & vous n'a-
pas de démonſtration Mathématique qu'il ait
être; mais que diriez-vous ſi les Habitans des
ètes étoient à peu près dans le même cas?
ne ſçauroit vous les faire voir, & vous ne
vez pas demander qu'on vous les demontre
me l'on feroit une affaire de Mathématique;
toutes les preuves qu'on peut ſouhaitter d'u-
areille choſe, vous les avez, la reſſemblan-
ntiére des Planètes avec la Terre qui eſt ha-
e, l'impoſſibilité d'imaginer aucun autre uſa-
our lequel elles euſſent été faites, la fecon-
& la magnificence de la Nature, de certains
ds qu'elle paroît avoir eus pour les beſoins de
abitans, comme d'avoir donné des Lunes aux
ètes éloignées du Soleil, & plus de Lunes
plus éloignées; & ce qui eſt très-important,
eſt de ce côté-là, & rien du tout de l'au-
& vous ne ſçauriez imaginer le moindre
de doute, ſi vous ne reprenez les yeux &
it du Peuple. Enfin ſuppoſé qu'ils ſoient,
Habitans des Planètes, ils ne ſçauroient ſe
arer par plus de marques plus ſenſibles; après
, c'eſt à vous à voir ſi vous ne les voulez
r que de choſe purement vrai-ſemblable.
vous ne voudriez pas, reprit-elle, que cela
parût auſſi certain qu'il me le paroît qu'A-
lexandre

lexandre a été ? Non pas tout-à-fait, répon
je, car quoi que nous aions sur les Habitans
Planètes autant de preuves que nous en pouv
avoir dans la situation où nous sommes, le no
bre de ces preuves n'est pourtant pas grand..
m'en vais renoncer aux Habitans des Planè
interrompit elle, car je ne sçai plus en quel
les mettre dans mon esprit; ils ne sont pas to
à-fait certains, ils sont plus que vrai-semblab
cela m'embarasse trop. Ah! Madame, repliq
je, ne vous découragez pas. Les Horloges
plus communes & les plus grossiéres, marqu
les heures, il n'y a que celles qui sont travail
avec plus d'art qui marquent les minutes.
même les esprits ordinaires sentent bien la di
rence d'une simple vrai-semblance à une certit
entiére; mais il n'y a que les esprits fins qui
tent le plus ou le moins de certitude ou de v
semblance, & qui en marquent, pour ainsi
re, les minutes par leur sentiment. Placez
Habitans des Planètes un peu au dessous d
lexandre, mais au dessus de je ne sçai comb
de points d'histoire qui ne sont pas tout-à-
prouvez; je croi qu'ils seront bien-là. J'a
l'ordre, dit-elle, & vous me faites plaisir d
ranger mes idées; mais pourquoi n'avez-vous
déja pris ce soin-là? Parce que quand vous c
rez les Habitans des Planètes un peu plus,
un peu moins qu'ils ne meritent, il n'y aura p
grand mal, répondis-je. Je suis seur que v
ne croiez pas le mouvement de la Terre aut
qu'il devroit être crû, en êtes-vous beaucou
plaindre? Oh! pour cela, reprit-elle, j'en
bien mon devoir, vous n'avez rien à me rep
cher, je croy fermement que la Terre tour
Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure rai

ui le prouve, repliquai-je. Ah! s'écria-t-elle, eſt une trahiſon de m'avoir fait croire les cho-s, avec de foibles preuves. Vous ne me jugiez onc pas digne de croire ſur de bonnes raiſons? ne vous prouvois les choſes, répondis-je, avec de petits raiſonnemens doux, & accom-odez à votre uſage; en euſſai-je emploié d'auſſi lides & d'auſſi robuſtes que ſi j'avois eu à atta-uer un Docteur? Oüi, dit-elle, prenez-moi préſentement pour un Docteur, & voyons cette ouvelle preuve du mouvement de la Terre.

Volontiers, repris-je, la voici. Elle me plait rt, peut-être parce que je croi l'avoir trou-ée; cependant elle eſt ſi bonne & ſi naturelle, ue je n'oſerois m'aſſurer d'en être l'inventeur, eſt toûjours ſeur qu'un Sçavant entêté qui y oudroit répondre, ſeroit reduit à parler beau-oup, ce qui eſt la ſeule maniére dont un Sça-nt puiſſe être confondu. Il faut ou que tous s Corps Celeſtes tournent en vingt-quatre heu-s autour de la Terre, ou que la Terre tour-nt ſur elle-même en vingt-quatre heures, at-buë ce mouvement à tous les Corps Celeſtes. Mais qu'ils aient réellement cette révolution de ngt-quatre heures autour de la Terre, c'eſt en la choſe du monde où il y a le moins d'ap-rence, quoi que l'abſurdité n'en ſaute pas d'a-ord aux yeux. Toutes les Planètes font certaine-ent leurs grandes révolutions autour du Soleil, ais ces révolutions ſont inégales entre elles, ſe-n les diſtances où les Planètes ſont du Soleil; s plus éloignées font leurs cours en plus de temps, qui eſt fort naturel. Cet ordre s'obſerve mê-e entre les petites Planètes ſubalternes qui tour-ent autour d'une grande. Les quatre Lunes de piter, les cinq de Saturne, font leurs cercles

en

en plus ou moins de temps autour de leur gra
de Planète, ſelon qu'elles en ſont plus ou mo
éloignées. De plus, il eſt ſeur que les Planè
ont des mouvemens ſur leurs propres centr
ces mouvemens ſont encore inégaux, on ne ſç
pas bien ſur quoi ſe regle cette inégalité, ſi c
ou ſur la différente groſſeur des Planètes, ou
leur différente ſolidité, ou ſur la différente vite
des Tourbillons particuliers qui les enferment,
des matiéres liquides où elles ſont portées, m
enfin l'inégalité eſt très-certaine, & en génér
tel eſt l'ordre de la nature, que tout ce qui
commun à pluſieurs choſes, ſe trouve en mêm
temps varié par des différences particuliéres.

Je vous entens, interrompit la Marquiſe, je croy que vous avez raiſon. Oüy, je ſuis votre avis; ſi les Planètes tournoient autour la Terre, elles tourneroient en des temps inéga ſelon leurs diſtances, ainſi qu'elles font autour Soleil; n'eſt-ce pas ce que vous voulez dir Juſtement, Madame, repris-je; leurs diſtanc inégales à l'égard de la Terre, leurs différen ſoliditez & la différente viteſſe des Tourbillo particuliers où elles ſont enfermées, devroie produire des différences dans ce mouvement pr tendu autour de la Terre, auſſi-bien que da tous les autres mouvemens; & les Etoiles fix qui ſont ſi prodigieuſement éloignées de nous, fort élevées au deſſus de tout ce qui pourro prendre autour de nous un mouvement génér du moins ſituées en lieu où ce mouvement d vroit être fort affoibli, n'y auroit-il pas bi de l'apparence qu'elles ne tourneroient pas a tour de nous en vingt-quatre heures, comme Lune qui en eſt ſi proche? Les Comètes q ſont étrangéres dans notre Tourbillon, qui

tienne

ennent des routes ſi différentes les unes des au-
es, qui ont auſſi des viteſſes ſi différentes, ne
evroient-elles pas être diſpenſées de tourner tout
utour de nous dans ce même temps de vingt-
uatre heures? mais non, Planètes, Etoiles fi-
es, Comètes, tout tournera en vingt-quatre
eures autour de la Terre. Encore, s'il y avoit
ans ces mouvemens quelques minutes de diffé-
ence, on pourroit s'en contenter; mais ils fe-
ont tous de la plus exacte égalité, ou plutôt
e la ſeule égalité exacte qui ſoit au monde; pas
ne minute de plus ou de moins. En vérité,
ela doit être étrangement ſuſpect.

Oh! dit la Marquiſe, puis qu'il eſt poſſible
ue cette grande égalité ne ſoit que dans notre
nagination, je me tiens fort ſeure qu'elle n'eſt
oint hors de là. Je ſuis bien-aiſe qu'une cho-
qui n'eſt point du genie de la Nature, re-
ombe entièrement ſur nous, & qu'elle en ſoit
échargée, quoy que ce ſoit à nos dépens. Pour
oy, repris-je, je ſuis ſi ennemy de l'égalité
rfaite, que je ne trouve pas même trop bon
ue tous les tours que la Terre fait chaque jour
r elle-même, ſoient préciſément de vingt-qua-
e heures, & toûjours égaux les uns aux au-
es; j'aurois aſſez d'inclination à croire qu'il y
des différences. Des différences, s'écria-t-
le! & nos Pendules ne marquent-elles pas une
tiére égalité? Oh! répondis-je, je recuſe les
endules; elles ne peuvent pas elles-mêmes être
ut-à-fait juſtes, & quelquefois qu'elles le ſe-
nt en marquant qu'un tour de vingt-quatre
eures ſera plus long ou plus court qu'un autre,
aimera mieux les croire dereglées, que de
upçonner la Terre de quelque irregularité dans
révolutions. Voilà un plaiſant reſpect qu'on

a pour elle, je ne me fierois guére plus à l
Terre qu'à une Pendule; les mêmes choſes
peu près qui déregleront l'une, déregleront l'au
tre; je croy ſeulement qu'il faut plus de temps
la Terre qu'à une Pendule pour ſe déregler ſen
ſiblement, c'eſt tout l'avantage qu'on lui peu
accorder. Ne pourroit-elle pas peu à peu s'ap
procher du Soleil? Et alors ſe trouvant dans u
endroit où la matiére ſeroit agitée, & le mou
vement plus rapide, elle feroit en moins de temp
ſa double révolution & autour du Soleil, &
autour d'elle-même. Les années ſeroient plu
courtes, & les jours auſſi, mais on ne pourro
s'en appercevoir, parce qu'on ne laiſſeroit pa
de partager toujours les années en trois cen
ſoixante & cinq jours, & les jours en vingt
quatre heures. Ainſi ſans vivre plus que nou
ne vivons préſentement, on vivroit plus d'an
nées; & au contraire, que la Terre s'éloign
du Soleil, on vivra moins d'années que nous
& on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'ap
parence, dit-elle, que quand cela ſeroit, de lon
gues ſuites de ſiécles ne produiroient que de bie
petites différences. J'en conviens, répondis-je
la conduite de la Nature n'eſt pas bruſque, &
ſa methode eſt d'amener tout par des degrez qu
ne ſont ſenſibles que dans les changemens for
prompts & fort aiſez. Nous ne ſommes preſ
que capables de nous appercevoir que de celu
des Saiſons; pour les autres qui ſe font avec
une certaine l'enteur, ils ne manquent guére d
nous échaper. Cependant tout eſt dans un bran
le perpetuel, par conſéquent tout change; & i
n'y a pas juſqu'à une certaine Demoiſelle qu
l'on a veuë dans la Lune avec des Lunettes, i
y a peut-être quarante ans, qui ne ſoit conſide
rablemen

ablement vieillie. Elle avoit un assez beau visage; ses joues se sont enfoncées, son nez s'est allongé, son front & son menton se sont avancez, de sorte que tous ses agremens sont évanoüis, & que l'on craint même pour ses jours.

Que me contez-vous là, interrompit la Marquise? Ce n'est point une plaisanterie, reprise. On appercevoit dans la Lune une figure particuliére qui avoit de l'air d'une tête de femme qui sortoit d'entre des Rochers, & il est arrivé du changement dans cet endroit-là. Il est tombé quelques morceaux de Montagnes qui ont laissé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus servir qu'à composer un front, un nez, & un menton de vieille. Ne semble-t-il pas, dit-elle, qu'il y ait une destinée malicieuse qui en veüille particuliérement à la beauté? ç'a été justement cette tête de Demoiselle, qu'elle a été attaquer sur toute la Lune. Peut-être qu'en recompense, repliquay-je, les changemens qui arrivent sur notre Terre embelissent quelque visage que les gens de la Lune y voyent; j'entens quelque visage à la maniére de la Lune, car chacun transporte sur les objets les idées dont il est rempli. Nos Astronomes voyent sur la Lune des visages de Demoiselles, il pourroit être que des femmes qui observeroient, y verroient de beaux visages d'Hommes. Moy, Madame, je ne sçay si je ne vous y verrois point. J'avouë, dit-elle, que je ne pourrois pas me défendre d'être obligée à qui me trouveroit là; mais je retourne à ce que vous me disiez tout à l'heure; arrive-t-il sur la Terre des changemens considerables?

Il y a beaucoup d'apparence; répondis-je, qu'il en est arrivé. Plusieurs Montagnes éle-

vées & fort éloignées de la Mer, ont de grands lits de Coquillages, qui semblent marquer nécessairement que l'Eau les a autrefois couvertes. Quelquefois, assez loin encore de la Mer, on trouve des Pierres, où sont des Poissons petrifiez. Qui peut les avoir mis là, si la Mer n'y a pas été? Les Fables disent qu'Hercule separa avec ses deux mains deux Montagnes, nommées Calpé & Abila, qui étant situées entre l'Afrique & l'Espagne, arrêtoient l'Ocean, & qu'aussi-tôt la Mer entra avec violence dans les Terres, & fit ce grand Golfe qu'on appelle la Mediterranée. Les Fables ne sont point tout-à-fait des Fables, ce sont des Histoires des temps reculez, mais qui ont été defigurées, ou par l'ignorance des Peuples, ou par l'amour qu'ils avoient pour le Merveilleux, très anciennes maladies des hommes. Qu'Hercule ait separé deux Montagnes avec ses deux mains, cela n'est pas trop croyable; mais que du temps de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Ocean ait enfoncé deux Montagnes plus foibles que les autres, peut-être à l'aide de quelque tremblement de Terre, & se soit jetté entre l'Europe & l'Afrique, je le croirois sans beaucoup de peine. Ce fût alors une belle tache que les Habitans de la Lune virent paroître tout à coup sur notre Terre; car vous sçavez, Madame, que les Mers sont des taches. Du moins l'opinion commune est que la Sicile a été separée de l'Italie, & Cypre de la Syrie; il s'est quelquefois formé de nouvelles Isles dans la Mer; des tremblemens de Terre ont abîmé des Montagnes, en ont fait naître d'autres, & ont changé le cours des Rivières; les Philosophes nous font craindre que le Royaume

Royaume de Naples & la Sicile, qui ſont des terres appuyées ſur de grandes voûtes ſoûterraines remplies de ſouphre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne ſeront plus aſſez fortes pour reſiſter aux feux qu'elles renferment, & qu'elles exhalent preſentement par des ſoupiraux tels que le Veſuve & l'Etna. En voilà aſſez pour diverſifier un peu le ſpectacle que nous donnons aux Gens de la Lune.

J'aimerois bien mieux, dit la Marquiſe, que nous les ennuyaſſions en leur donnant toûjours le même, que de les divertir par des Provinces abîmées.

Cela ne ſeroit encore rien, repris-je, en comparaiſon de ce qui ſe paſſe dans Jupiter. Il paroît ſur ſa ſurface comme des Bandes, dont il ſeroit envelopé, & que l'on diſtingue les unes des autres, ou des intervalles qui ſont entre-elles, par les différens degrez de clarté ou d'obſcurité. Ce ſont des Terres & des Mers, ou enfin de grandes parties de la ſurface de Jupiter, auſſi différentes entre-elles. Tantôt ces Bandes s'étrecissent, tantôt elles s'élargiſſent; elles s'interrompent quelquefois, & ſe réüniſſent enſuite; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, & il s'en efface, & tous ces changemens, qui ne ſont ſenſibles qu'à nos meilleures Lunettes, ſont en eux-mêmes beaucoup plus conſidérables, que ſi notre Ocean inondoit toute la Terre ferme, & laiſſoit en ſa place de nouveaux Continents. A moins que les Habitans de Jupiter ne ſoient Amphibies, & qu'ils ne vivent également ſur la Terre, & dans l'Eau, je ne ſçay pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit auſſi ſur la ſurface de Mars de grands changements, & même d'un mois à l'autre. En auſſi peu de temps, des Mers couvrent

de grands Continents, où ſe retirent par un flux & reflux infiniment plus violent que le notre, ou du moins c'eſt quelque choſe d'équivalent. Notre Planète eſt bien tranquille auprès de ces deux-là, & nous avons grand ſujet de nous en loüer, & encore plus s'il eſt vray qu'il y ait eu dans Jupiter des Pays grands comme toute l'Europe embraſés. Embraſés! s'écria la Marquiſe. Vraiment ce ſeroit là une nouvelle conſidérable. Très conſidérable, répondis-je. On a veu dans Jupiter, il y a peut-être vingt-ans, une longue lumiére, plus éclatante que le reſte de la Planète. Nous avons eu ici des Déluges, mais rarement: peut-être que dans Jupiter ils ont rarement auſſi de grandes Incendies, ſans préjudice des Déluges, qui y ſont communs. Mais quoy qu'il en ſoit, cette lumiére de Jupiter n'eſt nullement comparable à une autre, qui ſelon les apparences, eſt auſſi ancienne que le monde, & que l'on n'avoit pourtant jamais veuë. Comment une lumiére fait-elle pour ſe cacher, dit-elle? Il faut pour cela une adreſſe ſinguliére.

Celle-là, repris-je, ne paroit que dans le temps des Crepuſcules, de ſorte que le plus ſouvent ils ſont aſſez longs & aſſez forts pour la couvrir, & que quand ils peuvent la laiſſer paroître, ou les vapeurs de l'horizon la dérobent, ou elle eſt ſi peu ſenſible, qu'à moins que d'être fort exact, on la prend pour les Crepuſcules mêmes. Mais enfin depuis trente ans on l'a démêlée ſeurement, & elle a fait quelque temps les délices des Aſtronomes, dont la curioſité avoit beſoin d'être réveillée par quelque choſe d'une eſpèce nouvelle; ils euſſent eu beau découvrir de nouvelles Planètes ſubalternes, ils n'en étoient preſque plus touchez; les deux derniéres Lunes de Saturne, par exemple,

ple, ne les ont pas charmez ni ravis; comme avoient fait les Satellites ou les Lunes de Jupiter; on s'accoûtume à tout. On voit donc un mois devant & après l'Equinoxe de Mars, lors que le Soleil eſt couché, & le Crepuſcule finy, une certaine lumiére blanchâtre qui reſſemble à une queuë de Comète. On la voit avant le lever du Soleil, & avant le Crepuſcule vers l'Equinoxe de Septembre, & vers le Solſtice d'Hiver on la voit ſoir & matin; hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, ſe dégager des Crepuſcules, qui ont trop de force & de durée; car on ſuppoſe qu'elle ſubſiſte toûjours, & l'apparence y eſt toute entiére. On commence à conjecturer qu'elle eſt produite par quelque grand amas de matiére un peu épaiſſe qui environne le Soleil juſqu'à une certaine étenduë; la plupart de ſes rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite, mais il y en a qui allant donner contre la ſurface interieure de cette matiére, en ſont renvoyez vers nous, & y arrivent lors que les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le ſoir. Comme ces rayons reflechis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les avoir plutôt, & les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avois dit, que la Lune ne devoit point avoir de Crepuſcules, faute d'être environnée d'un air épais ainſi que la Terre. Elle n'y perdra rien, ſes Crepuſcules luy viendront de cette eſpèce d'air épais qui environne le Soleil, & qui en renvoye les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de luy ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas auſſi, dit la Marquiſe, des Crepuſcules aſſurez pour toutes les Planètes, qui n'auront pas

besoin d'être enveloppées chacune d'un air grossier, puisque celui qui envelope le Soleil seul peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de Planètes dans le Tourbillon? Je croirois assez volontiers que la Nature, selon le penchant que je luy connois à l'œconomie, ne se seroit servie que de ce seul moyen. Cependant, répliquay-je, malgré cette œconomie, il y auroit à l'égard de notre Terre deux causes de Crepuscules, dont l'une qui est l'air épais du Soleil, seroit assez inutile, & ne pourroit être qu'un objet de curiosité pour les Habitans de l'Observatoire; mais il faut tout dire, il se peut qu'il n'y ait que la Terre qui pousse hors de soy des vapeurs & des exhalaisons assez grossiéres pour produire des Crepuscules, & la Nature aura eu raison de pourvoir par un moyen en général aux besoins de toutes les autres Planètes, qui seront, pour ainsi dire, plus pures, & dont les évaporations seront plus subtiles. Nous sommes peut-être ceux d'entre tous les Habitans des Mondes de notre Tourbillon, à qui il falloit donner à respirer l'air le plus grossier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les Habitans des autres Planètes, s'ils sçavoient cela?

Ils auroient tort, dit la Marquise, on n'est pas à mépriser pour être envelopé d'un air épais, puisque le Soleil lui même en a un qui l'envelope. Dites-moy, je vous prie, cet air n'est-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avez dit autrefois qui sortoient du Soleil, & ne sert-il point à rompre la premiére force des rayons, qui auroit peut-être été excessive? Je conçois que le Soleil pourroit-être naturellement voilé, pour être plus proportionné à nos usages. Voilà, Madame, répondis-je, un petit commencement de Sistême que vous avez fait assez heureuse-

reuſement. On y pourroit ajoûter que ces vapeurs produiroient des eſpèces de pluyes qui retomberoient dans le Soleil pour le rafraichir, de la même maniére que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu eſt trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive préſumer de l'adreſſe de la Nature; mais elle a une autre ſorte d'adreſſe toute particuliére pour ſe dérober à nous, & on ne doit pas s'aſſurer aiſément d'avoir deviné ſa maniére d'agir, ni ſes deſſeins. En fait de Découvertes nouvelles, il ne faut pas trop preſſer de raiſonner, quoy qu'on en ait toûjours aſſez d'envie, & les vrais Philoſophes ſont comme les Elephans, qui en marchant ne poſent jamais le ſecond pied à terre, que le premier n'y ſoit bien affermy. La comparaiſon me paroît d'autant plus juſte, interrompit-elle, que le merite de ces deux eſpèces, Elephans & Philoſophes, ne conſiſte nullement dans les agrémens exterieurs. Je conſens que nous imitions le jugement des uns & des autres; apprenez-moy encore quelques-unes des derniéres Découvertes, & je vous promets de ne point faire de Siſtêmes précipitez.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je ſçay du Ciel, & je ne croy pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je ſuis bien fâché qu'elles ne ſoient pas auſſi ſurprenantes & auſſi merveilleuſes que quelques Obſervations que je liſois l'autre jour dans un Abregé des Annales de la Chine, écrit en Latin. On y voit des mille Etoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la Mer avec un grand fracas, ou qui ſe diſſolvent, & s'en vont en pluye; cela n'a pas été veu pour une fois à la Chine. J'ay trouvé cette Obſervation en deux temps aſſez-éloignez, ſans compter une Etoile qui s'en va crever vers l'Orient,

comme une fusée, toûjours avec grand bruit. Il est fâcheux que ces spectacles-là soient reservez pour la Chine, & que ces Pays-cy n'en ayent jamais eu leur part. Il n'y a pas long-temps que tous nos Philosophes se croyoient fondez en experience, pour soûtenir que les Cieux & tous les Corps Celestes étoient incorruptibles, & incapables de changement, & pendant ce temps-là d'autres hommes à l'autre bout de la Terre voyoient des Etoiles se dissoudre par milliers : cela est assez différent. Mais, dit-elle, n'ay-je pas toûjours oüi dire que les Chinois étoient de si grands Astronomes ? Il est vray, repris-je ; mais les Chinois y ont gagné à être separez de nous par un long espace de Terre, comme les Grecs & les Romains à en être separez par une longue suite de siécles, tout éloignement est en droit de nous imposer. En vérité, je croy toûjours de plus en plus, qu'il y a un certain Genie qui n'a point encore été hors de notre Europe ; ou qui du moins ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne luy est pas permis de se répandre dans une grande étenduë de terre à la fois, & que quelque fatalité lui prescrit des bornes assez étroites. Joüissons-en tandis que nous le possedons ; ce qu'il a de meilleur, c'est qu'il ne se renferme pas dans les sciences & dans les speculations séches, il s'étend avec autant de succès jusqu'aux choses d'agrément, sur lesquelles je doute qu'aucun Peuple nous égale. Ce sont celles-là, Madame, auxquelles il appartient de vous occuper, & qui doivent composer toute votre Philosophie.

FIN.

SUJET
DONNÉ
PAR FEU
MONSIEUR
DE BALZAC,
Pour le Prix d'Eloquence.

De la Patience & du Vice qui lui eſt contraire.

DISCOURS
QUI A REMPORTÉ
LE
PRIX D'ELOQUENCE
PAR LE JUGEMENT
DE
L'ACADEMIE FRANÇOISE.

QUELQUE peu d'uſage que l'homme faſſe de ſes lumiéres pour s'étudier ſoi-même, il découvre les foibleſſes & les déreglements dont il eſt rempli : auſſi-tôt ſa raiſon cherche à y remedier, touchée naturellement d'un deſir de perfection qui lui reſte de l'ancienne grandeur où elle s'eſt veuë élevée. Mais que peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être comptée pour une des miſéres de l'homme ? Elle ne ſçait que combattre des deffauts par des deffauts, ou guerir des paſſions par des paſſions ; & les vains remedes qu'elle fournit ſont des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle eſt intereſſée à ne les plus reconnoître pour des maux, & qu'elle s'eſt ſeduite elle-même en leur faveur.

En vain pendant pluſieurs ſiécles, la Gréce ſi

fertile en esprits subtils, curieux & inquiets, produisit ces Sages, qui faisoient une profession temeraire d'enseigner à leurs Disciples l'art de vivre heureux, & de se rendre plus parfaits: en vain la diversité infinie de leurs sentiments, qui sera à jamais la honte des foibles lumiéres naturelles, épuisa tout ce que la raison humaine pouvoit pour les hommes: l'effet des plus grands efforts de la Philosophie ne fut que de changer les vices que produit la nature corrompuë en de fausses vertus, qui étoient, s'il se peut, des marques encore plus certaines de corruption. Un homme du commun ou ignore, ou reconnoît ses deffauts avec aveu de simplicité, pour les rendre en quelque sorte excusables; au lieu qu'un Philosophe Paien, fier d'avoir acquis les siens à force de meditation & d'étude, leur donnoit tous ses applaudiffements.

Ces desordres que la raison humaine causoit dans la Gréce, où elle regnoit avec toute la hauteur dont elle est capable, quand elle vient à se méconnoître, les leçons trompeuses qu'elle envoioit de là chés tous les peuples du monde, qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité, ne furent pas sans doute les moindres motifs qui inviterent la Raison éternelle à descendre sur la terre. Si d'un côté chez les Juifs les fameuses Semaines de Daniel, qui expiroient, & le Sceptre de Juda qui avoit passé dans des mains étrangéres, pressoient le Liberateur si longtemps promis & attendu; il est certain que d'un autre côté les Grecs livrés jusques-là à des erreurs orgueilleuses, & à une ignorance contente d'elle-même, demandoient également le Messie par leurs besoins, quoi qu'ils ne fussent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux uns pour dégager sa parole tant de fois donnée par la bouche de ses Prophètes; &

il

il le devoit aux autres pour satisfaire à sa bonté, qui ne les pouvoit souffrir plus long-tems dans les égaremens de leur sagesse. Il falloit aux uns un Monarque qui s'établît un empire tout divin sur les Nations; un grand Prêtre qui leur enseignât les veritables Sacrifices; & il falloit aux autres un Sage, dont ils reçussent des preceptes solides; un Maître qui leur apportât toutes les connoissances, après lesquelles ils soûpiroient depuis si long-temps.

Il parut donc enfin parmy les hommes, ce Messie si ardemment desiré d'un seul peuple, & si nécessaire à tous. Alors les idées & du vrai & du bien nous furent révelées sans obscurité & sans nuages; alors disparurent tous ces phantômes de vertus qu'avoit enfantés l'Imagination des Philosophes; alors des remèdes tout divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous sont naturels.

Arrêtons nos yeux en particulier sur quelqu'un des effets que produisit la nouvelle Loy annoncée par Jésus-Christ. L'impatience dans les maux est peut-être un des vices auxquels la nature nous porte, & le plus généralement & avec le plus de force, & il n'y a point de vertu à laquelle la Philosophie ait plus aspiré qu'à la patience; sans doute, parce qu'il n'y en a aucune ny plus nécessaire à la malheureuse condition des hommes, ny plus capable d'attirer une distinction glorieuse à ceux qui auroient pû l'acquerir. Cette impatience de la nature, & la fausse patience de la Philosophie, nous serviront d'exemples de l'heureux renouvellement qui se fit alors dans l'Univers. Voyons comment la veritable patience inconnuë jusques-là sur la terre, prit la place de l'une & de l'autre. N'ayons point de honte d'en-

visager

viſager de près, & d'étudier nos miſéres; cette veuë, cette étude ſervira à nous convaincre des bienfaits du Redempteur.

I. POINT.

QUEL eſt-ce mouvement impetueux de notre ame qui s'irrite contre les maux qu'elle endure, & qui s'agite comme pour en ſecoüer le joug? Pourquoy tâcher à les repouſſer loin de nous par des efforts violents, dont nous ſentons en même temps l'impuiſſance? Pourquoy prendre à partie ou des Aſtres, qui n'ont en aucune ſorte contribué à nos malheurs; ou une Fortune & des Deſtins qui n'ont point d'être hors de notre imagination? Que veulent dire ces plaintes addreſſées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées? Que veut dire cette eſpèce de fureur où nous entrons contre nous-mêmes, moins fondée encore que tous ces autres emportements? Soulageons-nous nos maux, ou les redoublons nous? Malheureux, ſi nous n'avons que des moyens ſi faux & ſi peu raiſonnables pour les ſoulager! Inſenſés, ſi nous les redoublons! Mais quel ſujet d'en douter? il n'eſt que trop ſeur que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faiſons pour arracher le trait qui nous bleſſe, l'enfonce encore davantage; l'ame ſe déchire elle-même par cette nouvelle agitation, & le mouvement extraordinaire où elle ſe met excitant ſa ſenſibilité, donne plus de priſe ſur elle à la douleur qui la tourmente.

Cependant ny la honte de ſuivre des mouvements déreglés, ny la crainte d'augmenter le ſentiment de nos maux, ne réprime en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facile-

acilement, que la voix ſecrette de notre conſcience ne nous la reproche preſque pas, & qu'il n'y a point dans ces emportements une injuſtice évidente qui nous frappe & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il ſemble que le mal que nous ſouffrons nous juſtifie; il ſemble qu'il nous diſpenſe pour quelque temps de la néceſſité d'être raiſonnables. N'employe-t-on pas même quelque ſorte d'art pour s'excuſer de ce deffaut, & pour s'y livrer ſans ſcrupule? Ne ſe déguiſe-t-on pas ſouvent l'impatience ſous le nom plus doux de vivacité? il eſt vray qu'elle marque toûjours une ame vaincuë par ſes maux, & contrainte de leur ceder; mais il y a des malheurs auſquels les hommes approuvent que l'on ſoit ſenſible juſqu'à l'excès, & des évenements où ils s'imaginent que l'on peut avec bienſeance manquer de forces, & s'oublier entiérement. C'eſt alors qu'il eſt permis d'aller juſqu'à ſe faire un merite de l'impatience, & que l'on ne renonce pas à en être applaudi. Qui l'eût crû, que ce qui porte le plus le caractére de petiteſſe de courage pût jamais devenir un fondement de vanité? La Religion ſeule pouvoit remedier à un deſaut ſi enraciné dans la nature, & quelquefois autoriſé par nos fauſſes opinions. Elle nous apprend, pour étouffer en nous l'impatience toûjours nuiſible & inſenſée, que nous ſommes tous pécheurs, que nous devons une expiation à la juſtice divine, que tous les maux que nous ſommes capables de ſouffrir, nous les avons meritez? Quelle étrange conſolation à en juger ſelon les premiéres idées qui ſe préſentent! Quoy, nous ne ſerons pas ſeulement malheureux, nous ſerons encore obligés de nous croire coupables? Nous perdrons juſqu'au droit

de

de nous plaindre, nos soupirs ne pourront plu
être innocents? Encore un coup, quelle étran
ge consolation!

C'en est une cependant & solide & efficace
quelques tristes que paroissent quelquefois les vé
rités qui nous viennent du Ciel, elles n'en vien
nent que pour notre bonheur & notre repos
Un Chrétien vivement persuadé qu'il merite les
maux qu'il souffre, est bien éloigné de les re
doubler par des mouvements d'impatience. I
est juste que la revolte de notre ame contre des
douleurs deuës à nos pechés, soit punie par
l'augmentation de ces douleurs mêmes: mais on
se l'épargne; en se soûmettant sans murmure au
châtiment que l'on reçoit. Ce n'est pas que les
Chrétiens cherchent à souffrir moins, c'est qu'
d'ordinaire les actions de vertu ont des récom
penses naturelles qui en sont inséparables. On
ne peut être dans une sainte disposition à souffri
que l'on ne deminuë la rigueur des souffrances
On ne peut y consentir sans les soulager, & lor
que nous nous rangeons contre nous-mêmes du
parti de la justice divine, on peut dire que nous
affoiblissons en quelque sorte le pouvoir qu'ell
auroit contre nous.

Faut-il que je mette aussi au nombre des mo
tifs de patience que la Religion nous enseigne
les biens éternels qu'elle nous apprend à meri
ter par le bon usage de nos maux? Sont-ce ve
ritablement des maux, que les moyens d'acque
rir ces biens celestes qui ne pourront jamai
nous être ravis? Souffre-t-on encore quand on
ame quelque place à des douleurs & foibles &
passagéres. Ah! il semble qu'ils nous empêchen
bien plutôt de les sentir, qu'ils ne nous aiden
à les endurer.

Te

Tel a été l'art de la bonté de Dieu, que dans es punitions mêmes que ſa colére nous envoye, lle a trouvé moyen de nous y ménager une ſour-ce d'un bonheur infini: recevons avec une ſoû-miſſion ſincére de ſi juſtes punitions, & elles leviendront auſſi-tôt des ſujets de récompenſe. Nous n'aurons pas ſeulement effacé nos crimes, nous aurons acquis un droit à la ſouveraine fe-icité. Aveuglement de la nature, Lumiéres cé-eſtes de la Religion, que vous êtes contraires: La nature par ſes mouvemens deſordonnez, aug-mente nos douleurs, & la Religion les met, pour ainſi dire, à profit par la patience qu'elle nous inſpire. Si nous en croyons l'une, nous ajoûtons à des maux néceſſaires un mal volon-taire; & ſi nous ſuivons les inſtructions de l'au-tre, nous tirons de ces maux néceſſaires les plus grands de tous les biens.

Auſſi la patience chrétienne n'eſt-elle pas une ſimple patience, c'eſt un veritable amour des douleurs. Si on ne portoit pas ſa veuë dans cette éternité de bonheur dont elles nous aſſu-rent la joüiſſance, on ſe borneroit à les rece-voir ſans murmure, comme des châtiments dont on eſt digne par ſes pechés; mais dès que l'on regarde le prix infini dont elles ſont payées, on ne peut plus que les recevoir avec joye comme des graces dont on eſt indigne. De-là naiſſoient ces merveilles dont les Annales des Chrétiens ſont remplies; cette tranquilité dont les Saints ont joüi au milieu même des plus âpres tour-ments; cette égalité parfaite qu'ils ont toûjours veuë entre les biens & les maux; que dis-je, égalité? cette préference qu'ils ont toûjours don-née aux maux ſur les biens, ces heureux excès de patience qu'ils ont pouſſez juſqu'à oſer ap-

peller

peller ſur eux les maux que la main de Dieu lee
refuſoit.

Quel ſpectacle fut-ce pour le monde corrot
pu que la naiſſance du Chriſtianiſme! On vc
paroître tout à coup & ſe répandre dans l'Ur
vers des hommes qui diſconviennent d'avec to
les autres ſur les principes les plus commun
des hommes qui rejettent tout ce qui eſt reche
ché avec le plus d'ardeur, & qui ont un amo
ſincére pour tout ce que les autres fuyent. L
plaintes ſont un langage qui leur eſt inconnu,
ce n'eſt dans la proſperité. Ils ne ſe contente
pas d'avoir au milieu des malheurs une conſta
ce inébranlable, ils ont une joye qui va ſouve
juſqu'à des tranſports; s'ils ne s'offrent pas d'eu
mêmes aux tourments & à la mort, ils ſe co
traignent; la cruauté de leurs ennemis ſe mé
prend éternellement, on ne leur donne pour ſup
plices que ce qu'ils ſouhaitent. Quels ſont ce
prodiges, devoient dire les Payens? Quel eſt
ce renverſement? les biens & les maux ont-i
changé de nature? les hommes en ont-ils chan
gé eux mêmes? Cet étonnement fut ſans dout
d'autant plus grand que l'on voyoit les Philoſo
phes, qui juſques-là avoient parû être en poſ
ſeſſion de toutes les vertus & des verités, con
fondus & dans leur ſpeculation, & dans leur
pratiques, par de nouveaux Philoſophes incom
parablement plus parfaits. Ce furent ces dernier
Sages, ou plutôt ce fut leur Maître céleſte qu
détruiſit les fauſſes eſpèces de patience établie
par des Sages trompeurs, & plus vicieuſes peut
être que l'impatience naturelle aux hommes qu
n'ont que leurs paſſions pour guides.

II. POINT

II. Point.

Jamais la raiſon humaine n'a fait éclater tant d'orgüeil & n'a l'aiſſé voir tant d'impuiſſance que dans la Secte des Stoïciens. Ces Phiſophes entreprirent de perſuader aux hommes e leur propre corps étoit pour eux quelque oſe d'étranger, dont les intérêts leur devoient e indifférents, & que les douleurs qui affliient ce corps étoient ignorées par le Sage, i ſe retranchoit entierement dans la partie ſpiuelle de lui-même. Ainſi le Stoïcien regardoit maux avec dédain, comme des ennemis inpables de luy nuire, & il ſe paroit d'une pance faſtueuſe, fondée ſur l'impoſſibilité dont Secte le flattoit. Souffrir avec conſtance, eût é quelque choſe de trop humain, il ne ſouffoit point, ſemblable à Jupiter même, dont il avoit lieu d'envier ny les perfections, ny le nheur.

Juſqu'où vous égarez-vous, foibles eſprits des mmes, quand vous êtes abandonnez à vous-êmes? Quoi, il s'agit de ſoulager les bleſſuque nous recevons tous les jours, nous les cevons, nous en gemiſſons, & on n'y trouve int d'autre reméde que de nous ſoûtenir que us ſommes invulnerables? Trop heureux enre, ſi nous pouvions entrer dans cettte illuſion en profiter; mais ſi ces vaines idées élevent ur quelques momens, & enflent l'imaginan ſeduite, on eſt auſſi-tôt rapellé au ſentient de ſes maux par la nature plus forte & s puiſſante; & ſi l'opiniâtreté du parti dont a fait choix maintient encore dans l'eſprit te ſuperbe ſpeculation, le cœur qui ſouffre la dément

dément & la condamne. Quand ce Stoïcien pressé par la douleur d'une maladie violente s'écrioit en s'adressant à elle ; *Je n'avoüeray pourtant pas que tu sois un mal* ; cet effort qu'il faisoit pour ne le pas avoüer, ce desaveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu & le plus fort & le plus sincére qui pût jamais être ?

Loin du Christianisme une erreur si contraire aux sentimens naturels, & un orgueil si indigne d'une raison éclairée. La patience des Chrétiens n'est point fondée sur ce qu'ils s'imaginent être au dessus des douleurs ; ils souffrent, ils avoüent qu'ils souffrent ; mais la soûmission qu'ils ont pour celuy qui les fait justement souffrir, mais le prix qui est proposé à leurs souffrances produit cette constance, ce calme, cette joye qui ont si souvent arraché à leurs persécuteurs de l'admiration & du respect. Ils ne retiennent point leurs plaintes & leurs gemissements par la crainte de deshonorer le parti qu'ils font profession de suivre, mais la divine Religion qu'ils suivent prévient en eux les plaintes & les gemissements par les saintes pensées dont elle les remplit. Ils sont tels au dedans d'eux-mêmes, que les Stoïciens avoient beaucoup de peine à paroître au dehors, tranquilles & vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils sont ce que toute la Philosophie elle-même ne sçauroit assés admirer, aussi sensibles que tous les autres hommes à toutes les miséres humaines ; plus satisfaits au milieu des plus grandes miséres, que s'ils étoient les plus heureux des hommes.

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus d'avantage que dans les injures. Un Stoïcien offensé ne conservoit un exterieur paisible, que parce qu'il s'élevoit aussi-tôt dans son cœur au

dessus

eſſus de celuy qui l'avoit offenſé & quelquefois même par un ſuperbe jugement oſoit le dérader de la qualité d'homme : inſulte qu'on fait ans danger à ſon ennemy, vengeance impuisante, qui ne laiſſe pas de conſoler l'orgueil. Un Chrétien ſe met dans ſon cœur au deſſous de ous les hommes, & cependant il a au milieu des outrages une heroïque tranquillité qui le met au eſſus de ſes ennemis. Innocent & heureux arifice que la grace nous enſeigne: ſans prendre ne fierté mal fondée, ſans affecter une fauſſe nſenſibilité, nous n'avons qu'à nous humilier ous la main du Créateur, pour être ſuperieurs ux Créateurs; nous n'avons qu'à la reſpecter lans les inſtrumens qu'elle employe, pour être à 'épreuve des plus rudes coups que les hommes ouiſſent nous porter. Il n'y en a point qui n'ayent aſſés de pouvoir pour nous faire ſouffrir; mais il n'y en a point qui en aient aſſés pour roubler notre repos. Lors que leurs bras ſont ournés contre nous, un bras plus puiſſant qui es fait agir ſe montre aux yeux de notre foy, ient nos douleurs dans le reſpect, & réprime oute l'agitation qu'elles produiroient dans notre me. Les injuſtices que nous avons à eſſuyer ne ſe preſentent plus à nous comme des évenemens qui partent de la méchanceté des hommes, & qui doivent exciter en nous de la haine & de 'indignation, nous remontons plus haut, & d'une veuë plus éclairée, nous découvrons que ces mêmes évenemens nous viennent du Ciel, & comme de juſtes châtiments qui demandent de a ſoûmiſſion, & comme des ſujets de merite qui demandent des actions de graces.

Ce n'étoit pas ainſi qu'en jugeoient la plupart des Philoſophes, perſuadés que toutes choſes

étoient

étoient gouvernées par une fatalité aveugle, immuable, néceſſaire, de laquelle partoient indifféremment & les biens & les maux. Il eſt vrai qu'ils ſe ſoûmettoient à elle dans les malheurs & quelquefois avec aſſés de reſolution ; mais quelle étoit cette eſpèce de patience ? une patience d'eſclaves attachés à leur chaîne, & ſujets à tous les caprices d'un maître impitoyable : une patience qui n'étant fondée que ſur l'inutilité de la revolte, arrête durement les mouvements de l'ame, & au lieu de la conſoler, laiſſe un chagrin ſombre & farouche ; en un mot un deſeſpoir un peu raiſonné, plutôt qu'une vraye patience. Graces à notre auguſte Religion, nous ſçavons que nous ne dépendons point d'un deſtin aveugle qui nous emporte & nous entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent point de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne ; une intelligence éternelle, non moins puiſſante que le pariſſoit aux Philoſophes leur fatalité imaginaire, mais de plus ſouverainement ſage, preſide à tout. Ce bras dont nous reſpectons les coups, eſt un bras qui nous diſtribuë les maux mêmes ſelon nos beſoins & ſelon nos forces, qui, à proprement parler, ne nous envoye que des biens ; c'eſt le bras d'un pere, nous ſouffrons comme des enfans, ſeurs de la bonté de celuy qui nous fait ſouffrir, & non point comme des eſclaves aſſujettis à toutes les rigueurs les plus bizarres & les plus cruelles : ce n'eſt point l'inutilité de la revolte qui nous arrête, c'en eſt l'injuſtice, & notre patience eſt une véritable ſoumiſſion d'eſprit qui répand dans le cœur une conſolation preſque auſſi douce, ſi je l'oſe dire, que la jouiſſance meme du bien.

Tels ſont les effets que produit chés les Chrétiens

tiens le divin exemple de patience qui leur fut propoſé, lorſque le Juſte, le ſeul Juſte qui l'ait été jamais par lui-même, ſe vit ſur le point d'expier les pechés du genre-humain. Abandonné de toute la Nature, hormis de quelques Diſciples, qui n'avoient plus que peu d'inſtants à luy être fidelles, frappé de l'affreuſe idée d'un ſupplice également honteux & cruel qui luy étoit deſtiné, il s'adreſſe à ſon Pere céleſte, il luy demande que s'il eſt poſſible les tourmens qu'il enviſage luy ſoient épargnez, & un ſouhait que la grandeur de ſes tourments déja préſents à ſes yeux rendoit ſi legitime, un ſouhait plus legitime encore par l'innocence de celuy qui le faiſoit, un ſouhait où la moderation éclate juſque dans les termes qui l'expriment, eſt cependant reprimé dans le même moment, par une ſoumiſſion entiére & ſans reſerve aux deſſeins de Dieu. *Que ta volonté ſoit faite*, dit Jeſus-Chriſt à ſon Pere, & quelle volonté! combien ſçavoit-il qu'elle étoit ſévére & rigoureuſe à ſon égard! il ſe voyoit livré à la juſtice irritée, il voyoit la bonté entiérement ſuſpenduë, cependant pour ſatisfaire aux devoirs de l'obéïſſance d'un Fils, il ſouſcrit à ſa propre diſgrace, & ſon unique ſoulagement au milieu de ſes douleurs les plus vives, eſt de tourner les yeux ſur la main dont il les reçoit.

Il ſoûpira encore ſur la Croix, il ſe plaignit d'avoir été abandonné de ſon Pere; mais il ne murmuroit pas de cette extrême rigueur, il nous marquoit ſeulement combien il y étoit ſenſible. Les Philoſophes prétendoient à une impaſſibilité, qui dans l'état où nous ſommes, ne peut s'accorder avec la nature humaine, & Jé-

ſus-Chriſt ne voulut pas joüir de celle qu'il eût pû recevoir de ſa Divinité. Il ſouffrit les plus cruels ſupplices pour laiſſer un exemple qui convint à des hommes néceſſairement ſujets à la douleur. Il prit toute notre ſenſibilité pour nous porter avec plus de force à l'imitation de ſa patience.

Inſpirés-nous, Verbe incarné, cette vertu heroïque ſi éloignée de la corruption qui nous eſt devenuë naturelle, & de la fauſſe perfection à laquelle la Philoſophie aſpiroit. Daignés-nous inſtruire dans la ſcience de ſouffrir, ſcience toute céleſte, & qui n'appartient qu'à vos Diſciples. Tout le cours de votre vie nous en donne d'admirables leçons; mais comment les mettre en pratique ſans le ſecours de votre grace? C'eſt vous ſeul ſur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus, & c'eſt vous ſeul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les ſuivre. Vous qui êtes la Raiſon & la Sageſſe de votre adorable Pere, devenés auſſi la notre pour regler les emportemens auſquels ſa nature s'abandonne dans les afflictions; ne permettés, Seigneur, à votre Juſtice de les faire tomber ſur nous, que quand vous aurez mis dans notre ame les diſpoſitions néceſſaires pour en profiter, & ne nous envoyés tous les maux dont nous ſommes dignes, qu'en nous donnant en même temps un courage vraiement Chrétien.

Monsieur DE FONTENELLE *aïant été élû par Messieurs de l'Academie Françoise à la place de feu Monsieur* DE VILLAYER *Doyen du Conseil d'Etat, y vint prendre seance le Samedy cinquiéme May* 1691. *& fit le Remerciment qui suit.*

MESSIEURS,

Si je ne songeois aujourd'huy à me défendre des mouvements flateurs de la vanité, quelle occasion n'auroit-elle pas de me séduire, & de me jetter dans la plus agréable erreur où je fois jamais tombé? En entrant dans votre illustre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute sa gloire; je me croirois associé à l'immortelle Renommée qui vous attend; & comme la vanité est également hardie dans ses idées, & ingenieuse à les autoriser, je me croirois digne du choix que vous avez fait de moi, pour ne vous pas croire capables d'un mauvaix choix.

Mais, MESSIEURS, j'ose assurer que je me garantis d'une si douce illusion; je sçay trop ce qui m'a donné vos suffrages. J'ay prouvé par ma conduite que je connoissois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Academie Fran-

çoiſe, & vous m'avés compté cette connoiſſance pour un merite; mais le merite d'autruy vous a encore plus fortement ſollicités en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naiſſance à un grand Nom, qui dans la plus noble eſpèce des productions de l'eſprit efface tous les autres noms; à un nom que vous reſpectés vous-mêmes. Quelle ample matiére m'offriroit l'illuſtre Mort qui l'a ennobli le premier! Je ne doute pas que le Public, penetré de la vérité de ſon Eloge, ne me diſpenſât de cette ſcrupuleuſe bien-ſeance qui nous défend de publier des loüanges où le ſang nous donne quelque part, mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zèle du ſang, parler de ce grand Homme, que comme en parlent ceux que ſa gloire intéreſſe le moins.

Vous, MESSIEURS, à qui ſa mémoire ſera toûjours chére, daignez travailler pour elle, en me mettant en état de ne la pas deshonorer. Empêchés que l'on ne reproche à la nature de m'avoir uny à luy par des liens trop étroits. Vous le pouvez, MESSIEURS, j'oſe croire même que vous vous y engagés aujourd'hui. Seurs que vos lumiéres ſe communiquent, vous m'accordés l'entrée de l'Academie; & pourriés-vous me recevoir parmi vous, ſi vous n'aviés formé le deſſein de m'élever juſqu'à vous? Oſerois-je moi-même, ſi je ne comptois ſur votre ſecours, ſuccéder à un grand Magiſtrat, dont le génie, quelque diſtance qu'il y ait entre les caractéres de Conſeiller d'Etat & d'Academicien, embraſſoit toute cette étenduë?

Je ſens que mon cœur me ſollicite de m'étendre ſur ce que je vous dois, & je réſiſte à un mouvement ſi legitime, non par l'impuiſſance où

je

je ſuis de trouver des expreſſions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas, mais parce que je vous marqueray mieux ma reconnoiſſance, lorsque j'entreray avec une ardeur égale à la votre dans tout ce qui vous intéreſſe le plus vivement. Un grand ſpectacle eſt devant vos yeux, une grande idée vous occupe, & vous rendroit indifférents à d'autres diſcours; je ſuſpens mes ſentimens particuliers, je cours au ſeul ſujet qui vous touche.

Mons vient d'être ſoûmis. Tandis qu'un Prince qui tire tout ſon éclat d'être jaloux de la gloire de LOUIS LE GRAND, aſſemble avec faſte des Conſeils compoſés de Souverains, & que ſon ambition s'y laiſſe flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a concuë de la France, tandis qu'il propoſe des projets d'une Campagne plus heureuſe que les précédentes, projets qu'a enfantés avec peine une ſombre & lente meditation; c'eſt aux portes de ce Conſeil, c'eſt dans le fort des déliberations, que LOUIS entreprend de ſe rendre maître de la plus conſidérable de toutes les Places ennemies.

A ce coup de foudre l'Aſſemblée ſe diſſipe; le Chef court, vole où il ſe croit néceſſaire, remuë tout, fait les derniers efforts, aſſemble enfin une aſſés grande Armée pour ne pas être témoin de la priſe de Mons ſans en rehauſſer l'éclat. La fortune du Roi avoit appellé ce Spectateur d'au-delà des Mers. Conquête auſſi heureuſe que glorieuſe, ſi au milieu du bonheur dont elle a été accompagnée, elle ne nous avoit pas coûté des craintes mortelles. Il n'eſt pas beſoin d'en exprimer le ſujet; ſous le Regne de LOUIS, nous ne pouvons craindre que quand il s'expoſe.

Dans le même temps Nice, qui dans les Etats d'un autre Ennemy décide presque de leur seureté, Nice est forcée de se rendre à nos armes, & la Campagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur, qu'elle noblesse dans les entrepriſes du Roy! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du succès, qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultés du dessein, & fera disparoitre tous les obstacles qui ont été ou prevenus ou surmontés. Il manque à des entrepriſes si vastes & si hardies la lenteur de l'exécution.

Quand nous vimes, il y a quelques années, s'élever l'orage que formoit contre nous un esprit né pour en exciter, ambitieux sans mesure, & cependant ambitieux avec conduite, enorgueilli par des crimes heureux; quand nous vîmes entrer dans la Ligue juſqu'à des Princes, qui malgré leur foibleſſe pouvoient être à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déja redoutable, nous esperâmes, il est vrai, que tant d'ennemis viendroient se briſer contre la puiſſance de LOUIS; mais ne diſſimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fût, ne nous promettoit rien au-de-là d'une glorieuſe reſiſtance. Apprenons que la reſiſtance de LOUIS, ce ſont de nouvelles Conquêtes, il ne ſçait point aſſeurer ſes Frontiéres ſans les étendre, il ne deffend ſes Etats qu'en les agrandiſſant.

Il avoit renoncé par la Paix à ſe rendre maître de l'Europe, & l'Europe entiére rallume une Guerre qui le rétablit dans ſes droits, & l'invite à reparer les pertes volontaires de ſa moderation. Il tenoit ſa valeur captive, ſes Ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, & l'Univers lui eſt ouvert.

Que

Que ne pouvons-nous rappeller du tombeau, & rendre ſpectateur de tant de merveilles, le grand Miniſtre à qui l'Academie Françoiſe doit ſa naiſſance! Luy qui ſous les ordres du plus juſte des Rois a commencé l'élevation de la France, avec quel étonnement verroit-il ſes propres deſſeins pouſſés ſi loin au-de-là de ſon idée & de ſon attente! Luy qui nous fut donné pour préparer le chemin à LOUIS LE GRAND auroit-il cru ouvrir une ſi belle & ſi éclatante carriére?

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette Compagnie, ſi elle ne remplit pas ſous ſon Regne le devoir qu'il luy avoit impoſé de célébrer dignement les Héros que la France produiroit. Il verroit avec un plaiſir égal & notre zèle & notre impuiſſance; ceux qui voudroient entreprendre l'Eloge de LOUIS, ſont accablés ſous ce même poids de grandeur, de valeur, & de ſageſſe, qui accable aujourd'hui tous les Ennemis de cet Etat. Un ſincére ſoûmiſſion eſt le ſeul parti qui reſte à l'Envie; & une admiration muette eſt le ſeul qui reſte à l'Eloquence.